

530 P42C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — FEMODIQUES

22 FEV. 1937

vendredi 19 février 1937.
seizième année, n° 48

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le renouvellement de la jeunesse italienne
Deux anniversaires

Lettre ouverte à M. José Antonio Aguirre,
Président du gouvernement basque

Le bolchévisme dans la vie des peuples
En quelques lignes...

Bergson et nous

Mérimée

Saint Jérôme à vue d'oiseau

Baron Guido ARTOM
TESTIS

S. Em. le cardinal GOMA Y TOMAS
Marc de MUNNYNCK, O. P.

Henri MASSIS
Fernand AUBOIN
Dr Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Evêques : Lettre pastorale de
l'Evêque de Namur, Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

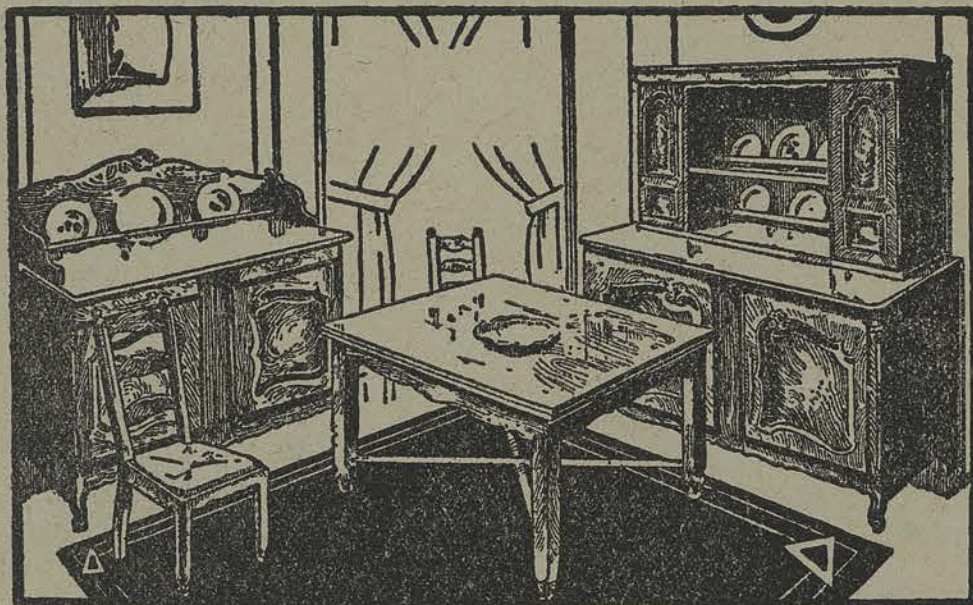
Compte-chèque postal 489.16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et châsse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Polvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE;

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1113

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattlear, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

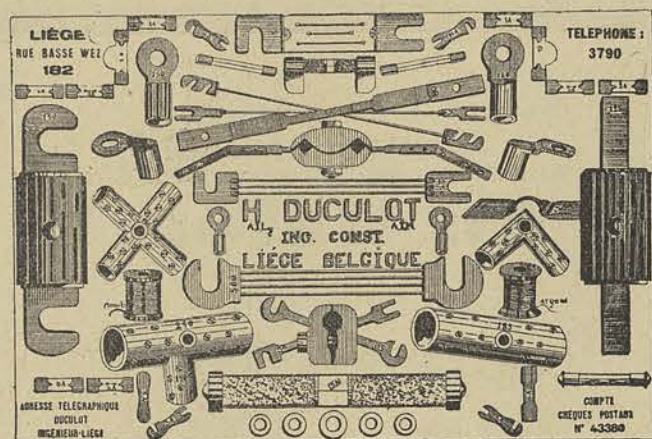
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

Les Glaces de Sécurité spéciales POUR Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
- S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai



**CHARBONS, COKES, BRIQUETTES,
ANTHRACITES ET BOULETS**
DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ

Nestor Bodart, à Blandain

Téléphone 495 (TOURNAI)

Gros

Détail

Sté Ame L'Outil

143, rue du Laven, LIÈGE

Fondée en 1902,

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vis — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES
EN TOUS GENRES

Installations de manutentions mécaniques

A. JAURET

CONSTRUCTEUR

COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée - Fonte résistante aux températures élevées - Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anlonne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés. Réservoirs galvanisés.

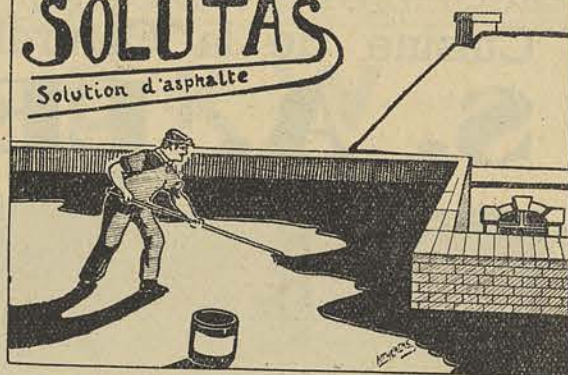
Renseignements & Références

67, Boulevard E. de Laveleye Liège



SOLUTAS

Solution d'asphalte



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique);

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

E. de MARNEFFE & Cie

LIÈGE, Place St-Lambert, 30

ANVERS, Meir, 101

GAND, rue du Lion, 44

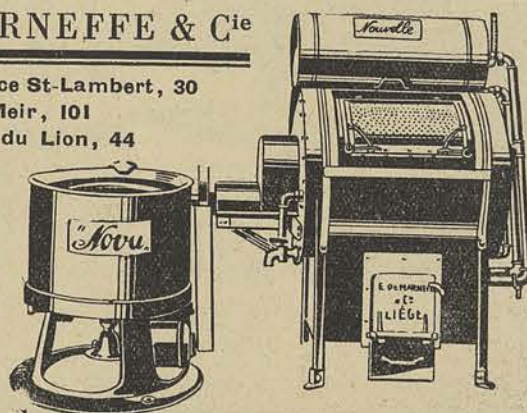
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez références.

Franco mis en marche toute la Belgique

Facilité paiement.



Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
CUIVRE, PLOMB, ETC.**
pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES

Baignoires,
Distributeurs, etc.

MÉTAUX

Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
etc.

Anciennes Usines Claudoré

Adm. Délégué : Armand Soucy

6, boulevard Charles-Quint, MONS
Téléphones 427-1427

**Appareils
Sanitaires
EN GROS**

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires
concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03
Salle d'Exposition : 19, rue du Midi

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : **LIÈGE, 13, rue St-Pierre**
Bruxelles, rue de Lausanne

**Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre**

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

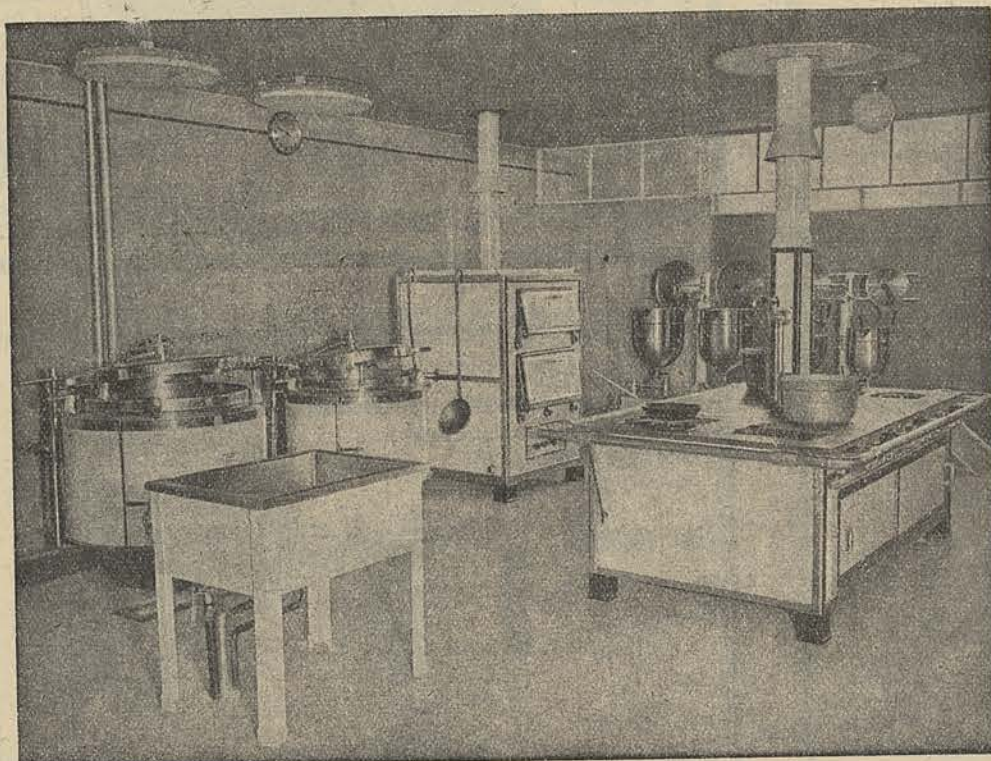
Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
Couleur émail LAMELAC
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la
S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles
Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège
Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.
Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers.
Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.
Hôpital Civil d'Anderlecht.
Hôpital Civil de Charleroi.
Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.
Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS**

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS

L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour

en 1^{re} classe de MARSEILLE au JAPON - £ 125.—

DE

LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

A GAND

Piaino Faloon, 18.

40, rue Flévy.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°

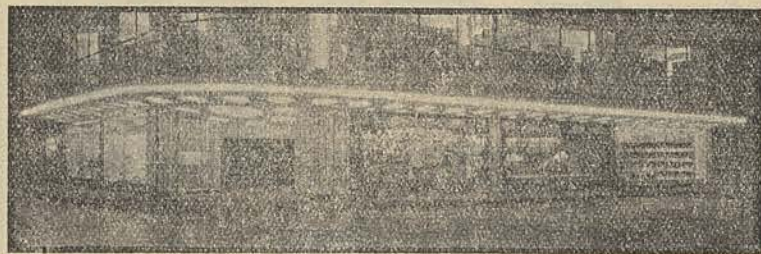
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIOLTURE

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR AU MAZOUT

Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-
tral et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout
sans force motrice.)

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIÈGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 — Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

DEMY

MEUBLE et DÉCORE

EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

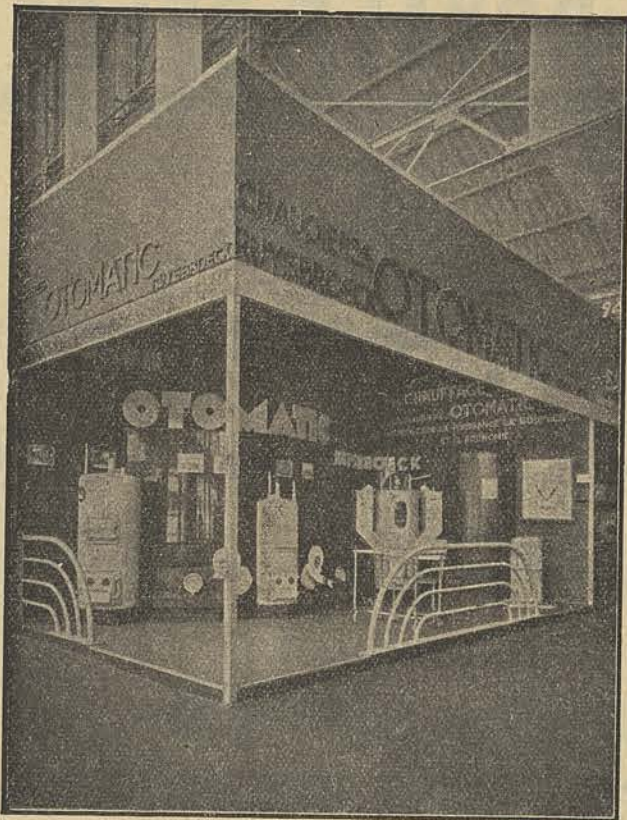
ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

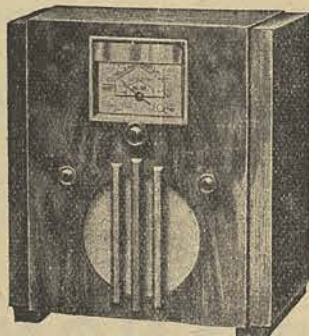
Chaudières Otomatic S^{te} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

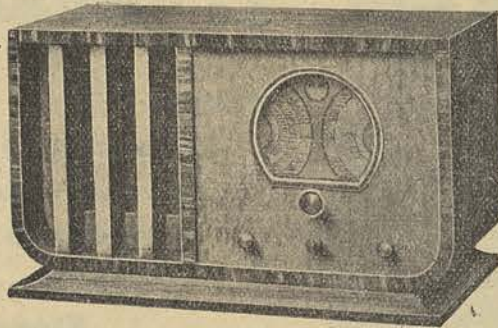


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Gouvjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

LA COLLECTION
« JEUNESSE ET PATRIE »

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

La Légende d'Albert I^{er}

par P. Werrie.

Astrid, la reine au sourire

par J. Cappe.

Chaque ouvrage est richement présenté et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

**74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES**



LE "MOSAN"

POËLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS
CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRE S
POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhaize, Bruxelles

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wittry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.

La revue catholique des idées et des faits

Le renouvellement de la jeunesse italienne
 Deux anniversaires
 Lettre ouverte à M. José Antonio Aguirre,
 Président du gouvernement basque
 Le bolchévisme dans la vie des peuples
 En quelques lignes...
 Bergson et nous
 Mérimée
 Saint Jérôme à vue d'oiseau

Baron Guido ARTOM
 TESTIS

S. Em. le cardinal GOMA Y TOMAS
 Marc de MUNNYNCK, O. P.

* * *

Henri MASSIS
 Fernand AUBOIN
 D^r Denys GORCE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Évêques : Lettre pastorale de l'Évêque de Namur,
 Mgr J. Schyrgens. — Lectures.

Le renouvellement de la jeunesse italienne ⁽¹⁾

Le public qui, avec une touchante fidélité, suit depuis trois ans déjà l'activité de l'Institut de Culture italienne me connaît surtout comme celui qui présente les conférenciers. A la fidélité du public je répondrai en gardant mon rôle avec une égale constance : aussi même ma conférence de ce soir sera une présentation. Evidemment je ne vous entretiendrai pas de la modeste personne qui a l'honneur de vous parler, car dans ce cas j'aurais vite fait d'épuiser mon sujet. Je crois certes bien plus intéressant de vous présenter, de tâcher de vous faire connaître mes compatriotes appartenant à ma génération qui, ayant vécu à quinze ans les journées de la Révolution fasciste et à trente celles de la proclamation de l'Empire, peuvent être considérés à juste titre comme les représentants typiques de la jeunesse italienne d'aujourd'hui.

Jeunesse italienne : voilà deux mots qui depuis quelques années déjà forment un binôme indivisible. Le langage des journaux, la plume des « enquêteurs » et des envoyés spéciaux s'en sont emparés, à tel point qu'il y aura sans doute plus d'un lecteur étranger à penser qu'il ne s'agit là que d'une formule, d'un poncif de plus à ajouter au dictionnaire des lieux communs. Eh bien ! non : pour une fois au moins, et je plaide là *pro domo mea*, il faut en croire les journalistes. L'Italie de Mussolini est jeune, jeune comme si, par un miracle inouï, tous les Italiens avaient vingt ans. Jeune parce qu'elle respire la joie de vivre, parce qu'elle est optimiste, parce qu'elle croit en son avenir, parce qu'elle sent qu'elle s'est délivrée à jamais d'une maladie aujourd'hui épidémique, et qui déjà commençait à se manifester aussi chez elle. Cette maladie s'appelle le doute, le scepticisme, la veulerie, et elle n'est que le premier stade d'un fléau bien plus grave, qui se nomme athéisme, dissolution sociale, décadence morale et politique.

Mais avant de vous parler de cette jeunesse, de son éducation,

(1) Conférence donnée en la grande salle de la Maison d'Italie le 29 janvier 1937.

de son monde idéologique, je crois opportun de marquer une fois pour toutes qu'en exaltant les jeunes, en les encourageant, voire en les appelant souvent à des postes de responsabilité, l'Italie nouvelle n'entend pas par là condamner à un injuste oubli, à une retraite parfois prématurée des personnes que l'âge et les longs services rendus au Pays rendent doublement respectables. Une doctrine politique comme le fascisme, qui fait du culte de la famille la base de l'édifice social, ne pourrait pas agir autrement. Ce que l'Italie veut surtout, c'est faire participer les jeunes forces à la vie sociale, convoyer les énergies nouvelles, ardentes et pures, vers le grand fleuve de l'Etat dont elle doivent être l'aliment régénérateur. Or, les jeunes Italiens répondent à cet appel, car ils sentent que rien n'est plus beau, rien ne peut mieux satisfaire les aspirations des vingt ans que de servir, avec élan, avec enthousiasme, cette création toute nouvelle, frémissante de vie, rattachée à un passé vénérable, mais entièrement projetée vers l'avenir qu'est l'Etat mussolinien.

C'est là peut-être la différence plus marquante entre la jeunesse de l'Italie actuelle et celle des époques précédentes. En tous temps les jeunes ont été, en différentes mesures, des révoltés contre les idées, sinon contre les institutions dominantes, tenant surtout, parfois par une simple attitude estudiantine, à paraître des hors-la-loi, voire des révolutionnaires en puissance. Le temps pensait calmer ces ardeurs, qui d'ailleurs étaient souvent justifiées par l'aimable mépris dont les « grandes personnes » enveloppaient ces gamins, qui quelquefois dépassaient largement la trentaine.

D'ailleurs ce contraste de générations, thème favori de certaine littérature d'après-guerre, constitue un des thèmes dominants, des *leitmotive* de notre histoire contemporaine.

Aussi, pour arriver à découvrir les fondements de la vie spirituelle de la jeunesse italienne contemporaine, ses origines lointaines et ses développements, nous faudra-t-il parcourir

en une synthèse extrêmement rapide l'histoire des générations qui l'ont précédée, depuis que l'Italie a prétendu cesser de n'être qu'une expression géographique.

Le « Risorgimento », c'est-à-dire l'époque dans laquelle se prépara et se réalisa notre unité nationale et qui se place, dans sa phase active, entre 1821 et 1870, se présente sous certains aspects comme une lutte entre deux âges, en même temps qu'entre deux principes politiques opposés. A l'élan des jeunes s'oppose l'inertie des vieilles générations conservatrices, aussi bien que la réaction des gouvernements étrangers ou locaux qui se partagent la Péninsule. Ce n'est que lorsque la seule dynastie nationale italienne, la Maison de Savoie, épouse la cause et les idéaux des jeunes patriotes persécutés par les Habsbourgs et les Bourbons, que l'unité italienne commence à devenir une réalité. D'ailleurs, à côté et parfois malgré l'œuvre accomplie par un grand Roi et un grand ministre, l'activité des jeunes continue, avec son hardiesse et son élan coutumiers.

En effet, lorsque les contingences diplomatiques conseillent au génie de Cavour de faire s'abstenir le Piémont d'une intervention directe, ce sont les jeunes qui, sous la conduite de Garibaldi, entreprennent cette nouvelle conquête de la Toison d'Or qu'est l'expédition des Chemises rouges pour la libération de l'Italie méridionale. Et ce n'est qu'après la réunion des jeunes forces insurrectionnelles et de la Monarchie séculaire de Savoie que le royaume d'Italie naît sous le double signe, qui paraîtra toujours aux grandes heures de la Patrie, sous les étoiles conjointes de la révolution et de la tradition.

D'autres champs de bataille attendent ces jeunes Italiens que j'appellerai « non-conformistes »; en 1866 le Trentin en 1867, Mentana, où les « chassapots firent merveille ». Les frontières de la Patrie ne limitent pas leur élan; ils se battent en Hongrie, en Pologne, en France, comme en Grèce, partout où il y a à affirmer la foi en la dignité des peuples civilisés, à lutter pour leur affranchissement de l'étranger.

Une fois l'unité réalisée, les jeunes semblent disparaître de la vie italienne, entièrement dominée par les luttes politiques et sociales qui ont marqué presque partout l'histoire des trente dernières années du XIX^e siècle.

Une nouvelle génération se prépare, à l'aube du siècle naissant, à paraître sur la scène nationale. Quel est le tableau qui s'offre à ses yeux?

Nous sommes désormais en plein en ce 1900 dont Paul Morand s'efforce de nous faire goûter le charme suranné. C'est, en Italie, l'époque des grandes agitations sociales. Tandis que les nations d'Europe, la Belgique en tête, grâce à l'esprit prophétique d'un grand Roi, se taillent des empires dans les lointains continents, l'Italie, plongée dans le deuil de son deuxième souverain, tombé sous les balles anarchistes, est en proie aux partis qui s'entre-déchirent. Grèves, lock-outs, enquêtes, discussions parlementaires interminables et stériles occupent complètement la scène politique italienne.

Le souvenir cuisant des insuccès africains de 1896, insuccès que la gent parlementaire se hâte de transformer en défaite, est là pour briser tout élan vers une expansion nouvelle que le surcroît incessant de la population rendrait pourtant indispensable. Des milliers d'Italiens — huit millions en quelque cinquante ans — prennent ainsi le chemin de l'étranger, pour enrichir de leur travail acharné, de leur labeur obscur des terres qui ne leur appartiendront jamais.

Quelques rêveurs solitaires, seulement, croient encore en une meilleure destinée de la Patrie, premier entre tous Alfredo Oriani, qui s'efforce de rappeler aux héritiers de Rome leur mission idéale, cette même tâche qui, vingt ans après, sera reprise et menée jusqu'au but par un fils de cette même terre de Romagne, par Benito Mussolini.

En politique on est en pleine gérontocratie : d'un côté, les vieux chefs conservateurs, se cramponnant à une conception statique de la vie et de la société; de l'autre, les pontifes socialistes, dont l'ambition suprême s'avère être, dès alors, celle de devenir des ministres du Roi. Entre ces deux extrêmes, toute la gamme infinie et indéfinissable des partis, des sous-partis, des groupes et des factions.

Quelles voies, quelles perspectives s'offraient aux jeunes générations, étouffées par ces formules poussiéreuses?

C'est du parti socialiste surtout que sortent les futurs hommes politiques de l'Italie renouvelée, les futurs bâtisseurs de l'Empire. C'est la fraction syndicaliste de ce parti qui, avec un groupe de jeunes écrivains monarchistes, donnera ses chefs et ses théoriciens au mouvement nationaliste. C'est de cette même fraction que sortira le prophète de la constitution sociale de l'Italie fasciste, du travail et du capital mis également au service de la Patrie : j'ai nommé Filippo Corridoni, ancien agitateur syndicaliste tué d'une balle au front à l'assaut d'une tranchée, au cours de la grande guerre qu'il avait prêchée comme guerre du peuple, comme guerre révolutionnaire. C'est enfin de ce même mouvement socialiste que prendra son départ pour sa destinée glorieuse le Chef de demain, le réalisateur de la plus haute justice sociale, le rénovateur de la Patrie, le restaurateur de l'Empire de Rome.

* * *

En littérature et en art, en ces premières années du siècle, les jeunes se débattent également contre l'atmosphère suffocante des écoles officielles.

Un groupe de poètes, disciples de votre Rodenbach, chante la beauté des choses humbles et tristes, proclame que le lyrisme suprême réside dans les actes obscurs d'une existence résignée, éclairée à peine par un mysticisme qui n'est trop souvent que littéraire.

D'autres jeunes suivent d'Annunzio dans son exaltation lyrique et verbale de la beauté, où à travers et au delà des finalités purement esthétiques, apparaît déjà la vision d'une Italie grande et forte, héritière de la mission romaine.

Plus tard, c'est une vraie révolution qui traverse en rafale la vie culturelle italienne, en bousculant tout sur son passage, en abattant les valeurs les plus consacrées, pour installer à leur place des jeunes forces déchaînées : le futurisme de Marinetti, dont l'influence se fit sentir dans toute l'Europe sous la forme d'un fameux coup de balai au philistisme de toute espèce.

La conquête de la Lybie, en 1911, offre aux dannunziens, aussi bien qu'aux futuristes, l'occasion d'exalter l'amour de la lutte, la foi en l'avenir de la Patrie, le dédain pour l'esprit bourgeois et casanier qui dominait la vie nationale.

Ainsi se prépare la grande crise de 1914-1915 qui marque les débuts de l'Italie nouvelle, qui ouvre à la jeunesse italienne la voie de sa rénovation.

« C'est à vous, jeunes gens d'Italie, jeunes des usines et des universités; jeunes d'âge et d'esprit; jeunes qui appartenez à la génération à laquelle la destinée a donné la tâche de « faire l'histoire »; c'est à vous que je lance mon cri augural, certain qu'il aura dans vos rangs une vaste résonance d'échos et de sympathies. Ce cri est une parole que je n'aurais jamais prononcée en temps normaux, et que j'élève aujourd'hui à gorge déployée, sans fiction, avec une foi sûre : une parole épouvantable et fascinatrice : Guerre! »

Ainsi se termine le premier article du premier numéro du *Popolo d'Italia*, qu'un jeune chef socialiste, Benito Mussolini, ancien directeur de l'*Avanti!*, fait paraître à Milan le 15 novembre 1914.

La Belgique, un quart de la France sont envahies : l'Italie

pourrait se reposer à l'abri confortable de ses obligations diplomatiques, quitte à faire payer très cher, au moment donné, sa neutralité bienveillante. Intervenir, se jeter dans le creuset enflammé de la guerre est une pure folie — proclament les vieux messieurs aux sens rassis, les chefs socialistes qui croient encore aux Internationales. C'est alors que la jeunesse italienne fait sentir encore une fois, après tant d'années, le poids de sa volonté, l'élan de son enthousiasme, à une heure décisive pour la vie nationale.

De novembre 1914 à mai 1915 l'Italie est un champ de bataille où la jeunesse interventionniste et les vieux partis sédentaires et « raisonnables » se livrent à une lutte sans quartier. Mussolini et Corridoni, ayant quitté bruyamment le parti socialiste partisan de la neutralité, mènent le combat, unis par un même idéal aux nationalistes de l'*Idea Nazionale*. Au nom de toute cette jeunesse assoiffée d'avenir, Gabriele d'Annunzio prononce les paroles fatales, qui indiquent au pays la seule voie de salut et de rénovation. Entraînée par cet élan qui triomphe de toutes les intrigues politiques et diplomatiques, l'Italie, se rangeant aux côtés des Alliés, entreprend la guerre qu'après quarante et un mois de lutte et de sacrifices sans précédents devait se conclure par la victoire définitive du 4 novembre 1918.

Quelle fut la conduite de la jeunesse italienne pendant la guerre? 650,000 morts, un demi-million de mutilés donnent la plus éloquente des réponses à cette question.

C'est dans l'après-guerre immédiat, pendant et après les travaux de la Conférence dite de la Paix, au cours de laquelle la victoire italienne fut mutilée, ou pour mieux dire escamotée, c'est dans ces années troubles de 1919, 1920, 1921 que la crise de la jeunesse italienne touche à sa phase la plus aiguë, la plus proche du dénouement de la tragédie spirituelle d'une génération entière.

On a souvent décrit quelles étaient les conditions de l'Italie dans les années qui vont de Vittorio Veneto jusqu'à l'avènement du Fascisme. On connaît le désarroi moral dans lequel était plongé le pays, profondément menacé dans sa structure politique et sociale, ravagé par la propagande rouge, que les vieux partis étaient impuissants à maîtriser. Les quelques fruits de la victoire que nous avons pu conserver malgré la paix versaillaise risquaient d'être engloutis par la tempête qui déjà grondait à nos portes.

Les jeunes, revenus des tranchées, ainsi que leurs cadets auxquels l'âge n'avait pas permis de se battre à leurs côtés, sentirent les premiers que la Patrie était en danger et qu'il fallait encore une fois être disposés au sacrifice de leur vie pour la sauver.

Aussi, le cri de ralliement que Benito Mussolini lança le 23 mars 1919, à la réunion qui marque la naissance du Fascisme, ne pouvait manquer de trouver un écho profond dans les jeunes de toutes les classes sociales : combattants au cœur déçu par la paix injuste, paysans et ouvriers qui, après avoir risqué leur vie pendant trois ans, ne trouvaient à leur retour que l'égoïsme des employeurs ou les vieux lieux communs des agitateurs professionnels; chez les étudiants, enfin, qui n'étaient pas disposés à voir le pays se résigner encore une fois à la médiocrité bourgeoise et myope à laquelle il l'avaient arraché en 1915.

Ce jour fatidique marque le commencement de la phase suprême de la lutte engagée par la jeunesse italienne pour se retrouver elle-même, pour affirmer devant le monde sa dignité, sa volonté d'ordre, de travail, d'avenir.

Ceux de vous qui ont visité l'Exposition de la Révolution fasciste à Rome gardent sûrement en leur mémoire le souvenir des traits si purs, si calmes, si jeunes des martyrs de cette cause, dont les portraits couvraient des salles entières. Trois mille jeunes gens se sacrifièrent, en trois ans et demi, pour cette conquête idéale.

Ce ne sont pas seulement des gens de la ville, des intellectuels, des étudiants, voire des employés ou des petits bourgeois qui se jettent dans la lutte pour la régénération du pays : après de si longues années de propagande marxiste, nous voyons des travailleurs manuels, ouvriers, paysans qui accourent à cette parole de ralliement qui sonne toute nouvelle à leurs oreilles : la Patrie! Quoi? la Patrie, cette citadelle du capitalisme, de l'esclavagisme industriel, des traîneurs de sabre, de la bourgeoisie cossue et hargneuse?

Eh bien, oui! Le Fascisme ouvre aux travailleurs une vision nouvelle de la Patrie, une Patrie qu'on ne renie pas, mais qu'il faut conquérir pour la rendre telle qu'on la rêve, plus juste, plus jeune, plus puissante.

Est-ce possible que la vie entière d'une nation soit en butte à la guerre perpétuelle que se livrent patrons et travailleurs? La nouvelle société italienne devra ignorer cette lutte stérile et épuisante. Un Etat fort, une plus haute conception de justice sociale feront régner l'harmonie, l'esprit de collaboration là où depuis des dizaines d'années s'était déchaîné le conflit des classes.

Dès les débuts de cette Révolution nous voyons ainsi se manifester un des caractères spécifiques de la nouvelle jeunesse italienne : jadis un abîme séparait les jeunes appartenant aux milieux bourgeois et cultivés, les jeunes des écoles et des universités de leurs contemporains issus du peuple travailleur. Cet abîme est comblé : réunis par le Régime dans les mêmes formations, revêtus du même uniforme, communiant par la même foi, étudiants et travailleurs ont appris à se connaître ou, pour mieux dire, à reconnaître chacun, dans son voisin, ses propres aspirations, ses propres tendances, qualités, défauts, à peine accentués ou corrigés par le niveau de culture différent.

Dès lors, dès ces journées d'octobre 1922, où la sagesse et la clairvoyance d'un Roi confièrent l'avenir de la nation au chef de la jeunesse triomphante, la synthèse de toutes les valeurs nationales, qui est le but suprême du Fascisme, commence à se réaliser. A partir de ce moment elle ne cessera plus de se compléter, de devenir plus féconde.

* * *

Quinze ans se passent depuis ces journées historiques. L'édifice de l'Italie mussolinienne s'élève toujours plus haut et plus solide; depuis déjà plus de sept mois son faite est couronné d'une gloire impériale conquise par la volonté de 50 millions d'Italiens serrés autour de leur Chef. Des années se sont écoulées, des hommes nouveaux, une génération nouvelle ont paru dans la vie italienne : la jeunesse n'a cessé d'être au premier rang, au sommet des pensées du Chef. Ses réformes les plus hardies, ses efforts les plus puissants, son labeur de chaque jour, de chaque heure sont pour elle, pour la jeunesse d'Italie, à laquelle est confié l'avenir de la Nation.

Or, quelles sont les aspirations, quel est le monde moral et idéologique de cette génération dont les aînés touchent à peine aujourd'hui aux trente ans et qui n'a donc aucune attache avec le passé, avec le vieux monde, avec les vieilles idées, idoles abattues, dont même les débris ont disparu de la scène italienne?

A l'étranger on croit souvent pouvoir donner une réponse, bien nette et très simple à ces questions : puisque les actualités des cinémas et les clichés des journaux, ces complices modernes de la paresse humaine, nous montrent souvent des jeunesses italiennes, enfants, adolescents ou jeunes gens, défilant en uniforme au pas militaire, on considère superflu de se demander ce que ces gens pensent. En effet, est-ce qu'un soldat, suivant les règles traditionnelles de la caserne, a seulement le droit de penser? Est-ce que dans son cerveau il peut exister une autre idée que celle de régler son pas sur celui du camarade qui le précède?

C'est là une lourde erreur de jugement, qui a donné lieu à bien des surprises.

Aussi avant d'aborder l'examen des principes et des méthodes sur lesquels repose la formation spirituelle de la jeunesse d'Italie, je pense qu'il sera utile de dire quelques mots sur l'aspect militaire de cette formation, qu'évidemment l'observateur étranger ne manque pas de remarquer en tout premier lieu.

Depuis leur enfance, les jeunes Italiens sont encadrés en différents groupements, auxquels est confiée une partie essentielle de leur éducation, non seulement au point de vue de l'entraînement sportif et de la préparation guerrière, mais surtout pour ce qui se rapporte à l'enseignement des principes moraux et spirituels, tâche essentielle de l'Etat fasciste, qui marque par là une fois de plus sa qualité d'Etat éthique, opposé à la vieille conception d'un Etat agnostique. Mais ces méthodes militaires n'ont pas pour but de former des générations d'hommes standardisés, coulés dans un même moule; essentiellement latin, le Fascisme respecte l'individu, cellule première de la Société, mais tient à lui apprendre, dès ses premières années, qu'il ne peut se placer en dehors de la vie collective, c'est-à-dire de l'Etat. « *C'est l'État — dit Mussolini — qui, dépassant les courtes limites des vies individuelles, représente la conscience immanente de la Nation.* » Aussi, insérer ses propres capacités individuelles dans le cadre supérieur de l'Etat, coordonnateur suprême des énergies et des valeurs nationales, signifie affirmer sa propre individualité, vivante, positive, créatrice.

Donc, pour le jeune Italien d'aujourd'hui, marcher au pas, obéir, ne signifie pas renoncer à sa propre autonomie : bien au contraire, il sait accomplir par là un acte de volonté, exercer un droit encore plus que de soumettre à un devoir. Le sens de la hiérarchie est profondément enraciné en lui, puisqu'il répond au besoin, bien latin, de l'harmonie, de l'ordre, de la répartition intelligente et organisée des tâches et des responsabilités.

Enfant encore, à l'école, en cette école renouvelée où on ne l'oblige plus à vivre enfermé dans un monde rempli de choses mortes, mais où, par les fenêtres grandes ouvertes, on laisse entrer librement la vie, avec ses réalités, ses idéaux, ses lois inexorables, c'est à l'école même que le jeune Italien, par l'étude conjugée de la tradition et du présent, apprend qu'étant homme il est avant tout citoyen, que citoyen il doit être avant tout soldat. Aussi il ne tarde pas à savoir ce que signifie pour nous le mot « soldat » : pas de panache, pas de caste privilégiée, pas, en un mot, de militarisme, dans le sens borné de cette expression. Etre soldat, pour le jeune Italien, veut dire être une cellule active dans le grand organisme qu'est l'Etat, veut dire affirmer la volonté de réaliser soi-même, sa propre destinée, en travaillant à la réalisation de la plus haute destinée de la Nation. Il a le sentiment très net de vivre en des temps durs et difficiles, de ne pouvoir compter que sur ses propres forces, sur l'héritage d'un passé très riche dans le domaine moral, mais assez pauvre dans le domaine économique. Dans le rude voyage qu'est la vie des nations modernes, il ne veut pas que son pays se trouve dans la condition du pot de terre parmi les pots de fer. Si les autres sont en fer, eh bien, il sera en acier.

Aussi c'est avec joie, avec fierté que le jeune Italien demande de pouvoir marcher dans les rangs : cette marche, ce pas rythmé ne le conduisent pas, il le sait bien, sur le sentier de la guerre. C'est vers d'autres conquêtes, bien plus hautes et plus durables, plus pacifiques aussi, qu'il se dirige. C'est vers une grandeur, une puissance, que le fusil du soldat doit savoir défendre, le cas échéant, mais que seuls conquièrent les bras du travailleur, le cerveau du technicien, la volonté du Chef.

Voilà pourquoi le jeune Italien, qui ne croit pas au mythe du pacifisme, est pourtant pacifique, ainsi qu'il le montre claire-

ment par son travail acharné, dans les marais Pontins aussi bien que sur les pistes africaines. Cela s'applique à l'intellectuel comme au travailleur manuel. Car, si l'un et l'autre ajoutent le fusil à leurs instruments de travail habituels, au livre comme à la pioche, c'est qu'ils sont animés de la même volonté de mettre leur travail, leur activité quotidienne au service de la grande œuvre commune que la Nation tout entière a entreprise. On sert son pays en labourant son propre champ, en écrivant un poème ou en dessinant un pont, tout comme on le sert en montant la garde à côté d'un bidon d'essence.

J'ai dit à dessein « en écrivant un poème », car la poésie n'est pas bannie de la cité fasciste, au contraire, elle est à l'honneur, surtout chez les jeunes, au point d'occuper une place considérable dans notre littérature nouvelle. J'ajoute que lorsqu'on parle de poésie fasciste, on ne doit pas entendre par là une poésie qui se propose uniquement d'exalter le renouvellement du pays ou les conquêtes du régime. Fasciste est, pour nous, la poésie qui exalte la vie dans ses aspects éternels, touchant par là aux sources profondes de la *Stirps*, cette conception romaine de la race qui repose sur l'acceptation commune d'une même loi morale, des mêmes coutumes, d'un même idéal. Aussi notre jeune poésie ne compte pas des distillateurs de quintessences ou des fumistes clownesques.

* * *

Mais il est temps d'esquisser une synthèse rapide des éléments principaux qui concourent à la formation spirituelle de la jeunesse italienne.

Je ne me propose pas d'illustrer dans leurs détails et dans leur fonctionnement les différents organismes auxquels l'Italie confie l'éducation de ses enfants : un examen de ce genre aussi bien par son ampleur que par son caractère dépasserait les bornes et, dirais-je même, les buts de mon exposé. Toutefois, puisque je m'efforce de vous dévoiler le monde des idées et des sentiments de la jeunesse italienne d'aujourd'hui, je ne pourrais m'abstenir de vous donner un aperçu, très synthétique, des différentes institutions éducatives et culturelles du Régime, qui doivent nécessairement exercer une très haute influence spirituelle dans la formation des consciences.

Je débiterai en disant que l'Italie n'attend pas que ses enfants soient en âge de commencer leurs études pour marquer l'intérêt profond qu'elle porte à ce qu'elle considère son bien le plus précieux. L'« Œuvre pour la Maternité et l'Enfance », gardienne de la santé physique de la race, veille au berceau des enfants déshérités, prodigue ses soins aux jeunes mères en détresse, assure aux petits êtres enfermés dans les agglomérations urbaines le bonheur de la vie au grand air, à la montagne et sur les plages. C'est là un des aspects essentiels de l'œuvre que le Régime a réalisée au moyen de ses différents organes, et surtout à travers le parti, pour la défense de la race et pour améliorer le sort des fils du peuple travailleur.

A six ans l'enfant italien gravit la première marche de la grande organisation qu'est l'« Œuvre Nationale Balilla ». Celle-ci prend son nom du petit héros qui en 1746 fut l'âme de la rébellion de Gènes contre l'envahisseur étranger. Si je rappelle ici ce fait bien connu, c'est que parfois à l'étranger on fait des hypothèses saugrenues sur cette dénomination. Il y a quelque temps, par exemple, un journal que je ne nommerai pas écrivait gravement que balilla dérive du mot italien *balia* qui veut dire « nourrice ». Ceux qui connaissent l'allure bien militaire de nos « balilla » savent qu'il ne s'agit pas de nourrissons...

Inscrit à six ans parmi les « Fils de la Louve », le petit Italien sera « balilla » à huit ans, avant-gardiste de douze à dix-huit ans, âge où il entre aux « Jeunesses fascistes ». Le passage d'un degré

à l'autre donne lieu chaque année à une cérémonie solennelle, qui semble renouveler le rite de l'imposition de la toge prétexte, marquant chez les Romains la fin de l'adolescence et le début de l'âge viril.

L'activité de l'« Opera Balilla », qui compte à l'heure actuelle plus de 5 millions de membres, est tellement vaste et multiforme que je me vois obligé d'adopter des méthodes cinématographiques pour vous en donner une idée : stades, bibliothèques, camps au grand air, arrivant à réunir dans de véritables cités de toiles plusieurs dizaines de milliers de jeunes gens, voyages collectifs en Europe et même au delà des océans, publication de livres et de journaux, cours de conférences, périodes d'entraînement sportif ou militaire; en un mot, éducation aussi bien physique que morale. La conception romaine de l'équilibre parfait entre les forces du corps et celles de l'esprit est le principe vital de cette immense organisation, dont le centre se trouve à Rome, dans ce vaste ensemble d'édifices sportifs, de stades de marbre et de gazon, bordés de statues, de jardins, de salles d'études, de piscines, de pelouses qu'est, en bordure du Tibre, le Forum Mussolini.

Naturellement, en même temps que des garçons, l'œuvre « Balilla » s'occupe aussi de la jeunesse féminine, groupée en différentes catégories, selon l'âge. Or, si chez les jeunes filles l'entraînement sportif est très soigné, on ne perd jamais de vue non plus ni les caractères esthétiques, ni la mission morale et sociale de la femme. Sportive, sans être une virago, la jeune Italienne se prépare avant tout à devenir une mère, rôle immense surtout dans un pays comme l'Italie où le culte de la famille demeure la base de la vie nationale.

En même temps qu'à l'« Œuvre Balilla », l'éducation des jeunes générations est naturellement confiée aux écoles, qui elles aussi, appartenant à l'Etat ou contrôlées par l'Etat, ont été dans tous les degrés — primaire, moyen, universitaire, — l'objet de réformes substantielles de la part du Régime.

Si l'Œuvre Balilla veille surtout à ce que, chez les jeunes auxquels elle s'adresse, les forces physiques et morales s'équilibrent, l'école italienne en général, s'éloignant ainsi des vieilles méthodes scolaires, s'efforce aujourd'hui d'amener les élèves non seulement à acquérir le savoir, qui n'est qu'une somme de connaissances, mais surtout à se rapprocher de la conception bien supérieure de « sagesse », traduction imparfaite de la *sapientia* des Romains, qui est le résultat de la transposition de ces mêmes connaissances dans les consciences et dans les esprits sur un plan humain et réel. Ce qui revient à dire qu'elle se propose de former des hommes plutôt que des érudits.

Or, en général, pour reprendre le mot d'un écrivain qui m'est très cher, l'éducation moderne est bourrée de savoir tout en étant très pauvre en sagesse. Ce qui signifie que la plupart du temps les efforts des éducateurs et même des élèves demeurent stériles, puisque entre l'école et la vie s'ouvre un gouffre béant.

Ce problème de synthèse et d'équilibre, dont l'importance est évidente, a été affronté par le Régime dès 1923 avec une réforme vaste et complexe, sans cesse mise au point au cours des années suivantes. Les éléments marquants de cette réforme sont : l'étude des humanités et surtout de notre tradition classique s'étendant à toutes les écoles; des cours facultatifs de religion dans les écoles primaires; des programmes et des textes unifiés (remarquable à ce sujet la création du *Livre d'Etat*); des cours de culture politique et militaire dans les écoles moyennes et supérieures, ce qui permet de mettre les élèves en contact immédiat avec les grands problèmes nationaux; les examens d'Etat, l'attention extrême dans le choix du personnel; en un mot, des méthodes didactiques, dont le but n'est pas de donner à l'élève le plus grand nombre de connaissances possible, mais de créer dans les jeunes

intelligences une culture vivante, personnelle, adhérente à la vie en général et à la vie italienne en particulier.

Je n'insisterai pas sur la valeur de cette réforme, car sur le papier toutes les réformes, comme d'ailleurs tous les programmes, sont généralement excellentes. Mais il y avait dans la jeunesse italienne un élément grâce auquel cette réforme était destinée à sortir des cartons ministériels pour entrer dans la vie, dans le sang même de dizaines de milliers d'étudiants. Cet élément, sur lequel repose d'ailleurs le secret de la rénovation italienne, porte un nom bref et immense : il s'appelle la foi. La foi, qui dans son aspect religieux fait des saints et des martyrs, est arrivée aujourd'hui sous un nouvel aspect, civil et éthique, à accomplir un miracle nouveau : il y avait tout un peuple, au passé admirable, qui périssait dans une médiocrité obscure et résignée; il y avait une jeunesse, d'une tradition culturelle hors pair, qui s'empêtrait dans le scepticisme, dans l'agnosticisme, voire dans les idéologies qui se proposaient de détruire les valeurs éternelles de la race. En quelques années nous voyons que, répondant à l'appel d'un Chef, grâce à la foi qui ne connaît pas d'obstacles, ce même peuple s'attelle joyeusement à des travaux de la plus grande importance, entreprend et conduit jusqu'à la victoire, avec une sérénité héroïque et opiniâtre, une entreprise coloniale sans précédent, malgré l'opposition presque unanime de tous les pays du monde. Nous voyons cette même jeunesse, jadis proie du doute, contaminée par des théories antinationales, retrouver la confiance en elle-même et en son pays, entrer dans la vie d'un pas joyeux et décidé, accepter la lutte, mépriser la routine, l'existence facile et médiocre et surtout croire, croire aux valeurs impérissables qui se nomment Patrie, Famille, Travail, Religion. Ces valeurs, fondées sur la tradition, ne doivent par être considérées par là comme purement conservatrices, voire réactionnaires au contraire comme des sources de rénovation, de régénération individuelle et nationale.

Voilà comment et pourquoi une réforme qui en d'autres temps et dans d'autres conditions ne serait pas sortie de la nécropole du journal officiel est devenue une règle de vie, une source de culture et de spiritualité pour toute une génération et pour combien d'autres encore.

Il n'y a rien de rhétorique dans cet élan unanime que nous retrouvons dans le travail des élèves, comme dans l'œuvre des maîtres. Si l'idée de la Patrie domine la vie scolaire, elle ne s'exprime pas par de grands gestes mélodramatiques, elle ne provoque pas des crises d'enthousiasme collectif, des éclats d'esprit civique dans le style de 1789 ou de 1793, qu'on retrouve dans l'imagerie populaire du temps de la Révolution française.

Dans les salles d'études comme sur le terrain des manœuvres, devant un texte latin comme dans les rangs, le jeune Italien sent surtout qu'il n'accomplit pas là un travail transitoire, inutile, n'ayant aucun rapport avec son existence future d'homme, de travailleur, de citoyen. C'est la présence idéale de la Patrie, la vision de ce superbe édifice s'élevant sans cesse qui lui donnent le sentiment que chacun de ses actes, chacune de ses heures d'étude ou d'exercice s'encadrent dans une harmonie supérieure, qui les justifie, qui les rend utiles, intéressantes, voire agréables, puisque c'est ainsi que se forge sa vie d'homme, sa vie bien caractérisée d'Italien nouveau. Encore une fois, je répète qu'il ne faut pas considérer cet encadrement de tous les efforts individuels dans un idéal commun et général comme un nivellement des personnalités, mais au contraire comme le moyen le plus efficace pour travailler à l'avenir et au bonheur de la Nation tout entière, grâce au concours harmonieux de tant d'individualités différentes tendues vers une même finalité.

A l'école primaire, où il se retrouve avec des camarades appartenant à toutes les classes sociales, le petit Italien ne tarde

pas à apprendre qu'il n'y a pas de contraste, de contradiction entre l'école et la vie, cette vie qu'il faut affronter avec tous ses risques, ne refusant jamais le combat, puisque ce n'est que par la lutte qu'on atteint la victoire, aussi bien dans les vicissitudes obscures de l'existence que sur la grande scène de l'Histoire.

L'école moyenne, qui comprend l'étude des humanités dans ses sections classiques ainsi que techniques, tout en enrichissant de nouvelles connaissances pratiques la culture naissante des élèves, leur découvre les trésors d'un passé admirable, d'une tradition artistique, politique, culturelle qu'il faut garder vivante et renouveler sans cesse, puisqu'elle est parvenue enfin à s'évader des musées, des archives, des bibliothèques, où elle était enfermée depuis si longtemps, pour rentrer dans la vie, parée d'une jeunesse éternelle.

Ainsi, lentement, grâce aux efforts parallèles de l'école et de l'œuvre « Balilla », se forge lentement l'Italien de demain, riche d'une culture active et bien personnelle, conscient du rôle que, en tant que citoyen de l'Italie nouvelle, il sera appelé à jouer dans la vie.

Aussi, l'université qui, par la plus grande liberté de travail et de méthode qu'elle accorde aux élèves, pose pour la première fois à ceux-ci le problème de leur propre autonomie culturelle, de l'application intelligente et coordonnée des connaissances acquises et des qualités individuelles, ne se présente pas aux jeunes Italiens comme un monde nouveau, à la fois séduisant et déconcertant.

En effet, les principes qui ont inspiré la réforme scolaire italienne trouvent la plus complète application dans nos universités. Ces dernières étaient devenues jadis trop souvent le foyer d'un rationalisme destructeur, d'un scientisme aride et stérile, lorsqu'elles ne limitaient leurs prétentions qu'à jeter chaque année à tour de bras des milliers d'individus dans le domaine déjà si encombré des professions libérales.

Dans l'université italienne, foyer de notre culture nationale, l'étudiant n'est plus quelqu'un qui se révolte contre les idées dominantes, contre la société constituée, contre tous ces biens que d'ailleurs demain, devenu homme, par une conversion bien connue, il sera presque toujours amené à convoiter. Mais si l'étudiant italien n'est pas un révolté, ce n'est pas par crainte ou par contrainte : son rôle ne se borne pas à l'acceptation passive des idées que le régime a fait triompher. Grâce à l'activité du fascisme universitaire, dont je vous parlerai tout à l'heure, l'étudiant arrive à donner son apport actif à ce monde idéologique, participant déjà en quelque sorte à la vie politique de la nation. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir nos journaux universitaires, où les grands problèmes nationaux, politiques, culturels aussi bien qu'économiques sont étudiés, débattus, souvent à travers des polémiques tellement vives qu'elles ne manqueraient pas d'étonner ceux qui ne connaissent la presse italienne d'aujourd'hui que par les lieux communs périmés.

Rajeunir nos universités, qui comptent parmi les plus anciennes d'Europe, les faire redevenir, comme par le passé, des centres bien vivants de doctrine et d'éducation, c'était un problème d'une évidente gravité.

Il fallait tout d'abord créer des universités nouvelles dans les villes récemment développées, il fallait doter les universités existantes de nouveaux locaux, de nouvelles installations scientifiques, de façon à mettre non seulement les moyens techniques à la hauteur du progrès atteint par les sciences, mais à uniformiser même le cadre, l'ambiance universitaire à l'esprit et au goût de notre temps. Aussi furent fondées des universités comme celle de Florence, de Bari au vaste rayonnement dans tout le bassin oriental de la Méditerranée; d'autres firent complètement peu

neuve, comme celle de Rome, qui quitta le vieux palais de la « Sapienza » pour occuper la magnifique Cité Universitaire, qui restera très probablement un des plus beaux modèles de grande université moderne, ainsi qu'un des exemples les plus remarquables de l'architecture italienne contemporaine.

Mais il fallait surtout renouveler les esprits, dégager l'enseignement des tendances sectaires trop souvent développées par le passé, encore une fois rendre les études plus adhérentes à la vie.

Une série de maîtres nouveaux, qui très souvent jeunes encore ont atteint, dans les différentes branches de la science, une renommée européenne, faciliteront énormément la tâche du Gouvernement en imprimant à leur enseignement le même rythme agile, vivant, que suit désormais la Nation entière. Il faut marquer et je le ferai en passant, car l'argument par son importance et sa délicatesse mériterait tout seul un long exposé, que dans l'université italienne, comme dans nos écoles en général, on est arrivé à éliminer totalement le problème qui par le passé divisait le plus les esprits et les consciences, le problème religieux. En signant les pactes du Latran qui marquent son complet accord avec la suprême hiérarchie de l'Eglise qui réunit dans son sein l'énorme majorité de ses sujets, l'Etat, par l'enseignement facultatif de la religion catholique dans les écoles primaires, ainsi que par le respect absolu du culte et des croyances des minorités religieuses, toutes profondément attachées à la Patrie italienne, l'Etat — dis-je — est parvenu à dissiper les causes de troubles graves qui jadis transformaient en un terrain de luttes acharnées le règne paisible des études. Aussi, en éliminant tout enseignement tendancieux ou sectaire, en marquant un respect profond pour le phénomène religieux pris en soi-même et en tout premier lieu pour la religion catholique si étroitement liée à l'histoire de notre culture, l'Etat fasciste est arrivé à créer une université nouvelle qui n'est ni cléricale, ni agnostique, mais qui, repoussant le prétendu contraste entre science et religion, entend que l'éducation de la jeunesse soit inspirée de la conscience des valeurs éternelles de l'esprit humain.

* * *

Quant aux étudiants, qui pendant les années de la Révolution avaient tellement contribué au renouvellement du pays, une organisation fondée par eux et pour eux est destinée à achever leur préparation pour leur future vie de citoyens. J'entends parler des « Groupements Universitaires Fascistes », les « GUF », bien connus de tous les étudiants étrangers qui ont visité l'Italie dans ces dernières années.

Ces groupements, dont il faut rechercher l'origine dans les débuts mêmes du Fascisme, se chargent de l'assistance à exercer en faveur des étudiants, de leur activité sportive et surtout de l'étude de tous les problèmes se rapportant à la vie universitaire italienne. Dans le premier domaine, les « Groupements » déploient une activité considérable à travers la création des « Maisons des Etudiants », où ceux-ci peuvent vivre confortablement, à peu de frais, dans les villes universitaires; les étudiants y sont accueillis avec le même esprit fraternel que leurs camarades italiens. L'assistance est exercée également au moyen de la « Caisse scolaire » et de l'« Œuvre universitaire ».

Pour les deux autres domaines, l'action des « Groupements » est concentrée essentiellement dans les « Littoriali ».

Les « Littoriali », création bien caractéristique de l'Italie contemporaine, sont des sortes de jeux, des concours, si vous voulez, des « Olympiades nationales », se déroulant chaque année et divisées en deux grandes branches : les « Littoriali du sport » et les « Littoriali de la culture et de l'art ».

En m'occupant de ces derniers qui se rapportent plus directement à mon sujet, je noterai qu'y sont admis non seulement les étudiants universitaires, mais aussi les jeunes gens qui n'ont pas suivi d'études aussi accomplies : encore une fois l'Etat italien tient à marquer qu'au-dessus de toutes les catégories sociales, au delà même des bornes académiques et scolaires, il encourage le développement spirituel de tous les citoyens. Sans entrer dans les détails du fonctionnement de ces grands concours, je dirai qu'ils comprennent chaque année une série de catégories différentes, dont l'énumération suffit à donner une idée de l'importance que les « Littoriali », création encore récente, ont pris dans notre vie culturelle. Par exemple, en l'an XIII, les catégories étaient les suivantes : sciences médicales; sciences physiques; critique artistique; critique musicale; critique littéraire, théâtrale et cinématographique; une réunion d'organisation politique, une réunion de doctrine générale du Fascisme et de Droit corporatif, une de journalisme et une de politique étrangère et coloniale. Il faut ajouter à ce programme une série de concours pour des monographies sur différents sujets, de la science jusqu'à la poésie; des concours de peinture, sculpture, musique et architecture.

« Ainsi — écrivait récemment un publiciste italien — les « Littoriali » concourent à rendre moins sensible l'écart inévitable entre l'université et la vie, entre l'école et la réalité; d'un côté ils abolissent les illusions vaines, évaluant les différentes aspirations et modérant les impatiences inutiles; de l'autre, ils obligent les jeunes à donner une forme concrète aux images et aux idées que l'étude a suscitées dans leur esprit. »

J'ajouterai que les « Littoriali » apprennent surtout au jeune Italien à discuter, ce qui ne veut pas dire à faire de la critique stérile et systématique ou même — passez-moi le mot — à rouspéter, mais au contraire à conduire un débat sur un terrain fécond, en améliorant ses propres connaissances et celles de ses contradicteurs sur un sujet déterminé.

Ainsi, dans les réunions dédiées à des arguments politiques, on assiste à des discussions passionnées qui montrent avec quelle ardeur intelligente et enthousiaste la jeunesse universitaire suit l'œuvre du Régime et lui offre le concours de ses fraîches énergies, concours qui est recherché et apprécié à sa juste valeur.

Dans le domaine des arts, les « Littoriali » ont une importance toute particulière, puisqu'ils sont désormais le terrain destiné à accueillir les expériences, spirituelles et techniques, des artistes de demain. Par exemple, un groupe d'étudiants a présenté au concours un théâtre expérimental qui, du point de vue de l'interprétation, comme de celui de la scénographie, a permis la réalisation de spectacles du plus grand intérêt.

Quant aux arts figuratifs, les résultats des « Littoriali » montrent clairement que parmi les débutants comme chez leurs aînés on retrouve les signes d'un style, d'un goût qui sont bien italiens et bien de notre temps. Il s'agit d'un art campé sur la tradition, sans représenter un retour au passé, résolument moderne, mais ne cédant pas aux modes éphémères et internationales; d'un art jeune et solide, audacieux et équilibré, en un mot d'un art latin, méditerranéen.

Et tous les autres? me demanderez-vous, toute la masse imposante des jeunes appartenant aux classes laborieuses, auxquels il n'est pas donné de suivre un cycle d'études aussi complet; est-ce que le Régime s'occupe d'eux aussi, ou bien préfère-t-il concentrer ses efforts sur la préparation des intellectuels, de ceux qu'on appelle l'élite de la Nation?

Quiconque connaît, même superficiellement, l'Italie d'aujourd'hui n'hésitera pas une seconde à choisir sa réponse. Le Fascisme est avant tout un mouvement populaire, né du peuple et adressé au peuple, aussi c'est du sort des travailleurs, de leurs

exigences aussi bien matérielles que spirituelles qu'il se préoccupe surtout. Et puis ce mot d'« élite », dont je me sers tout en l'ayant en horreur, ne correspond pas chez nous à une classe, voire à une caste : « élite » pour nous se traduit par « sélection » c'est-à-dire par le choix des meilleurs, de ceux auxquels seront confiées des places de commandement et de responsabilité, choix opéré, en dehors des contingences, par la vie même, cet incomparable « terrain de vérité ».

Or, comme en Italie la fusion des classes ne s'opère pas arbitrairement vers le bas, comme ailleurs, mais au contraire vers le haut, suivant une loi d'évolution sociale et d'élévation individuelle, l'éducation du peuple est une mission d'importance capitale pour l'Etat. Il y procède en augmentant le nombre et en rendant plus pratiques les écoles de préparation professionnelle, qui forment les contremaîtres, les spécialisés, en un mot les sous-officiers de l'armée du travail, dont la tâche est tellement importante et délicate. Mais même en dehors des écoles, l'Etat poursuit son œuvre d'éducateur du peuple. L'organisme dont il dispose principalement à cet effet est l'*Opera Nazionale Dopolavoro*, les Loisirs du Travailleur, dont l'activité culturelle est au moins aussi importante que l'activité sportive. A côté de très nombreux cours de perfectionnement professionnels, le « Dopolavoro » se propose de développer les goûts artistiques innés dans notre peuple, aussi bien en favorisant l'artisanat qu'en permettant à tous les travailleurs d'enrichir leur culture, même avec des moyens réservés autrefois aux riches ou aux intellectuels, comme le théâtre et le concert.

Dans le domaine théâtral notamment, le Dopolavoro a créé les *Chariots de Thespis*, vrais théâtres ambulants où pendant les mois d'été se produisent, à des prix extrêmement réduits, nos meilleurs chanteurs et comédiens. Une création récente, le « Samedi théâtral », permet d'autre part aux travailleurs d'assister chaque samedi, dans tous les théâtres italiens, aux représentations lyriques ou dramatiques avec la même distribution qu'en semaine, en payant un droit d'entrée qui ne dépasse pas 3 francs belges, c'est-à-dire à meilleur marché qu'un médiocre cinéma de quartier.

Ainsi le peuple italien retrouve son goût pour l'art et pour les choses de l'esprit, goût qu'on ne cultive pas, comme pourrait insinuer quelqu'un, dans le but d'endormir les passions populaires, ou pour distraire les travailleurs des affaires publiques, mais au contraire pour les ramener à la conception que nous avons de la politique, c'est-à-dire d'une activité vaste et multiforme, qui se propose de favoriser l'épanouissement de toutes les énergies, la réalisation toujours plus complète de toutes les valeurs nationales.

Mais encore plus qu'à travers ces manifestations culturelles et artistiques, la fusion complète entre les jeunes appartenant à toutes les classes sociales, résultat auquel aboutit l'éducation donnée au peuple, s'opère dans les rangs du parti et de ses organismes. La Chemise noire qui, avant de devenir l'insigne de notre rénovation nationale, a été pendant de si longues années l'uniforme de travail de nos ouvriers et de nos paysans, la Chemise noire ignore les privilèges du sang et de l'argent, elle ne connaît que les hommes unis dans une même foi, dans un même idéal. Ces hommes qui sentent tellement l'orgueil de marcher au pas, d'être des soldats en même temps que des citoyens, ne vous paraissent pas descendre en ligne directe de ces Romains de l'âge républicain, qui depuis la Révolution française constitue le modèle, le paradigme parfait de toutes les démocraties? Vanité des mots, vanité des formules toutes faites. Le jeune Italien ne se préoccupe pas de savoir s'il est démocrate ou non, il sait seulement que Paul qui marche à sa droite fait sa médecine, tandis que Pierre, son voisin de gauche, passe ses journées à cogner sur l'enclume. Après avoir marché, après avoir chanté

ensemble la même chanson qui exalte la jeunesse et la vie, il ignorera lequel des deux sera demain médecin ou forgeron, il saura seulement qu'ils sont deux camarades, deux jeunes Italiens comme lui, fiers et joyeux d'être jeunes et d'être Italiens.

* * *

Ainsi le jeune Italien devient un homme. La vie qui l'attend, la petite vie du travail quotidien, la grande vie de la Nation, il la connaît déjà. L'école ne lui a pas caché qu'il devra se trouver face à face avec une réalité souvent dure et difficile, mais elle l'a préparé à l'affronter avec un esprit calme et décidé, avec l'esprit d'un homme qui ne se sent pas isolé dans une société hostile, mais au contraire, cellule active d'un grand organisme dont la loi fondamentale est la solidarité.

Il sait que, destiné à vivre parmi ses semblables, il doit avant tout s'efforcer d'être « soi-même », c'est-à-dire d'être en condition d'offrir à la communauté un apport original et bien personnel.

Rattaché par l'étude de l'histoire et des humanités à une tradition incomparable, il connaît depuis son enfance la vivante réalité nationale qui l'entoure. L'école lui a appris à aimer la vie, telle qu'elle se présente à ses yeux tout neufs, dans une société renouvelée. Cette société il ne la laissera pas vieillir : il sait qu'elle ne repose pas sur des formules, destinées à devenir inertes et poussiéreuses; il est bien convaincu que la société italienne régénérée par Mussolini ne représente pas un moment de l'histoire, mais qu'elle est surtout un point de départ pour d'autres étapes encore. Aussi il lui consacra toutes ses forces, toutes ses énergies puisque c'est sur elle que reposent l'avenir et le bien-être de la communauté aussi bien que de l'individu.

La destinée lui a accordé de connaître un âge de grandeur et de puissance, de vivre les journées inoubliables de la Patrie renouvelée par le génie et par la volonté d'un Chef providentiel: La paix est nécessaire pour que l'œuvre du fondateur de l'Empire puisse donner tous ses fruits. Mais la paix n'est pas le propre des peuples faibles, elle est au contraire l'apanage des nations fortes, capables de la défendre et de la faire respecter.

Le jeune Italien est bien conscient de ce que l'admirable instrument de civilisation, de progrès, de paix qu'est l'Italie nouvelle sera confié demain à ses bras, à son cerveau, à son esprit. C'est pour lui, c'est pour les hommes de demain qu'elle a été forgée. Avec sa foi ardente, son courage froid et résolu, il suit les pas de ses frères aînés, prêt à continuer la marche tout seul, quand les lois éternelles, qui règlent la vie des hommes et des peuples le rendront nécessaire.

Baron GUIDO ARTOM,
Directeur de l'Institut de Culture italienne
en Belgique

Conférences Cardinal Mercier

18^e année

ET

Grandes Conférences Littérales

10^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 23 février**, à **5 heures** (Salle Patria), par

M. Henri GOFFINET

SUJET : **Le bon sens belge.**

Cartes particulières pour cette conférence en vente à la Maison F. Lauwe-rins, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère.

Deux anniversaires

LE PAPE

Elle avait quelque chose de pathétique, cette année, la fête du Père commun des fidèles. Quand, dans le monde entier, les catholiques de toutes races, de toutes langues et de toutes conditions ont prié pour le Successeur de Pierre, pour le Vicaire du Christ sur la terre, ils le voyaient, là-bas, à Rome, luttant avec une vigueur extraordinaire contre la maladie et les infirmités. On savait le Saint-Père très volontaire, mais de là à donner cet étonnant exemple d'une aussi admirable énergie humaine!... Et que de grandeur dans le spectacle de ce vieillard commandant au mal et semblant faire reculer la mort... Daigne Notre-Seigneur assister, reconforter et bénir le Chef de son Eglise, le pape Pie XI!

Le Pape! La clef de voûte de l'Eglise militante. L'assurance pour les frères du Christ, les enfants de ce Père dont le Royaume leur est promis en héritage, que la Doctrine de vie ne se pervertira jamais ici-bas! L'infailibilité pontificale, la certitude que le successeur de saint Pierre préservera jusqu'à la consommation des temps l'essentiel du message évangélique — c'est-à-dire la Vérité qu'il apporta au monde — c'est cela avant tout, cela surtout qu'il faut se rappeler quand on pense au Pape.

Et pour cela, pour ce don d'assistance ininterrompue, le catholique ne remerciera jamais assez le Christ Rédempteur. Voyez donc le monde contemporain, relisez donc l'histoire, quelle confusion lamentable partout! La faiblesse et l'orgueil de l'homme ont réussi à tout embrouiller et à tout pervertir. Seule la Papauté a maintenu à travers les siècles le dépôt sacré de ce qu'il faut à l'homme pour se sauver. Oh! sans le secours divin elle eût connu le sort de toutes les institutions humaines! Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier son passé... Mais c'est qu'elle n'est pas qu'humaine. Et il n'est rien de plus beau dans les annales de l'humanité que cette lutte incessante livrée par la Papauté — même aux époques les plus troubles pour la sauvegarde de l'œuvre de la Rédemption.

Cet insigne bienfait d'un point fixe au milieu de l'universel mouvant, du roc battu par d'incessantes tempêtes, du phare perçant d'angoissantes ténèbres, voilà ce pourquoi le chrétien rend grâce à Dieu quand il pense au Pape, quand il prie pour le Pape, quand il remercie Dieu pour le Pape. Quelle bénédiction aussi que les temps terriblement agités où nous vivons connaissent une discipline catholique, une union des fidèles à leurs évêques et des évêques au Pape, comme jamais l'histoire n'en vit. Le communisme menace partout, l'hitlérisme précise ses visées persécutrices, mais la concentration catholique donne à l'ensemble de l'Eglise du Christ une vie et une résistance qu'elle a rarement possédées. Et alors qu'il y a vingt ou trente ans il était permis d'être pessimiste sur son avenir immédiat en Europe, comment ne pas se laisser aller, actuellement, à rêver pour elle un éclatant renouveau? Tout ce qui devait la tuer gît là, devant nous, abattu et brisé. Un immense besoin se lève et une immense espérance aussi. Besoin de l'Evangile, besoin du Christ, besoin de l'Eglise... Et l'espoir que ce pathétique besoin le catholicisme saura y répondre, et le combler...

LE ROI

Jamais ils ne l'oublieront, ceux qui vécurent ce tragique dimanche de février 1934 où la nouvelle de la mort du roi Albert écrasa la Belgique. Les jours qu'elle vécut alors resteront, pour la génération actuelle, un moment unique de son histoire. Les vues

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



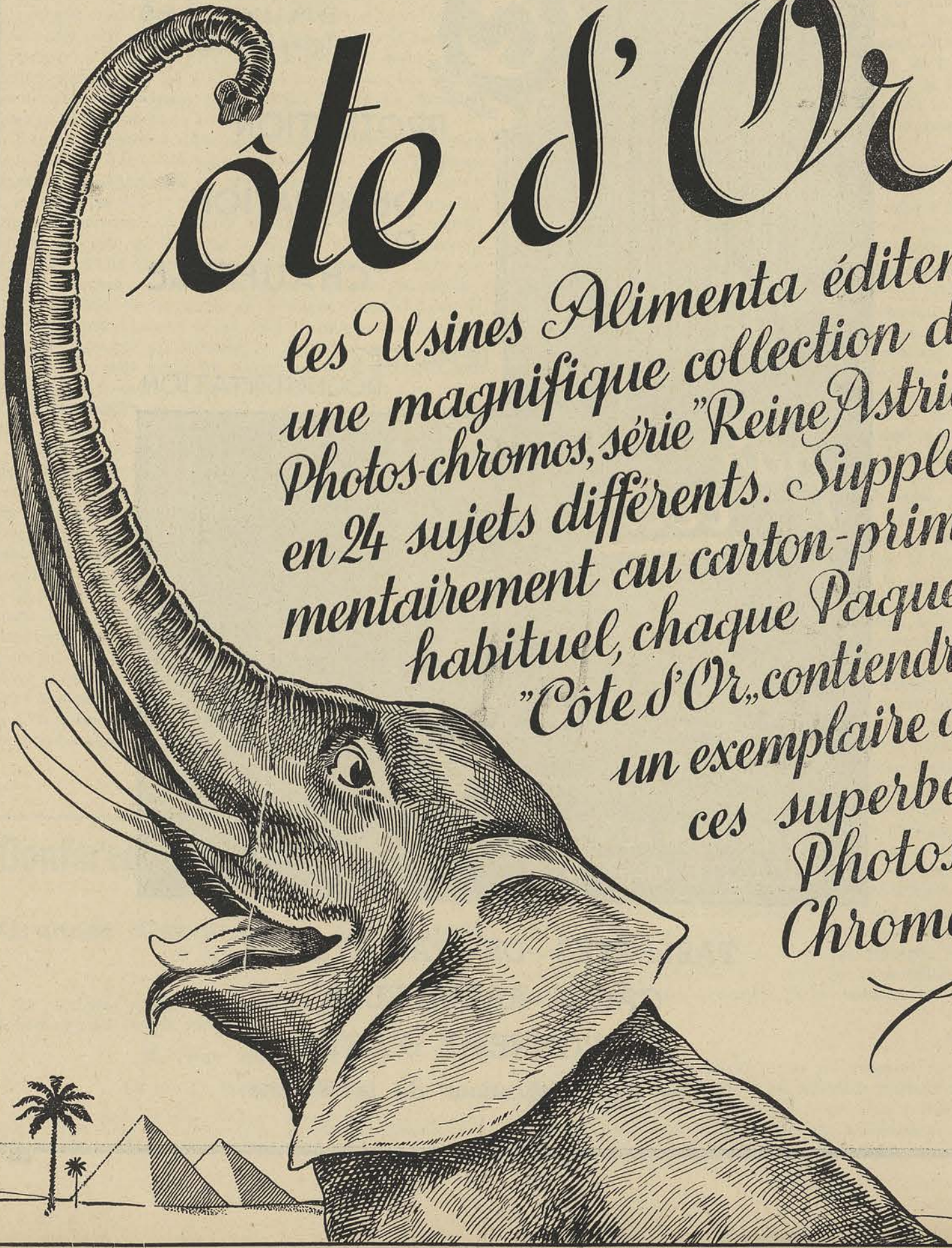
TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaria éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*



de Dieu sont insondables et il est toujours extrêmement délicat de vouloir pénétrer les intentions de la Providence, mais d'autre part les événements comportent des leçons dont il est utile de saisir la portée. Le drame de Marche-les-Dames, en arrêtant brusquement la destinée d'un grand Roi, n'a-t-il pas procuré à notre pays un bienfait insigne et très rare, celui d'avoir retrempe l'âme nationale à une heure où, précisément, elle avait le plus grand besoin de se ressaisir et de se retrouver? En donnant à Albert I^{er}, plus tôt que ne l'escomptaient les prévisions humaines, la récompense d'une vie de devoir chrétiennement vécue, Dieu ne réservait-il pas au royaume du Roi-Soldat une bénédiction insigne cachée dans cette immense douleur et dans ce deuil de tout un peuple? De quoi, nous Belges, avons-nous surtout besoin en ce moment? De sens national, d'esprit national, de cohésion nationale. De tout cela, la Monarchie est, chez nous, le grand ressort. Elle l'est davantage depuis trois ans. Et voilà bien l'ultime service rendu à la Belgique par Celui qui lui en rendit tant. Les forces qui travaillent à l'élaboration d'un monde nouveau sorti de la guerre, et surtout de l'après-guerre, sont également à l'œuvre chez nous. Forces religieuses, forces raciques, forces économiques, forces sociales, appliquées à nos génératrices historiques, à tout ce qui a fait, par des siècles de vie en commun, la Belgique de 1937 : toutes ces forces jouent au milieu d'une confusion plus apparente d'ailleurs que réelle et dans un enchevêtrement d'équivoques, d'illusions, de demi-vérités et d'erreurs totales, de survivances et de nuisances. Sans Monarchie, sans accolade suprême, sans clef de voûte, le gaspillage d'énergie nationale serait énorme et le résultat plus qu'incertain. Avec une Monarchie incarnant l'intérêt permanent du pays, l'actuelle fermentation ne compromettra pas l'essentiel. Les services rendus par cette Monarchie pendant plus d'un siècle feront accepter facilement ce renforcement du pouvoir royal, qui est bien la principale réforme qu'exigent les circonstances actuelles. L'amour voué à cette monarchie facilitera l'évolution qui s'accomplit sous nos yeux d'un socialisme marxiste internationaliste vers un socialisme national répudiant la lutte des classes, évolution d'un intérêt majeur pour l'avenir du pays; elle permettra aussi, cette confiance, la décentralisation nécessaire pour résoudre la question flamande.

Le bienfait de la Monarchie! Le troisième anniversaire d'une des grandes dates de notre histoire le rappelle avec éclat. Personne ne l'a mieux évoqué ces jours-ci que notre collaborateur et ami M. Robert Poulet dans la *Nation belge* :

Quand le quart de la Belgique défila au Palais de Bruxelles, devant la dépouille — si longue, si lourde — du Libérateur, on sentit dans cette foule formidable se former une idée obscure, inconnue jusqu'alors, de l'âme belge, et qui n'était peut-être pas autre chose que la conscience d'être une grande nation.

Même en 1914, aux heures de folie et de désastre, même en 1918, aux heures de triomphe, ce phénomène mental ne s'était pas produit. Il atteignit son apogée le jour de ces funérailles extraordinaires, qui semblèrent conjuguer d'une manière saisissante et inattendue la pompe d'une grande cérémonie historique et le trouble, le désordre sentimental, l'égarément et la stupeur qui conviennent à l'accomplissement des désastres.

Ensuite, la vie publique reprit son cours. L'esprit national, un instant vigilant et raidi, farouche comme un fils qui suit le cercueil de son père, sembla se rendormir épuisé, laissant le champ libre à d'autres esprits, combien moins lucides et moins nobles. Mais dorénavant il devint impossible de nier l'existence du Génie de la patrie dans un pays qui l'avait vu paraître en armes, marcher d'un pas irrésistible du pied des rochers de Marche-les-Dames au seuil de la crypte de Laeken.

Que la Belgique fût capable de suivre les battements d'un même

cœur, d'être, par conséquent, ce miracle qu'on appelle un être, personne n'en pouvait plus douter. Tel était le dernier bienfait du Roi foudroyé. Aussi l'anniversaire de sa mort devrait-il marquer dans toutes les pensées l'heure d'une profonde et libre méditation sur la réalité nationale.

Il faudrait que chacun, s'étant représenté ce que fut la sensibilité belge en février 1934 la sentit de nouveau tressaillir obscurément au fond de sa conscience. S'il en était ainsi, combien nos inquiétudes et nos discordes actuelles perdraient de leur gravité, changeraient de sens! Mais le malheur veut que nous ne soyons capables de cet effort que dans les grandes circonstances.

La Belgique ne se hisse à la hauteur du rôle qu'elle joue dans l'histoire que lorsque son imagination se trouve frappée. Pour qu'elle donne toute sa mesure, il faut qu'elle ait le sentiment d'assister à de grandes choses — ou d'être invitée à réaliser de grandes choses. Dans les petites, elle finit même par douter d'elle-même. Tandis que le monde entier la regarde simplement, et à juste titre, comme un peuple auquel nul autre n'est comparable lorsqu'il s'agit de mourir avec héroïsme ou de porter dignement le pavois des héros morts.

TESTIS.

Lettre ouverte à M. José Antonio Aguirre

Président du gouvernement basque, à Bilbao.

Un conflit infiniment tragique a fait s'allier aux Rouges, contre les Nationaux, et malgré l'avis formel de leurs évêques, de nombreux séparatistes basques fervents catholiques. Voici la traduction de l'émouvante lettre ouverte adressée récemment au Président du gouvernement basque, à Bilbao, par S. Em. le Cardinal-archevêque de Tolède, représentant officieux du Saint-Siège auprès du général Franco et du Gouvernement national à Burgos.

Une main amie, hautement intéressée, comme tout bon chrétien et tout patriote, à ce que prenne fin la sanglante lutte qui épuise l'Espagne, me fait parvenir un exemplaire du périodique *Euzkadi*, de Bilbao, numéro 7485, contenant le discours prononcé par vous, le 22 décembre dernier. En raison des allusions répétées que vous faites au silence de la hiérarchie sur des points déterminés dont la gravité ne peut échapper en ce moment, je crois de mon devoir de vous répondre, comme représentant le plus élevé, de par la volonté du Saint-Siège et malgré mon indignité personnelle, de la glorieuse hiérarchie ecclésiastique espagnole.

Ce faisant, je ne crois pas sortir de mes attributions d'Evêque, et parce que je me trouve compris parmi ceux à qui vous faites appel lorsque vous vous adressez à la conscience de tous et à la hiérarchie, et parce que j'ai la certitude d'interpréter les sentiments de votre Evêque, notre vénérable et bien-aimé Frère de Vitoria, aujourd'hui absent de son diocèse. Je ne veux pas d'ailleurs que cet écrit perde le caractère d'Instruction pastorale adressée à mes diocésains, étant donné que les questions traitées dans votre discours et qui forment l'objet de cette lettre intéressent tous les Espagnols, qui jamais plus qu'aujourd'hui n'ont besoin de lumière pour les orienter dans ces très graves questions d'ordre politico-religieux.

Je me permets de vous adresser une double prière avant d'entrer en matière. Cette lettre n'est pas une lettre de polémique. Je m'y place sur le plan sur lequel vous faites appel à la hiérarchie

chie, non pas pour entamer un dialogue où nous arriverions difficilement à être d'accord, mais pour répondre, en toute charité, à vos questions, dans l'espoir fondé que, en vertu même de la loi de la charité, qui recherche non son bien propre mais celui de tous, nous arriverons à un critère commun, après avoir dissipé les doutes qui enveloppent les demandes que vous adressez à la hiérarchie. Ainsi donc, ne vous imposez pas, je vous prie, l'obligation de discuter ma lettre, car je ne pourrais vous répondre.

Je vous prie en second lieu, vous qui avez là-bas des moyens faciles de propagande, de donner à ces pages la plus grande publicité. Je suis torturé par l'idée, Monsieur Aguirre, que ce cher peuple basque n'a pas connu toute la vérité dans les problèmes de doctrine et de fait qui se sont tant agités ici en ces derniers temps; et que, lorsque la vérité, par le magistère catégorique de pasteurs de l'Eglise, a voulu se frayer un chemin et illuminer les intelligences, elle est restée obnubilée par suite de l'intervention de convenances humaines, plus préoccupées de conquêtes d'ordre politique que des plus hauts intérêts d'ordre surnaturel, qui doivent toujours occuper partout la première place.

Après ces préliminaires, je tiens à vous dire, Monsieur Aguirre, que j'ai lu votre discours tout d'un trait. Il m'a laissé l'impression d'avoir entendu la voix d'un catholique convaincu, qui aime sa terre d'un amour venant immédiatement après celui de Dieu, et qui s'est noblement attelé à réaliser le bonheur de son peuple. Si l'orateur est le *Vir bonus dicendi peritus*, vous êtes, Monsieur Aguirre, un bon orateur. Dieu vous a donné une âme bien trempée, et, de votre côté, vous avez mis cette âme, tout entière, au service de ce que vous jugez être une bonne cause, que vous défendez bravement avec toutes les ressources de votre intelligence, de votre cœur, de votre parole.

Voilà ce que vous êtes, vous. Du fond de votre discours, tout en reconnaissant les nombreuses vérités qu'il renferme, je ne pourrais peut-être en dire autant. Il faudrait y faire de sérieuses réserves. Mais je n'ai pas l'intention d'en faire l'analyse, ni de censurer les points où nous différons d'avis; je veux seulement rechercher les points communs dans le fond clair et tranquille de la pensée chrétienne qui nous informe, vous et moi, pour en tirer des conséquences qui pourraient être fructueuses pour tous en ces graves moments.

Je laisse de côté la partie de votre discours où vous exposez les réalisations obtenues et où vous exposez des projets pour le développement du peuple basque. Tous nous souhaitons le plus grand bien pour toutes les régions d'Espagne, d'où dériverait le plus grand bien pour notre grande patrie, l'Espagne, multiplication plutôt que somme du bien partiel de chaque région. C'est une lamentable équivoque, fille de l'amour, qui aveugle lorsqu'il dévie, de croire qu'un ensemble de petites républiques pourrait procurer à tous les Espagnols un bien plus grand que celui qui pourrait nous venir d'un Etat bien gouverné, où l'on tiendrait compte des caractères spirituels et historiques de chaque région. Se confiner dans les petits égoïsmes locaux, c'est réduire le volume et le ton de la vie, de l'Etat et de la région. Un grand diamant qu'on taille en plusieurs petits perd automatiquement la plus grande partie de sa valeur.

Mais c'est là affaire de droit politique, qu'il n'y a pas lieu de traiter ici. A cela vous faites suivre deux affirmations, catégoriques, que vous cherchez à prouver sans y parvenir, et qui sont en contradiction flagrante avec les faits et avec la conscience d'une grande partie de la nation. *La lutte s'est circonscrite — dites-vous — entre le capitalisme abusif et égoïste et un instinct secret de justice sociale. La guerre qui se livre dans la République espagnole, que le monde entier le sache, n'est pas une guerre religieuse, comme on l'a prétendu.* Permettez-moi une simple glose à propos de ces deux affirmations.

Quant à la première, je ne crois pas qu'il y ait une douzaine d'hommes qui aient pris les armes pour défendre leur fortune, ni pour se défendre contre les vexations de ceux qui la détiennent ou l'administrent. Nous admettons un fond d'injustice sociale, comme une des causes lointaines du désastre; mais nous nions catégoriquement que ce soit ici une guerre de classes. Un prétexte n'est pas une raison; et les revendications ouvrières n'ont été rien de plus qu'un prétexte de la guerre. Celle-ci a été la plus cruelle et la plus dure là où la raison et le prétexte étaient moindres, en Asturie, en Biscaye, en Catalogne, où l'ouvrier se trouve économiquement au même niveau, au moins, que les mieux rétribués en Europe.

Bien plus, une raison ne s'impose pas par l'argument suprême qu'est la guerre, sinon après la faillite de tous les recours d'ordre légal et moral pour trancher les questions sociales de classes; et la guerre éclata, alors qu'un réseau serré de lois protégeait l'ouvrier et facilitait son accès à la propriété et à la participation dans les affaires. Et la guerre n'a pas pris fin, mais s'est au contraire convertie en lutte intestine entre les ouvriers, dans les régions qui, petit à petit, se soviétisent. Comme procédé, la guerre a été une vaste spoliation de riches et de pauvres, non pas pour le bien de la communauté, mais au profit des entrepreneurs, des audacieux, des forts. Celui qui dirige la guerre, Franco, n'a pas pris le parti des riches, mais prêche sur tous les tons la nécessité d'une plus grande justice sociale. Ils se comptent, enfin, par douzaines de mille ceux qui se sont enrôlés dans la guerre sans avoir autre chose que le fusil qu'on leur a mis entre les mains, ni d'autre idéal que Dieu et la Patrie.

La seconde affirmation, qui pourrait contenir une allusion à ma brochure *Le Cas de l'Espagne*, et qui est un appel au monde entier, ne correspond pas à la réalité. Cette guerre est, au fond, une guerre d'amour et de haine à l'égard de la religion. L'amour pour le Dieu de nos pères a fait prendre les armes à la moitié de l'Espagne, même en admettant des motifs moins spirituels de la guerre; la haine a réuni contre Dieu l'autre moitié. D'un côté, les campements convertis en temples, la ferveur religieuse, le sentiment de la Providence; de l'autre, des milliers de prêtres assassinés et de temples détruits, une fureur satanique, l'acharnement contre tout signe de religion. Et à présent arrivent de Russie des centaines d'athées pour donner une forme doctrinale à cette grande ruine religieuse et sociale.

L'*Euzkadi* même ne pourrait justifier l'union de catholiques et de communistes sans le facteur religieux. N'a-t-on pas osé affirmer que cette alliance était l'unique manière de sauver la religion en Biscaye et dans le Guipuzcoa, alors que les hordes rouges l'éliminent d'Espagne? En fait, il n'y a aucun acte religieux d'ordre social dans les régions occupées par les Rouges; dans celles qui sont protégées par l'armée nationale, la vie religieuse a retrouvé une vigueur nouvelle. Un pacte politique et militaire, fragile comme des promesses sur des lèvres irresponsables, maintient en Biscaye les prêtres, les églises et le culte. Qu'arrivera-t-il lorsqu'on jugera opportun de rompre ces pactes, ou que surviendra le désordre d'une déroute, ou l'hégémonie d'une victoire communiste? Nous lisons qu'on a déjà brûlé quelques églises en Biscaye. En dernière heure la radio annonce l'assassinat de prêtres par les communistes...

Prêtres assassinés et bannis

Arrivons-en à la partie la plus grave de votre discours, Monsieur Aguirre, à l'anxieux appel que vous faites à la conscience universelle.

Vous affirmez que : *les insurgés ont assassiné de nombreux*

Pour votre Linge de maison,
Linge de table, Couvertures,
employez les articles marque

“ FOX ”

Qualité - Éléance - Prix étudiés

Vente exclusive pour la BELGIQUE et le GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Grande Maison de Blanc

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Tél. 12.44.13

Restaurations

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11.88.69

JOIE!

AISANCE!

FORTUNE!

grâce aux tirages mensuels
de la

Loterie Coloniale

2^{me} TRANCHE 1937

Plan B

TIRAGE MERCREDI 24 FÉVRIER

**Achetez aujourd'hui
votre billet bleu!**



Fournisseur de la Cour

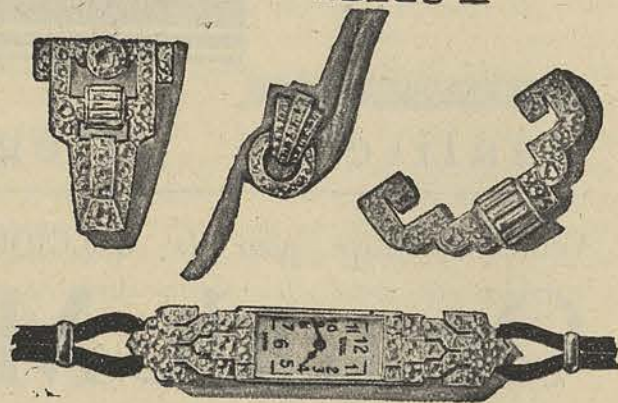
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

prêtres et religieux très méritants, pour le seul fait d'avoir aimé leur peuple basque.

Je ne discute pas les adjectifs; je fais seulement une réflexion sur le fait de la mort violente de certains prêtres basques. Plus que quiconque nous avons déploré le fait. L'exécution d'un prêtre est quelque chose d'horrible, parce qu'il est l'oïnt de Dieu placé de ce fait sur un plan surhumain, où ne devraient arriver ni le crime, quand c'est le cas, ni les sanctions de la justice humaine qui supposent le crime. Cependant nous ne déplorerions pas moins, et profondément, l'aberration qui conduirait des prêtres devant le peloton qui devrait les fusiller; car le prêtre ne doit pas descendre de ce plan de sainteté, ontologique et morale, où l'a placé sa consécration à un ministère sublime. C'est dire que s'il y eut injustice, de quelque côté que ce soit, nous la déplorons et la réprouvons, avec la plus grande énergie! Nous ne croyons pas qu'il y en ait à bien aimer son peuple; c'est pourquoi nous nous refusons à croire que des prêtres aient été fusillés pour le seul fait d'avoir aimé leur peuple basque.

Et ici le président du gouvernement d'Euzkadi — poursuit le discours — catholique, se demande, le cœur endolori : Pourquoi le silence de la hiérarchie?

Je vous assure, Monsieur Aguirre, la main sur mon cœur de prêtre, que la hiérarchie ne s'est pas tue en l'occurrence, même si l'on n'a pas entendu sa voix à la bruyante tribune de la presse ou de la harangue politique. C'eût été moins efficace. Cependant je puis vous signaler le jour et l'heure où cessèrent brusquement les exécutions de prêtres, qui ne furent d'ailleurs pas aussi nombreuses que vous le donnez à entendre dans votre discours. Et comme ce fait lamentable a été exploité au grand dam de l'Espagne — nous le savons — et qu'il convient en ces heures graves de mettre les choses au point, je vous assure, Monsieur Aguirre, que ces prêtres succombèrent pour des raisons qu'il est impossible de consigner dans cet écrit, et que le fait n'est imputable ni à un mouvement qui a pour principal ressort la foi chrétienne dont le prêtre est le représentant et le docteur, ni à ses dirigeants qui furent les premiers surpris en apprenant ce malheur. Ne vous en prenez donc point à la hiérarchie, Monsieur Aguirre, pour qui le prêtre est la prunelle des yeux et le prolongement de son propre être officiel et public.

En revanche, permettez-moi de vous demander à mon tour, Monsieur Aguirre: Pourquoi votre silence, à vous et à vos adeptes devant cette véritable hécatombe de prêtres et de religieux, fleur d'intellectualité et de sainteté de notre clergé, qui en Espagne rouge ont été fusillés, horriblement maltraités, par milliers, sans procès, pour le seul délit d'être des personnes consacrées à Dieu? Rien que dans les six doyennés reconquis de Tolède, Monsieur Aguirre, sur les seize que comprend mon diocèse, deux cent et un prêtres ont succombé, sur les cinq cent et quelques-uns qui y exerçaient saintement leur ministère! Comptez les milliers qui ont été lâchement assassinés dans les régions soumises aux Rouges.

Il est faible votre catholicisme sur ce point, Monsieur Aguirre, puisqu'il ne se révolte pas devant cette montagne de corps inanimés, sanctifiés par l'onction sacerdotale et qui ont été profanés par l'instinct moins qu'humain de vos alliés; puisqu'il ne vous permet que de voir une bonne douzaine, quatorze, d'après la liste officielle, — moins de deux pour mille — qui ont succombé victimes d'excès politiques possibles, même en concédant qu'il y ait eu excès dans la façon de les juger.

Pourquoi le silence de la hiérarchie — continuez-vous à demander — alors qu'il est connu et de notoriété publique que l'on bannit violemment des prêtres basques, les envoyant dans des terres éloignées de leur pays natal?

Qui les a bannis? — vous demanderai-je moi. Pour la plupart, eux-mêmes, prudemment et suivant une coutume universelle en des moments de troubles politiques populaires. Parfois leurs supérieurs religieux l'égimes, c'est-à-dire la hiérarchie, qui n'est pas tenue de parler, car elle n'est pas tenue de discuter en public ses décisions: ce sont des cas très rares. Peut-être, nous l'ignorons, les deux hiérarchies, ecclésiastique et civile, de commun accord, pour éviter de plus grands maux; et dans ce cas ce n'est pas devant le président du gouvernement d'Euzkadi qu'elles doivent se justifier. Peut-être l'autorité militaire ou civile, en vertu du droit dont — en sauvegardant les formes requises dans un Etat catholique — on éloigne de la République un citoyen nocif — c'est une simple hypothèse —; car une autorité espagnole n'est pas obligée de se conformer au désir ni de demander le consentement du président du gouvernement politiquement hétérodoxe, et d'autre part aucune hiérarchie, qui n'est que la forme organisée de l'autorité sociale, ne peut ignorer que le plus grand danger pour une société c'est le citoyen qui travaille à la désorganiser.

La hiérarchie et la défense du régime

Et quand de nombreux catholiques de la République espagnole demandent si un catholique est obligé de défendre le régime légalement constitué, pourquoi la hiérarchie refuse-t-elle de répondre?

Monsieur Aguirre, si vous entendez parler de la hiérarchie ecclésiastique — nous croyons que c'est le cas — la question, en plus d'être superflue, contient une accusation tacite, qu'un catholique ne doit pas lancer contre les représentants du magistère de l'Eglise. La question, avant tout, est superflue: car vous, catholique, avocat, député et ami de nombreux prêtres, vous savez que c'est une doctrine vieille comme le christianisme, qu'un catholique est obligé de défendre le régime légalement établi. Vous savez que lorsque l'Espagne se donna son régime actuel, l'Eglise le reconnut officiellement et que les lettres pastorales prêchèrent l'attachement au régime, encore que beaucoup regrettaient de devoir sacrifier momentanément des principes politiques qu'ils considéraient comme plus en harmonie avec la vie et l'histoire de notre peuple. Vous savez que la hiérarchie, même au risque de déplaire aux impatientes et aux extrémistes, soutint le principe intangible du respect au régime, encore qu'elle, la hiérarchie, fût la première victime des intempérances doctrinales et des excès légaux des hommes qui le représentaient. C'est là une des gloires de la hiérarchie, sans que l'on puisse lui imputer les erreurs d'hommes qui ne purent exercer avec honneur et avec justice la représentation que le peuple leur avait confiée.

A quoi vise, Monsieur Aguirre, votre question non pertinente, sinon à confondre des notions, à embrouiller des faits, à provoquer la suspicion contre les chefs religieux que vous semblez avoir en si haute estime? Elle confond des notions, car personne encore ne s'est dressé contre le régime, qui continue à être en substance celui que le peuple s'est donné: et j'adopte cette formule, démocratique autant que fallacieuse, car l'histoire a déjà prononcé son jugement sur une heure d'hallucination de notre vie politique qui a conduit l'Espagne au bord de l'abîme. Elle embrouille des faits, car vous confondez déplorablement le geste viril d'un grand peuple qui veut se sauver, avec le soulèvement politique qui essaie d'ériger en canton indépendant la Biscaye jadis si foncièrement espagnole. Et elle provoqua la suspicion à l'égard de la hiérarchie, qui s'est maintenue sur les cimes de la vérité et de la charité, et que vous voudriez voir engagée, du moins dans l'opinion de ce peuple très chrétien, dans une querelle qui forcément aboutira à la ruine et de la paix idyllique où il

vécuit pendant des siècles et du bien-être qu'il s'était conquis par l'effort de son intelligence et de ses bras.

La défense contre l'injuste agression

Vous reprochez enfin à la hiérarchie son silence devant le geste de la jeunesse basque qui, *étant en majorité chrétienne, et interprétant adéquatement la doctrine chrétienne du droit de défense, même à main armée, contre une injuste agression, eût voulu rencontrer là où la justice a son siège* — c'est-à-dire auprès de la hiérarchie — *une voix qui approuvât sa conduite conforme au droit.*

Ce langage, doublement injuste, parce qu'il néglige un fait notoire, à savoir l'intervention de la hiérarchie à propos du mouvement basque, il y a cinq mois, et parce qu'il prétend la contraindre et l'entraîner à consacrer publiquement une extravagance et une injustice, n'est pas digne d'un homme qui se déclare lui-même président de gouvernement.

Monsieur Aguirre, il est des situations d'ordre social qui réclament la plus grande circonspection de langage. Vous êtes le chef d'un peuple; du moins, vous vous arrosez ce nom et ce rôle. Par le fait même, vous êtes son ordonnateur et son législateur, son mentor et son père, car c'est là le rôle que la doctrine chrétienne a toujours assigné au président politique d'un peuple. Et cette mission est incompatible avec la dissimulation et l'astuce.

Ce qui se présente, Monsieur Aguirre, c'est qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Bien plus : lorsqu'il s'agit d'un catholique, il n'est pas de pire situation spirituelle que celle que l'on se crée en fermant les yeux à la vérité. Car cette conduite *conforme au droit* de la jeunesse basque, la hiérarchie l'a condamnée, lorsque se forma l'alliance entre Basques et communistes, en termes tout à fait défavorables. Ecoutez une fois encore la voix même de la hiérarchie, contenue dans le document pastoral que nous avons sous les yeux, publié en août dernier.

« Il n'est pas permis — y disaient LL. Exc. les évêques de Vitoria et de Pampelune — en aucune façon, sur aucun terrain, et surtout pas sous la forme sanglante d'une guerre, raison ultime que possèdent les peuples d'imposer leur raison, de fractionner les forces catholiques devant l'ennemi commun...

» Il est encore moins permis, et même absolument illicite, après s'être divisés, de s'unir à l'ennemi pour combattre ses frères, en mêlant l'idéal du Christ avec celui de Bélial, entre lesquels il n'y a pas d'union possible...

» L'illicéité devient de la monstruosité lorsque l'ennemi est ce monstre moderne, le marxisme ou communisme, hydre à sept têtes, synthèse de toute hérésie, opposé diamétralement au christianisme dans sa doctrine religieuse, politique, sociale et économique... »

Doctrines chrétiennes classiques du droit de défense! Nous n'entrons pas dans la question politique que vous insinuez dans votre dernière demande au sujet de l'injuste agression, d'où dérive l'autre question morale du droit de défense contre l'injuste agresseur. La hiérarchie, par la plume d'un sage et vénérable Prélat, a traité ce point-là aussi, donnant un critère lumineux et des normes très sûres; et il n'y a pas un mois qu'à l'Université grégorienne de Rome — le grand centre mondial d'études ecclésiastiques — la leçon de morale d'un savant professeur espagnol traitait le cas de l'Espagne. Précisant la censure applicable à la coalition basco-communiste, conclue, évidemment, pour l'exercice du droit de défense contre l'injuste agression, un nationaliste bien connu, bon basque autant que fervent catholique, face à la mort, huit jours après qu'eut éclaté le mouvement militaire, la qualifiait d'*hétérodoxe, indiscret et insincère.*

C'est un jugement de qualité, émis en une heure solennelle de la vie.

Une voix qui approuve une conduite conforme au droit! Rien de plus conforme au droit que de dire la vérité, Monsieur Aguirre; et quand la vérité s'est prononcée par un organe sacré où — selon votre propre expression — *la justice a son siège*, c'est un devoir pour tous de la répandre aux quatre vents, c'est surtout un devoir pour ceux qui sont chefs de peuples, de ne pas la cacher sous des sophismes et des insinuations tendancieuses.

Non, Monsieur Aguirre, il ne s'agit pas d'une question de droit ou de morale. Ou plutôt, il s'agit de la moralité d'un procédé pour l'obtention de revendications politiques qui constituent un ardent désir populaire. Nous comprenons l'anxiété d'un peuple, mûr et fort, et même, dans les limites de notre conception politique personnelle de l'Etat espagnol, nous y applaudissons et nous voudrions la voir cristallisée en une formule qui serait tout à la fois une formule d'union indestructible avec la grande patrie et de reconnaissance publique des vertus et de l'histoire du peuple basque. Il y a quelques semaines nous concrétions notre pensée dans un modeste écrit où nous disions : « Le véritable *cas de l'Espagne* serait celui-ci : que, dans l'unité, intangible et serrée de la grande Patrie, l'on pût conserver les caractéristiques régionales, non pour accentuer les faits différenciels, toujours très relatifs par rapport au fait essentiel et séculaire qui nous a soudés dans l'unité politique et historique de l'Espagne, mais pour resserrer, par l'apport de l'effort de tous, des liens nés des profondeurs de l'âme des peuples ibériques et que nous imposent la configuration de notre pays et notre ciel incomparable. Ainsi les rayons physiques et psychologiques qui distinguent les fils traduisent mieux l'unité féconde des pères. »

Mais l'on a pris un mauvais chemin, Monsieur Aguirre : pour la défense de la tradition et de la patrie l'on a conclu une alliance avec des gens sans traditions et sans patrie, ou qui travaillent contre celle-ci et contre celles-là en vertu d'un postulat de leur doctrine politique; et dans l'ardent désir de conserver au fond du peuple basque la pure essence de notre sainte religion, vécue et pratiquée en Biscaye plus peut-être qu'en aucune autre région du monde, l'on a commis la folie de marcher la main dans la main, armés tous deux, avec ceux qui ont comme premier point de leur programme — les évêques allemands viennent encore de le dire — l'extirpation du nom de Dieu de la vie publique et du fond des consciences. Avant même que l'épiscopat allemand eût fait cette déclaration, vos alliés réalisaient cette extirpation, et de façon horrible, sur le sol sacré de l'Espagne soumise au sceptre de fer des communistes. Et voici que la Catalogne et Valence, la Murcie, la Nouvelle-Castille et une grande partie de l'Andalousie se trouvent sans églises, sans prêtres, sans culte, sans Christ, sans Dieu.

Invitation à la réflexion sereine Conclusion

Je vous invite à réfléchir sereinement, Monsieur Aguirre; et, puisque vous êtes catholique fervent, moi, pauvre évêque de l'Eglise espagnole, qui ressens comme personne le profond désarroi qu'une équivoque politique a produit entre les fils de nos mères, l'Eglise et l'Espagne, je vous invite à une méditation ascétique, au cours de laquelle, l'esprit et la conscience en face de Dieu, en face de ses justes jugements, en face du moment suprême où nous voudrions n'avoir fait que du bien, vous décideriez ce que vous jugez le meilleur pour le bien spirituel et matériel de votre peuple.

Ne craignez pas de rectifier le chemin suivi, Monsieur Aguirre. Il reste encore beaucoup à sauver dans ce beau et riche pays de Biscaye. Il reste ses admirables villes, ses industries florissantes, des milliers de vies qui devraient succomber dans une lutte fratricide ou seraient victimes de la misère et du désarroi. Il reste l'honneur, qui jamais n'est plus pur que lorsqu'il est fils d'une héroïque rectification. Il reste la paix, aujourd'hui profondément altérée par une guerre féroce et par les haines plus féroces encore qui en dérivent, paix qui déjà marcherait de pair avec la justice, depuis des semaines, si dans les montagnes de Guipuzcoa les frères de cette belle contrée s'étaient donné la main pour la facile conquête des côtes cantabriques, d'Irun la malheureuse à Oviedo la martyre.

Et il reste Dieu et tant de choses en rapport avec Dieu en cette terre bénie de Biscaye. Aidez votre peuple, Monsieur Aguirre, à conserver Dieu, qui s'y trouve en péril. C'est là une façon humaine de m'exprimer, car Dieu a voulu se soumettre, sans rien perdre de sa toute-puissance souveraine, à la liberté versatile de l'homme. Vos alliés ne vous aideront pas à sauver Dieu, car la Biscaye ne sera pas une exception dans le monde communiste. Et je tremble pour Dieu en Biscaye — comme je tremblerais pour une Espagne sans Dieu, ce que serait une Espagne communiste — le jour où des navires russes débarqueraient sur les côtes rocheuses de la Cantabrique quelques milliers de ces hommes rouges sans Dieu, qui rompraient l'équilibre où se maintiennent aujourd'hui les forces alliées. Car, Monsieur Aguirre, — l'épiscopat allemand vient de le dire dans une lettre pastorale — « entre le communisme et notre catholicisme — qui est celui de la Biscaye — il y a autant de différence qu'entre le jour et la nuit, entre le feu et l'eau; et si les communistes portent le drapeau rouge à travers l'Europe centrale et occidentale, il n'y restera plus qu'un champ de ruines, et l'Eglise catholique s'enfoncera dans le chaos et la désolation. »

Je mets fin à cette longue lettre, Monsieur Aguirre, et par là aux ennuis que je vous occasionne. Offrez ces ennuis à Dieu par charité. L'on me dit qu'en ces jours on remarque dans toute la Biscaye une intensification de vie religieuse. Jamais on ne pense plus à Dieu que lorsque l'on touche du doigt l'impuissance de l'homme en ces terribles calamités que l'humanité n'a jamais pu balayer de son histoire : la famine, la peste, la guerre, qui d'ordinaire arrivent simultanément... Monsieur Aguirre, j'ai prêché dans les églises de Bilbao; je me suis prosterné bien des fois devant la Vierge bénie de Begogna; j'ai admiré la foi religieuse et les vertus chrétiennes de ce peuple; j'éprouve de la vénération et de l'amour pour ce clergé de Biscaye, d'un esprit si sacerdotal, intelligent et zélé, si intimement uni à son peuple à qui il peut répéter les paroles de l'Apôtre : « Je t'ai engendré au Christ ». Et je frissonne à la pensée qu'un jour, peut-être pas éloigné, l'on pourrait renverser des autels la Croix bénie du Christ, convertir les églises en magasins et en casernes, supprimer la messe et la prière publique, assassiner les prêtres ou les forcer à se réfugier dans les montagnes, et éteindre le sourire de la Vierge de Begogna qui est l'enchantement de cette grande ville. Ce n'est pas là une éventualité invraisemblable, car c'est un fait dans une grande partie de l'Espagne.

Monsieur Aguirre, je vous en conjure, au nom de tous ces amours que, en bon Basque, vous avez chevillés au cœur; au nom de l'amour de Dieu, qui veut que tous nous soyons un avec Lui, recherchez donc, comme père et chef de ce peuple, un remède, imaginez des moyens, trouvez une formule efficace et douce pour rendre à votre peuple la paix qu'il a perdue. Même s'il n'obtenait pas davantage, il posséderait là le bien le plus précieux que puissent souhaiter les peuples, car c'est le fondement et le couronnement de tout bien. Peut-être avec la paix, et par sur-

croît, pourra-t-on obtenir satisfaction aux légitimes aspirations de votre noble peuple.

Pensez-y, Monsieur Aguirre, tandis que je reste votre très affectueux ami et serviteur dans le Christ, qui vous bénit, vous et votre cher peuple.

† ISIDORE, CARDINAL GOMA Y TOMAS,
Archevêque de Tolède,
Primat d'Espagne,

Pampelune, 10 janvier 1937.

(Traduit de l'espagnol.)

Le bolchévisme dans la vie des peuples

L'examen théorique du bolchévisme offre les aspects les plus variés. Le bolchévisme, en effet, n'est pas seulement un système économique; il est devenu une philosophie de la vie. Nous devons nous limiter ici à un point particulier, qui présente d'ailleurs un intérêt pratique de premier ordre. Le bolchévisme est un élément morbide introduit dans la vie des peuples. Ou il tuera les facteurs essentiels de la civilisation, ou il périra, à travers quelques accès de fièvre, par la réaction des peuples sains.

Se plaçant sur le terrain marécageux du matérialisme, le bolchévisme doit nécessairement sacrifier la personnalité de l'homme et ses aspirations obligatoires vers une destinée supérieure. La vie séculaire d'un peuple n'est plus dès lors que la continuité d'un troupeau, où chaque individu n'existe que pour la collectivité, et où le berger fera disparaître, de la manière la plus sommaire, les unités qui n'entrent pas parfaitement dans le cadre de l'ensemble. On s'est indigné, à très juste titre, des révoltants massacres qui ont marqué les débuts du régime bolchévique dans l'ancien empire des tsars; on raconte des horreurs invraisemblables du passage de Béla Kun en Hongrie; et les événements de la Catalogne semblent bien montrer que l'homme peut, selon le mot de Méphistophélès, employer sa raison pour se faire plus abject que les animaux. Mais notre indignation ne semble s'attacher qu'aux conséquences parfaitement logiques d'un principe auquel nous ne pensons guère, et que d'ailleurs le bolchévisme n'a pas inventé : la conception matérialiste de la vie. Si l'on répudie l'intelligence spirituelle et la volonté libre qui en est la conséquence, l'homme perd fatalement sa personnalité. L'individu n'est plus qu'un animal et la société un troupeau. Il n'est pas étonnant que les loups le dévorent et que les bergers l'exploitent. Tout cela est parfaitement logique; et la cohérence du système, une fois l'erreur fondamentale du matérialisme admise, n'a pas peu contribué à la solidité et à la persistance du fatal bolchévisme.

Dans un matérialisme conséquent, les arts deviennent de simples instruments de jouissance matérielle. La science n'est plus la recherche de la vérité, la laborieuse interprétation de la pensée de Dieu projetée dans la création. Nietzsche a décrété que *Gott ist tot*; il faut connaître la matière uniquement pour la courber par la technique aux besoins matériels du troupeau humain. La philosophie n'a plus à chercher le sens du monde et de la vie; le bolchévisme a dogmatiquement défini que la vie humaine a autant de sens que celle d'une espèce animale, entraî-

née dans l'universelle évolution. La morale est une illusion héréditaire; la religion est un narcotique. Toute action humaine est souverainement réglée par un seul but : le maintien de la vie matérielle dans la collectivité bolchévique. Il n'y a pas à se faire des illusions; les doctrines et les activités bolchévistes, — parce que le matérialisme anéantit la personnalité de l'homme, — ne peuvent avoir qu'un aboutissement : la barbarie, la honte des peuples, la dissolution de la société.

On dira peut-être que certains bolchévistes sont des savants distingués, des écrivains de talent, des artistes remarquables, et que le sentiment religieux se fait jour en pays bolchévique malgré toutes les persécutions. On rappellera que même la législation soviétique, son œuvre dévastatrice étant accomplie, constatant que désormais le régime n'a plus rien à craindre de l'opposition des Eglises, assure à ses subordonnés la liberté religieuse dans le cadres des institutions.

C'est parfaitement vrai. La nature humaine revendique toujours ses droits; malgré toutes les oppressions elle subsiste et tend à ses activités essentielles. Les dirigeants bolchévistes estiment qu'une soupape de sûreté peut leur épargner une explosion dangereuse. Les transitions doivent être ménagées pour que le changement ne devienne pas trop périlleux. Mais le germe de mort est déposé dans l'âme du peuple. Nous sommes encore dans une période d'incubation; déjà cependant la maladie a commencé ses ravages. Elle étouffe graduellement les fonctions supérieures de l'âme populaire. Fatalement l'animalité se développe; et lorsqu'elle aura décidément pris le dessus, il n'y aura plus aucune place pour la personnalité; la civilisation aura vécu; et l'on ne peut plus espérer qu'un recommencement de l'ascension laborieuse vers une véritable humanité.

Beaucoup d'esprits vivent dans l'illusion que le bolchévisme ne peut guère fixer ses racines que dans le peuple de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (U. R. S. S.), et que la plupart des autres sont immunisés contre le venin par leur culture plus avancée, par leur invincible besoin de liberté, par le sentiment de leur dignité personnelle.

Que la Russie fut plus préparée à subir cette violence, c'est incontestable. Le régime social qui y était en vigueur n'était pas de nature à développer, dans l'immense masse des peuples russes, le sens de la personnalité. L'autocratie les avait habitués à la soumission aveugle; tout ce qui venait de l'autorité était sacré, et à ce point de vue les dirigeants de Moscou ont simplement remplacé le « petit père ». La tumultueuse diffusion des conceptions occidentales, rendues incandescentes par le caractère intensément émotionnel du Slave, avait ouvert les yeux, surtout dans l'étrange jeunesse universitaire, sur la misère effroyable de la population ouvrière et agricole. Trop de gens n'avaient rien à perdre et tout à gagner à la destruction du régime social. Il est donc exact qu'en Europe aucun peuple n'offre un terrain plus favorable à la germination de la graine bolchéviste.

Mais qu'on ne s'y trompe pas! Les faits détruisent toute illusion à ce sujet. Le bolchévisme international ne prendra peut-être pas tous les traits de son masque moscovite; mais son principe destructeur, avec ses tragiques conséquences, peut parfaitement envahir tout le monde occidental. Et même si le bolchévisme ne pouvait jamais s'établir chez nous, les essais d'invasion, dont nous sommes les témoins, peuvent nous faire traverser une période d'intenses souffrances, et nous infliger d'irréparables catastrophes.

C'est pourquoi la propagande bolchéviste doit nous préoccuper. Elle existe indiscutablement sous les formes les plus diverses. L'U. R. S. S. a pu établir son régime sur son propre territoire; mais elle se trouve gênée dans ses rapports avec les autres Etats,

qui reconnaissent la personnalité de l'homme et la valeur de notre civilisation. Les bolchévistes ont parfaitement compris que leur système menace toujours de s'effondrer aussi longtemps qu'au delà de leurs frontières des peuples manifestent des préoccupations spirituelles et refusent de se laisser réduire à un troupeau.

Aussi les bolchévistes se servent de tous les moyens qui peuvent produire dans les masses une mentalité communiste. — Il y a d'abord l'argent, car ils savent bien que partout et toujours il y a des individus pour lesquels se vérifie le vieil adage scripturaire : *Pecuniae abediunt omnia*. Il paraît bien que des sommes énormes ont été répandues partout où l'on pouvait découvrir des âmes qui s'inclinent devant ce traditionnel moyen de persuasion. Nous ne voulons pas y insister, parce qu'il est extrêmement difficile d'avoir à ce sujet des informations incontestables, ou au moins incontestées; et parce que rien n'est plus éloigné de notre pensée que de croire que tous les communistes ont l'âme vénale.

Il y a ensuite certaines formules qui ne manquent jamais d'hypnotiser les esprits simplistes : « Lutte contre l'infâme capitalisme. » — « A chacun selon ses besoins. » Ces « paroles ailées » ont acquis dans certains milieux la valeur émotionnelle d'une devise ou d'un cri de guerre. Et il n'y a là que des équivoques! Le capitalisme semble bien avoir fait son temps; même ceux qui par force d'inertie s'appellent encore des « libéraux » n'hésitent pas à en éliminer les gênantes conséquences et même à en sacrifier l'idée centrale. — Quant à la formule communiste : « A chacun selon ses besoins », elle doit nécessairement entraîner les miséreux qui n'ont pas le nécessaire. Mais il ne faut pas être communiste pour affirmer le droit de tous au nécessaire. La condamnation de la « misère imméritée » par Léon XIII est dans tous les souvenirs. Dans l'esprit des bolchévistes la formule a souvent un sens négatif : « A personne au delà de ses besoins », quel que soit le produit du travail personnel. Eux-mêmes n'ont pas pu la maintenir dans la pratique; car elle n'est que l'expression d'une vulgaire jalousie à l'égard de toute personnalité supérieure, et elle ruine la fécondité du travail. — Mais la formule exerce son charme sur les couches les plus larges de la société; elle a une apparence de générosité qui ne manque pas de force persuasive.

Et à côté de la persuasion le bolchévisme n'hésite pas à employer la force. Qui ne se souvient de la pauvre Géorgie, que l'U. R. S. S. a occupée contre tout droit par la force du canon. Négligeons pour le moment ce qui se passe à l'intérieur des frontières actuelles de l'U. R. S. S. Ce qui nous intéresse davantage, c'est la propagande par la force dans l'Europe centrale et occidentale. — Mentionnons avant tout la place que le bolchévisme occupe à Genève, où il pèse si péniblement sur la diplomatie européenne. Nous restons persuadés que l'admission de l'U. R. S. S. a été une lourde faute, et une cause de faiblesse pour la Société des Nations. Celle-ci est toujours fascinée par son désir très naturel d'universalité. Lorsque ce désir la conduit à admettre des membres qui violent, dans la lettre et dans l'esprit, son pacte constitutif, son extension ne peut être qu'un leurre. Ses statuts fondamentaux deviennent un objet de dérision; et s'il n'y avait pas beaucoup de circonstances atténuantes, on dirait que l'admission de l'U. R. S. S. est de la pure hypocrisie. Bien des décisions de la Société des Nations ont été gauchies parce qu'il fallait compter avec les interventions des soviétiques. Bien des discours de leurs délégués, qui aux yeux du peuple avaient un vernis de générosité, étaient de simples moyens de propagande bolchéviste. A ce moment même l'obsédante crainte de la guerre, qui comme la vue d'un précipice peut nous attirer vers l'abîme, résulte en grande partie de la menace bolchéviste, qui peut servir de prétexte à d'autres convoitises belliqueuses. La présence et l'action

de l'U. R. S. S. à Genève, ainsi que ses redoutables armements, sont une forme de propagande bolchéviste, basée sur la crainte qu'inspire sa force.

On voit d'ailleurs en Espagne que les mitrailleuses et les obus suppléent aux faiblesses de ses moyens de persuasion. L'U. R. S. S. veut une puissance bolchéviste à l'extrémité occidentale de l'Europe, et elle ne reculera pas devant le terrifiant danger de la guerre pour s'assurer cet avantage.

L'efficacité de cette propagande, par la force et la persuasion, ne peut faire le moindre doute. Même les peuples les plus sains en sont infectés. En Suisse les bolchévisants sont une infime minorité peut-être; mais est-il bien sûr que ce ne soit pas une minorité croissante? Malgré tous les avertissements des autorités ecclésiastiques, ne voit-on pas, au delà de nos frontières, des chrétiens qui coquetent avec le communisme, excusent ses excès, s'aveuglent sur son matérialisme essentiel, et lui préparent un triomphe dont ils seront les premières victimes?—La propagande bolchéviste est d'une redoutable efficacité, et peut nous préparer les surprises les plus désolantes. La lutte contre le bolchévisme, contre son matérialisme, contre son communisme, contre ses doctrines et ses activités, est devenue un devoir pour tous ceux qui croient à la religion, à la morale obligatoire, ou même à la simple dignité humaine.

Cette réaction nécessaire soulève des problèmes délicats. A la force on opposera la force, sans aucune hésitation. Mais les Etats et les peuples doivent-ils se laisser corrompre par l'infiltration apparemment pacifique des doctrines bolchévistes? Les Etats, au moins théoriquement, sont souverains, et ils ont le pouvoir de statuer sur la légitimité d'une propagande jugée dangereuse. Mais les peuples du monde occidental revendiquent hautement la liberté de pensée et de l'expression de la pensée. On peut évidemment se débarrasser des étrangers lorsqu'ils s'occupent de ce qui ne les regarde pas; mais partout on trouvera des citoyens authentiques qui se chargeront de la besogne bolchéviste. Ils feront usage de leurs droits constitutionnels pour empoisonner l'âme de leurs concitoyens. Même en cas d'échec, ils pourront provoquer une agitation inquiétante, des convulsions douloureuses, un appauvrissement matériel et spirituel de la nation.

Il ne suffit pas de déclarer que le bolchévisme est opposé à la constitution du pays, à l'âme du peuple, à l'existence même de la nation. On répondra que les bolchévistes nationaux appartiennent aussi au peuple, que l'esprit d'une nation peut évoluer, et que le droit constitutionnel relève de la volonté populaire. La propagande la plus subversive peut se réclamer de la liberté de pensée, de la liberté de la presse et de la parole. Les juristes trouveront un biais pour « interpréter » ou pour tourner la constitution et rendre la propagande bolchéviste illégale; mais ce ne sera jamais qu'un expédient de juriste, voté par le Parlement à la faveur de circonstances qui demain peut-être seront complètement modifiées. La droiture exigerait un changement de la constitution même; mais quel parti politique est disposé à supprimer la liberté de la presse, à régenter l'enseignement supérieur? Personne évidemment n'y songe; car tout parti peut être victime de pareilles restrictions lorsque le parti adverse devient le plus fort.

Des mesures législatives contre la propagande bolchéviste, ouverte ou sournoise, sont parfaitement légitimes; le peuple a le droit de défendre sa vie, et d'éliminer les germes pathogènes qui menacent sa santé. Mais là ne se trouve pas le remède radical. Le bolchévisme est devenu une philosophie de la vie, qui par le matérialisme élimine Dieu et la personnalité humaine. C'est en assurant le triomphe de la philosophie saine, en cuirassant les âmes de Vérité, qu'on les rendra inaccessibles à la morsure venimeuse du bolchévisme.

Le matérialisme du XIX^e siècle, aussi naïf que prétentieux, a presque complètement disparu des écoles philosophiques actuelles. En l'extirpant de l'âme du peuple on le fera participer au progrès de la pensée contemporaine. Il faut donner à tous la conscience vive de la dignité humaine. Tous doivent savoir que la vie terrestre n'est qu'un moyen, et que la mort est notre naissance à la vie définitive de l'éternité. — Alors on saura que l'homme est une « personne », qui par sa nature est un « sujet de droit ». La propriété privée, résultat du travail personnel, ne pourra plus même être mise en question. — Mais on saura que la richesse n'est jamais un but. Elle est un moyen pour assurer la fécondité spirituelle de la vie terrestre. — On saura qu'il est absurde d'accumuler les moyens au delà de leur utilité pour le but, et que la grande fortune, comme la grande misère, est un obstacle à la fécondité spirituelle de la vie. — On saura que le droit naturel de propriété privée doit s'exercer dans les limites que trace le devoir social, et que tout superflu est frappé d'une charge irrécusable aussi longtemps que dans le corps social il y a des « misères imméritées ».

Ces vérités, hautement proclamées par l'Eglise et les théologiens catholiques, ne peuvent pas rester enfermées dans les serres chaudes des écoles ecclésiastiques. Elles doivent passer dans la littérature et dans la presse quotidienne, afin qu'elles puissent imprégner l'âme du peuple. Elles doivent passer surtout dans la vie des catholiques, afin que la lumière de l'Evangile brille aux yeux des hommes avec la force persuasive de l'action chrétienne. Alors — et alors seulement — les peuples seront immunisés contre le virus du bolchévisme; et la législation anti-bolchévique aura toute son efficacité parce qu'elle viendra sanctionner les mœurs des nations.

MARC DE MUNNYNCK, O. P.,
Professeur à l'Université de Fribourg, Suisse.

En quelques lignes...

Le Principino

Il s'appellera Victor-Emmanuel. Quel beau nom! Victor, le Victorieux, le petit Prince de l'Empire. Emmanuel : ainsi devait s'appeler, d'après l'Ecriture, l'Enfant-Dieu qui apporterait à la terre le message du ciel et de la bonne volonté.

Les Italiens sont en joie. Les Napolitains exultent. Chaque soir, des cortèges se reforment. Et la foule populaire ne se lasse pas de fixer avec des yeux émerveillés le ruban symbolique, noué à l'agrafe de Savoie, et qui dit à l'Empire : « Un Prince vous est né! »

Les rites du baptême ont quelque chose de candide et de solennel. Le Pape pourrait bien offrir au Principino son très glorieux parrainage. Et comme l'enfançon a ouvert ses yeux noirs le jour même où la chrétienté célébrait le XV^e anniversaire du couronnement de Pie XI, l'étonnant Pontife que sa volonté surhumaine vient d'arracher aux entreprises de la mort, c'est un autre présage favorable sur le berceau napolitain de la victoire. Les éternels joueurs de « lotto » que sont les *lazzaroni* avaient mis, samedi, toutes leurs chances sur le n^o 49, indiqué par les pronostiqueurs patentés comme le numéro du jeune Prince : et le 49 est sorti! J'aime aussi que les Italiens, avec une désinvolture superbe, étalent en manchette, à la première page

de tous les journaux : « Naissance d'un mâle. » Car c'est ainsi que les choses se disent, nettement, dans une langue qui ne s'embarrasse pas des préciosités de bégueules.

Victor-Emmanuel porte aussi d'autres prénoms glorieux : Albert, Umberto, Janvier, par reconnaissance pour le saint fameux qui doit bien, chaque année, faire bouillonner son sang dans la fiole, sous peine de recueillir des hottées d'injures.

Il s'appelle encore Maria. Et nous songeons avec émotion, nous autres Belges, à cette Princesse aux cheveux d'or qui nous quitta, voici déjà quelques années, pour la terre latine. Des nuages ont pu passer dans le ciel de l'amitié belgo-italienne. Le vrai peuple belge, celui qui sent avec son cœur et qui vibre de toute son âme, n'a jamais oublié la fille chérie du roi Albert. Et c'est pourquoi un grand souffle de fierté a déferlé, l'autre semaine, d'un bout à l'autre de notre pays. Comme si, vraiment, en donnant à l'Italie, son futur Empereur, « notre » princesse Marie-José effaçait, d'un seul coup, la sombre et sottise gaffe des sanctions.

Au pied du rocher tragique

Mais tandis que les cloches sonnent, joyeusement, pour la venue tant désirée de l'héritier d'un trône, le glas de nos églises rappelle un anniversaire royal et tragique. Il y a trois ans, par une matinée de dimanche, les curés, au prône, annonçaient la fatale nouvelle : le Roi est mort...

Le Roi est mort. Et — merveille de la continuité dynastique — la royauté ne meurt pas. Le Roi est mort. Mais, grâce sans doute à cette mort de l'aigle, par la vertu d'une disparition qui emprunte sa grandeur aux mythes les plus émouvants de la fable antique, le sentiment national a jeté, au plus intime de nos cœurs, de profondes, d'indestructibles racines.

Au pied du rocher de Marche-les-Dames, tel doit être le sens de notre méditation. Pour nous retrouver dans ce climat solennel des heures de deuil et d'apothéose, il n'est que de laisser parler des souvenirs encore tout proches. Albert le Grand, par delà la tombe, nous parle. Il nous dit la consigne du devoir patriotique, la nécessité de l'union, les exigences de l'union.

On agite beaucoup, autour de nous, les spectres grimaçants du danger communiste, du péril hitlérien. La véritable menace, c'est celle-là qui mettrait en question l'unité même de la patrie Belgique.

Que servirait-il au Roi-Chevalier d'avoir, sur l'Yser, défendu, sauvé, l'épée au poing, la terre dont il avait la garde si, cette terre, nous l'engagions, tel un enjeu, dans des luttes fratricides et des querelles de préséance.

Pour que le troisième anniversaire de la mort du roi Albert marque une date exaltante sur la route de nos destins, faisons le serment, tous tant que nous sommes, de travailler, dans la mesure de notre bonne volonté grande, au rapprochement des esprits et des cœurs, pour une Belgique plus unie, plus forte, plus royale!

Un épisode de la vie du Pape Pie XI

S. S. Pie XI, après une lutte farouche de la volonté contre la maladie, a pu faire quelques pas autour de sa chambre. Toute la chrétienté applaudit à ce triomphe du successeur de Pierre, qui n'a point voulu que prévalussent contre lui les forces noires du découragement.

Or, ces jours-ci, le peintre italien Arturo Gatti achève de peindre, sur le mur de gauche de la Chapelle polonaise, à la *Santa Casa* de Lorette, une fresque destinée à perpétuer le souvenir d'un épisode assez peu connu de la vie du Pontife glorieusement régnant.

Il s'agit de la victoire remportée par le maréchal Pilsudski sur les forces rouges qui envahissaient, en août 1920, la Pologne à peine libérée. On a appelé cette victoire le « miracle de la Vistule », tout comme il y avait eu le miracle de la Marne. Varsovie, la capitale, était directement menacée, si menacée que l'expert français, le général Weygand, conseillait aux Polonais de l'évacuer, de regrouper toutes leurs armées sur la rive gauche de la Vistule, pour mieux défendre, plus efficacement, la Pologne occidentale. Beaucoup d'étrangers quittèrent la ville. Le Nonce apostolique demeura à son poste. Il s'appela Mgr Achille Ratti : le futur Pape.

Le peintre Arturo Gatti a voulu évoquer ces grandes heures dans une vaste composition (4 m. sur 7), qui fût comme un triomphe de la civilisation chrétienne sur la barbarie asiatique. Au centre, à cheval, le maréchal Pilsudski; pris de lui le fameux général Haller, fondateur des divisions polonaises en France. Les étendards des légions flottent au-dessus du groupe des officiers d'état-major. Dans le lointain, les uhlands polonais, avec leurs lances aux flammes claires et les chapskas si caractéristiques. Au premier plan, à gauche, un légionnaire, qui brandit son fusil en signe de victoire, lève les yeux vers l'image de la Madone de Czestochowa, protectrice de la Pologne. Au-dessus, à gauche, apparaît, nimbée de gloire, la figure de ce jeune prêtre, le chapelain Shorupka, qui mourut, à l'aube de la victoire, tandis qu'il entraînait sa compagnie à l'assaut des Mongols. Et, pour faire pendant à cette scène, le groupe de trois prélats en prière : le primat de Pologne, cardinal Dalbor, le cardinal Kakowski, archevêque de Varsovie et le nonce apostolique, Mgr Achille Ratti, dont le chef est surmonté, par une anticipation de l'artiste, de la tiare pontificale.

S. S. Pie XI a daigné approuver les cartons de cette fresque. A l'heure où le Pontife multiplie les exhortations en faveur de la croisade anti-communiste, ce rappel émouvant de la victoire de Varsovie prend, aux murs de la Sainte Maison de Lorette, tout son sens.

Un éditeur vient de mourir.

Il y a des modes. C'est-à-dire des « démodés ». Dans l'édition comme ailleurs, comme partout. Le nom de Calmann-Lévy n'est plus de ceux qui font florès, à la devanture des libraires, sous la couverture du « vient de paraître ». Mais Georges Calmann-Lévy, qui vient de mourir, quatrième d'une lignée qui remonte à un siècle d'histoire littéraire, était l'héritier d'un grand nom.

Nous avons tous connu, nous avons tous dévoré avec passion ces in-12 dont la couverture fut, tour à tour, jaune, bleu tendre, orange. On les vendait fr. 3.50 (avant la guerre). Puis, le prix en fut porté à fr. 6.75. En attendant que des majorations successives aient mis le roman à 15 francs (des francs français : ce qui se dira bientôt, pour peu que M. Miroboléon Blum persiste à sévir, avec un air de commisération profonde).

Michel-Lévy, le fondateur de la dynastie, eut l'habileté de « sortir » une collection à bon marché. Des livres à 1 franc : tout le monde voulut lire! Et la jeune maison, qui s'était d'abord spécialisée dans la publication des pièces de théâtre, connut bientôt la grande vogue. Que d'auteurs en renom ont signé le contrat qui les liait à l'éditeur, dans l'arrière-boutique de la rue Aubert! Parmi les succès les plus rententissants de Michel-Lévy, il faut citer *Madame Bovary*, de Flaubert. Succès qui se compliqua (heureuse complication et pour l'éditeur et pour le romancier!) d'un procès en outrages aux bonnes mœurs. La *Vie de Jésus*, de Renan, qui parut quelques années plus tard, connut aussi les forts tirages. L'élément de scandale n'était

point tout à fait absent, d'ailleurs, de cette foudroyante réputation. Enfin, lorsque Georges Calmann-Lévy, qui vient de mourir, s'intéressa aux affaires, il amena à la maison une recrue de choix en la personne d'Anatole France. Tous les ouvrages du père de Jérôme Coignard furent édités rue Auber. Et l'on sait que les rééditions succédèrent aux rééditions.

Calmann-Lévy est mort. Bien des auteurs qu'il présenta au public paraissent entraînés dans une sorte de disgrâce. C'est le sort commun. On a souvent fait cette remarque, que les cinquante années qui suivent la disparition d'un écrivain constituent le « mauvais pas » à franchir : comme un temps d'épreuve. Puis, la postérité se charge d'établir les discriminations nécessaires : tels coulent à pic, tels reviennent à la surface et au soleil de la gloire, auréolés d'un prestige nouveau. Attendons!...

Une Exposition qui commence bien mal

On disait M. Miroboléon Blum très intelligent, très fin. Les Précieuses de la III^e République, celles-là — les mêmes! — qui avaient pâmé toutes en chœur aux variations du violoncelliste Aristide, vantent à plaisir les petites mines et les gestes onctueux et le mouchoir de dentelle et la dialectique subtile et tout et tout du messianique président du Conseil. A Londres (duplicité ou candeur? — je penche pour le premier terme de l'alternative), la City joue la carte Blum. En France, des tas de braves gens se laissent prendre aux discours melliflues de ce Figaro juif qui ramera gratis... demain. Les plus sceptiques comptent sur l'Exposition pour faire la crise échec et mat.

Ah! l'Exposition de Paris!... Comme elle paraissait belle sous... la Troisième République! Chaque soir, les fabricants s'endormaient en songeant aux théories d'acheteurs qui se disputeraient, l'été venu, les carnets de commandes. Quant à l'acheteur, ce cochon de payant, il économisait, dans son bas de laine, de quoi se payer l'entrée chez les bayadères et le frisson de la petite mort aux attractions du Luna-Park. Il n'y avait guère que le terrassier qui ne semblait pas pressé de manier la pioche. Le maçon aussi, d'ailleurs, prenait bien son temps... et ses aises. Le Commissaire général, qui s'appelle Labbé (ce qui paraît assez insolite, en régime de front populaire), fit à M. Miroboléon Blum un fort angoussé S. O. S.

M. Miroboléon Blum n'a pas hésité une seconde. Il est allé sur les chantiers. Il a grimpé sur des tréteaux rouges. Et, sous une banderole où l'on pouvait lire, en lettres d'un pied : « L'Espagne aux Républicains (*sic*) », cet homme si intelligent, si fin, si subtil (voir le répertoire des Précieuses) a déclaré tout de go que l'Exposition serait une machine de guerre du prolétariat contre le fascisme. A quelques pas de là, le pavillon de l'Italie en est au gros œuvre. C'est charmant, ma chère, et d'un goût!...

Nous voilà donc prévenus! Si l'Exposition ouvre ses portes le 1^{er} mai, ce sera pour exhiber le défilé des drapeaux rouges et des poings levés, au chant de l'*Internationale*. M. Jouhaux père, dont le digne rejeton se morfond dans une cellule de la prison Saint-Léonard, agitera sa barbe et son ventre adipeux. Les « communards » revenus d'Espagne (car, le 1^{er} mai, le sort de l'Espagne rouge sera, Dieu aidant, définitivement réglé), grossiront ces bataillons du *Frente crapular*... Très peu pour nous!

M. Miroboléon Blum, vous voudriez boycotter l'Exposition de 1937 que vous ne vous y prendriez pas d'autre manière. En tout cas, beaucoup de Belges, qui aiment la France mais qui ont horreur de la pègre, y regarderont à deux fois avant de s'associer à une manifestation de sectarisme rageur et de politique imbécile.

Reporters en uniforme

Cette guerre espagnole aura été, par surcroît, la guerre des antennes. Les deux partis se sont efforcés de conquérir les postes les plus sonores. Comme durant la grande guerre, il s'agit, parfois, moins de gagner la bataille que de rédiger un spécieux communiqué. Dans l'insurrection, le rôle du reporter est devenu primordial.

Mais, trop souvent, dans les émeutes, les bagarres, l'informateur professionnel, l'homme chargé de voir pour ceux qui ne sont pas là, « trinque », qu'on me passe l'expression. Nous en avons tous les jours sous les yeux de déplorables exemples. Tel de nos confrères parisiens, sur la place de la Concorde, perdit l'œil et la moitié de ses dents. Les flics expliquent :

« A quoi voulez-vous que nous reconnaissons un journaliste d'un manifestant, un reporter photographe d'un émeutier? »

Il y a bien le coupe-file. Mais ce petit morceau de carton, avec une photographie, est illusoire. De là l'idée, depuis longtemps caressée, de donner aux journalistes un uniforme ou un insigne. Contre l'insigne, il y a cette objection :

« Nous vivons dans une forêt d'insignes. Il y en a trop. Il n'est boy-scout qui n'en accroche à sa poitrine juvénile. Il y en a pour les raquettes, pour le ballon, pour les perissoires, pour les boules, pour les quilles... Qui discernera l'insigne de l'informateur dans cette fantasmagorie de cocardes? »

Il faut donc revenir à l'uniforme. La chose est faite en Allemagne. Désormais, les reporters photographiques seront habillés d'une certaine façon. L'initiative est due au docteur Goebbels, ministre de la propagande. Ils porteront un veston à deux rangs de boutons, un chapeau mou et noir, une chemise blanche, une cravate noire. L'ensemble doit être assez funèbre et mitoyen de l'uniforme des croquemorts. Il ne manque que le gibus en toile cirée qui — entre nous — vaudrait beaucoup mieux dans une émeute que le chapeau noir et mou. Car ce tuyau de poêle pourrait amortir les coups.

C'est justement ce qui fait la noblesse du métier d'informateur. A la quête des événements sensationnels, il risque non seulement son loisir, sa santé, mais encore sa vie.

Au temps du bon Plutarque, avouons-le, le métier d'informateur était bien aisé. Il n'y avait ni avions, ni T. S. F., ni télégraphe, ni quotidiens. Les braves populations apprenaient, en même temps, la défaite et la paix, avec le mariage de la fille du roi vaincu et du fils du vainqueur. Et qu'est-ce que c'était qu'une bataille, en ce temps-là? Une partie de barres un peu véhémente.

La mort du sou

C'est une des conséquences de la déflation. En France, on va supprimer — dit-on — les sous, les piécettes de nickel, autrefois de bronze. On les remplacera par des décimes. A cette opération, le fisc ne perdra rien, au contraire.

Dans les manuels d'histoire, primaires ou secondaires, on dévoue à la honte Philippe le Bel qui, pour équilibrer le budget, adultéra les monnaies. Les argentiers modernes ne font pas autre chose. Pour tondre la laine sur le dos à leurs électeurs, ils empruntent les cisailles royales et médiévales.

Ainsi, avant peu, il n'y aurait plus de sou. Au reste, depuis longtemps, le sou était sorti des mœurs. L'aveugle de naissance ou d'accident ne secouait plus sa tasse avec le sacramentel : « Un petit sou, s'il vous plaît! »

L'humble sou avait succédé au liard. En mon petit âge, on nous gratifiait d'une de ces piécettes avec laquelle chez l'épicier, on achetait deux liards de cassonade ou de réglisse. Chez le boulanger, la miché valait quatre ou cinq sous. De cette infime

monnaie, qui ne valait presque pas la peine de se baisser quand on la laissait tomber, venait l'expression imaginée « liardeur... liardeur... » Mais le sou a eu la peau du liard, si l'on peut dire. Avant la guerre, on payait encore le héros qui se faisait tuer pour la patrie un sou par jour.

Ce grand nom de soldat, dit Corneille, vient de *solidum*, qui veut dire solde, qui vient de sou. Ce nom est magnanime sous tous les régimes. La rétribution est chétive.

Quand le sou aura disparu, on ne pourra plus user de ces locutions faubouriennes : « Il avait un nez comme quatre sous de Brie... J'en ai mon sou... Quatre sous de frites... Quatre sous de pâté de foie bien servi, avec un cornichon... » Combien l'épicier, le charcutier nous donneraient-ils de milligrammes de pâté de foie, de brie pour quatre sous? Il vous enverrait paître. Il faudrait, pour peser ces quantités infinitésimales, des balances de cristal, comme pour les poisons chez les pharmaciens.

Le sou a tué le liard, le décime va tuer le sou. Après le décime, que viendra-t-il? Le franc! Il ne vaut plus grand chose depuis la victoire, abondante en lauriers amers. Et où s'arrêtera-t-on sur cette pente? Le terrible c'est que le prix des choses augmente à mesure que la monnaie se déprécie. C'est le divorce entre le salaire et le salarié.

La bague et la bonniche

L'autre matin, M. Eugène Magnificat, demeurant, 5, rue... a attendu vainement dans son lit son petit café. Il a sonné, resonné, personne n'est venu. Et pourtant, le sert la plus charmante des soubrettes, Jeanne Glasmann, qui court sur ses vingt printemps. Quand la sonnette a été fêlée et que patience s'est perdue, M. Magnificat a sauté de son pucier et, en pyjama, il a fait l'inspection de son appartement. Point de Jeannette! Avec elle, s'est envolée une bague ornée de brillants d'une valeur de 30,000 francs, plus quelques petits billets de mille. M. Magnificat a abdiqué son pyjama pour son pantalon et son veston. Il est allé porter plainte entre les mains du commissaire.

L'aventure est banale, Elle est printanière. Entendez par là qu'elle indique le retour de la sève des aventures, des fugues. On nous avait annoncé un hiver rigoureux, catastrophique, climatérique. Comme en 1709, de terrible mémoire, tout gèlerait. On passerait sur les rivières glacées en charrette, c'est-à-dire en auto. Il y aurait encore de la neige à Pâques. Les prophètes atmosphériques se sont trompés, tant mieux pour nous! Leurs présages néfastes seront peut-être pour l'an prochain. Car les mauvaises nouvelles sont interchangeable : on finit toujours par les employer. Mais réjouissons-nous de leur erreur! Et prenons notre parti de la fugue de la bonniche de M. Magnificat. D'ordinaire, ces équipées ancillaires se produisent en mars ou avril. C'est le temps que les oiseaux font leurs nids; que les potaches sautent le mur du bahut; qu'un besoin de tracassin emplît les cœurs. Obéissant à la fatale loi de la sève remontante, la soubrette de M. Magnificat s'est remplie les poches. Elle a pris un petit viatique de billets et elle a glissé à son doigt une bague ornée d'un solitaire... La retrouvera-t-on?... la bonniche, il est probable qu'on finira par la rattraper. Mais la bague? Au reste, M. Magnificat n'avait qu'à faire comme moi. Quand j'ai des bagues de 30,000 francs, je me garde bien de les laisser traîner.

Bergson et nous

En lisant le précieux petit livre où le P. de Tonquédec vient de recueillir ses belles études sur l'*Evolution créatrice* et sur les *Deux Sources* (1), je me suis senti soudain remplacé dans l'atmosphère des hautes discussions qui ont bouleversé notre jeunesse. « Bouleversé », le mot n'est pas trop fort, car elles ont marqué nos vies comme de véritables drames : il y allait de tout. Aussi les pages où le P. de Tonquédec commente les fameuses lettres sur Dieu que M. Bergson lui écrivit en ce temps-là, ces pages ont fait lever du fond de ma mémoire le souvenir de l'entretien que j'eus avec le grand philosophe, certain après-midi de décembre 1913, dans les allées désertes de la villa Montmorency.

Ce jour-là — c'était un dimanche — j'avais une fois encore repris les livres de M. Bergson, j'avais relu les leçons que Jacques Maritain venait de publier : il me fallait à toute force sortir de l'espèce de drame intérieur où, depuis des semaines, je vivais... Pouvais-je oublier que cette œuvre avait renouvelé en nous les sources de la vie, qu'elle était à l'origine de toutes nos conquêtes spirituelles, qu'elle nous avait conduit jusqu'au seuil de la croyance? Oui, Bergson, c'avait été l'appareillage, la découverte d'une terre inconnue, d'un monde ruisselant d'impressions et d'images... Mais il ne s'agissait plus d'en goûter la spontanéité, la palpitation chatoyante : ces jeux ne nous éblouissaient plus. Ce que nous lui demandions désormais, c'était un appui, un apaisement à notre plus profonde inquiétude, à notre soif de réalité, de vérité. C'étaient des questions de vie ou de mort que nous posions à cette philosophie, mais, à la presser de la sorte, il ne nous restait plus rien dans la main... Par contre, il nous apparaissait que seule la philosophie chrétienne faisait de la connaissance une opération essentiellement vitale, que seule elle ne s'y dérobaient pas, et que seule elle donnait réellement satisfaction à une âme tourmentée. Bergson avait-il quelque chose de semblable à nous offrir?

Encore tout enfiévré par ces méditations, j'étais sorti pour marcher, prendre l'air, lorsqu'au détour du boulevard Exelmans, je faillis heurter un petit homme qui, les mains derrière le dos, l'air absorbé, distrait, longeait les jardins de la rue Erlanger. C'était M. Bergson... Allais-je l'aborder, lui parler? Je le désirais et le redoutais tout ensemble... Je le saluai, et passai mon chemin, lorsque M. Bergson m'arrêta, me demanda de faire quelques pas avec lui... Il me parla de mes études, s'informa de mes travaux, puis, tandis que nous remontions, à travers les rues calmes d'Auteuil jusqu'à l'avenue des Tilleuls, nous abordâmes enfin certains sujets où, depuis le début de la rencontre, je cherchais à l'attirer :

— La génération nouvelle a du sérieux, fit alors M. Bergson. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont une idée profonde de la responsabilité individuelle; ils sentent plus vivement que leurs aînés l'importance de leurs actes.

— Aussi, lui répondis-je, nous importe-t-il d'abord de résoudre le problème du sens, de la valeur de la vie... Nous avons un besoin primordial de connaître ce qu'est l'intelligence, ce qu'est la vérité, un désir de certitude, d'absolu.

— La vérité se fait, reprit doucement M. Bergson. Oui... elle se fait... Pour ma part, j'ai étudié trois ou quatre problèmes, et, sur certains points, il me semble l'avoir atteinte d'assez près... Car, il n'y a pas un problème philosophique, mais une infinité

(1) J. DE TONQUÉDEC : *Sur la Philosophie bergsonienne* (G. Beauchesne, édit.).

En 1937

J'apprendrai une langue étrangère



Voilà une idée merveilleuse! C'est si facile d'apprendre maintenant! Choisissez la langue que vous désirez apprendre et dans quelques semaines vous vous surprendrez à la parler couramment et avec un accent parfait. Voici ce qu'il y a de plus étonnant dans la Méthode Linguaphone.

C'est la seule méthode officielle, puisqu'elle a eu sa

consécration par les hauts témoignages de **S. M. la reine Elisabeth**, de **Mgr Picard**, de **Mgr Baudrillart**, de l'écrivain **M. Maeterlinck**, du Ministre des Sciences et des Arts et de presque toutes les institutions d'enseignement de Belgique et du monde entier.

VOYEZ COMME C'EST FACILE

Vous vous installez confortablement dans votre fauteuil et vous écoutez sur votre phonographe les voix des meilleurs professeurs du pays même. Tout en écoutant vous suivez les mots parlés sur le livre de texte illustré. Tout de suite votre oreille est si bien exercée et votre vocabulaire

si précis que vous commencez déjà à parler, à lire et à écrire sans difficulté. Même si vous vous croyez peu doué pour l'étude des langues, vous serez étonné des résultats surprenants que vous obtiendrez en très peu de temps.

RÉCLAMEZ-NOUS L'OUVRAGE ILLUSTRÉ SUR LES LANGUES ÉTRANGÈRES ET L'OFFRE D'ESSAI GRATUIT.

Nous vous enverrons un cours complet, sans aucun engagement, pour un essai gratuit de huit jours chez vous.

Réclamez-nous aujourd'hui même la documentation complète qui vous est offerte gratuitement et qui contient l'offre de cet essai sans engagement. Nous vous l'enverrons par retour à l'aide du bon ci-contre.

Monsieur **J. A. Hilaret**,
Directeur de l'Institut **Linguaphone**.
(Classe J. 45)
18, rue du Méridien, Bruxelles.

Veillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi, l'ouvrage sur les langues vivantes.

La langue qui m'intéresse est

Nom :

Adresse :

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Paris

LA REVUE DU CINEASTIE

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN
comprend les meilleurs articles des revues
étrangères et est de présentation luxueuse
Son prix n'est que de frs. 3

VAN DOOREN
Sera heureux d'en faire parvenir
un numéro contre envoi de
ce bon 97, RUE LEBEAU
BRUX.



PLUS
DE FORCE
ET SANTÉ
PAR
STOUT LEOPOLD

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIEGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



DE BEAUX ENFANTS

sont ceux dont la nourriture est saine, vigoureuse.

Rien de tel que de préparer les aliments à l'Extrait de Viande Liebig, produit pur qui contient, sous une forme très concentrée, la force, la saveur et le goût de la meilleure viande de bœuf. Il renforce les mets et les enrichit sans masquer leur saveur propre.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



de questions particulières qui demandent à être traitées séparément et qu'il est impossible de réduire à une seule.

M. Bergson s'arrêta, puis avec une indicible ironie : « Je n'ai pas de système, fit-il, je n'ai pas de principe général dont je déduise des conséquences et qui me permette de répondre à n'importe quelles questions. »

— Mais, et la vérité? interrompis-je, car ces explications me troublaient plus qu'elles ne m'apaisaient.

— Elle se fait, répéta M. Bergson, elle se fait, et déjà dans certains ordres, dans l'ordre de la physique, par exemple, nous atteignons le vrai... Ici on peut même assurer que la science touche l'absolu... Oui, elle le touche... Dans d'autres ordres de faits, elle en approche, et sans doute plus tard...

Plus tard, mais déjà je ne l'écoutais plus... Contre ces deux mots, mon esprit butait, restait à l'arrêt. Plus tard! N'est-ce pas immédiatement, sans nul délai, que nous avons à résoudre cette question dont dépend le tout de l'homme, la seule qui réellement importe? Qu'est-ce que la science des faits a là-dedans à voir?

Bergson m'apparaissait soudain pareil à ces matérialistes, à ces scientifiques qu'il avait dénoncés! Lui aussi rejetait tout ce qui ne cadrerait pas avec la science! Ne posait-il pas également à la limite l'omniscience de la philosophie? Oui, elle devait, elle aussi, arriver à toucher l'absolu, mais plus tard, plus tard — et ces syllabes dérisoires résonnaient en moi aussi désespérément que le *never more* du poète. Ah! me disais-je en moi-même, c'est Psichari, c'est Maritain qui ont raison (1)? Il ne s'agit pas de philosopher, il s'agit de vivre ou de mourir. Tout le jeu des questions subtiles recouvre une question unique : « Pourquoi sommes-nous nés sur la terre? » C'est *hic et nunc*. C'est ici-bas, c'est maintenant qu'il nous faut une réponse, car il y va de tout. Et à cela « les philosophes savent qu'ils ne pourront jamais répondre. Ne voient-ils pas qu'on vient à eux de tous côtés, non pas par désir d'apprendre leur tour, mais parce qu'on espère en recevoir une parole de vie? S'ils ont de telles paroles, pourquoi ne les crient-ils pas sur les toits? Sinon, pourquoi souffrent-ils qu'on croie recevoir d'eux ce qu'ils ne peuvent donner? Ah! de grâce, si jamais Dieu a parlé, si en quelque endroit du monde, fût-ce sur le gibet d'un crucifié, il a scellé sa vérité, dites-le-nous, voilà ce que vous devez nous apprendre! »

Voilà ce qu'à mon tour j'aurais voulu crier au philosophe qui cheminait à petits pas à mes côtés, en répétant d'une voix chantante, avec une sorte d'humilité terrible : « Plus tard, plus tard... » Une telle paix me semblait épouvantable. Ignorait-il donc qu'il ne s'agissait pour nous de rien de moins que des choses divines et du salut, et que c'était à cette question qui réellement prime tout : « Y a-t-il une Révélation? » qu'il eût fallu d'abord répondre? Peut-être y répondrait-il... plus tard. Auparavant, il lui faudrait un contact prolongé avec un nouvel ordre de faits : les faits religieux — et cela exigerait encore des années et des années... Ainsi non seulement M. Bergson n'y répondait pas, mais dans la mesure même où sa philosophie ne pouvait admettre qu'une expérience individuelle, elle devait en fait s'opposer à l'enseignement divin de la vérité par le magistère de l'Eglise. Et pourtant s'il entrevoyait, comme il l'avait écrit au P. de Tonquédec, l'existence d'un Dieu créateur et libre, c'est-à-dire un Dieu vivant et agissant, ce Dieu était le Dieu de tout l'homme! Alors, comment M. Bergson pouvait-il « continuer de traiter avec lui, comme un théoricien avec son idée et non comme un homme avec son Seigneur? » Ah! l'antinomie dénoncée par Jacques Maritain était bien réelle : pas de conciliation possible, et c'est sur cette constatation irrécusable que se brisa notre entretien. Nous n'avions plus rien à dire. Et lorsque j'eus quitté M. Bergson,

il me fallut bien, en effet, me rendre à l'évidence : je ne pouvais plus être, je n'étais plus bergsonien.

Ainsi la vérité catholique retrouvée avait conduit notre jeunesse à conclure contre une philosophie qui, elle, n'a pas encore conclu. Nous ne saurions néanmoins oublier qu'elle nous a mis sur le chemin de la vérité intégrale et même de la foi. Et lorsque vingt-cinq ans plus tard, nous revîmes M. Bergson, et qu'il nous parla des possibilités infinies du catholicisme dans l'ordre de la vie spirituelle, nous avons pu, ce jour-là, mesurer celui qu'il a par lui-même accompli.

HENRI MASSIS.

Mérimée

UN PARISIEN DE PARIS

Prosper Mérimée naquit à Paris le 28 septembre 1803 de Jean-François-Léonor Mérimée et de Anne Moreau. Du côté paternel, sa famille était originaire de Normandie. Son grand-père, en effet, passait avec raison pour l'une des meilleures toges du Parlement de Rouen. L'avocat Mérimée résidait dans le château du maréchal de Broglie et s'occupait activement des affaires de ce dernier. Son fils Jean-François-Léonor vint tôt à Paris, pour s'adonner à la peinture. Il suivit le cours du fameux Doyen et obtint un prix de Rome en 1788. Il fit divers voyages à l'étranger et à son retour à Paris il obtint une chaire de professeur d'abord à l'Ecole Polytechnique, ensuite aux Beaux-Arts. Il devint finalement secrétaire aux Beaux-Arts. Sans doute enseigne-t-il beaucoup mieux l'art de peindre qu'il ne le pratique dans ses tableaux. Sa tendance naturelle à l'allégorie le conduisit à des compositions d'un goût assez fade. Il manque de viscéres, pour tout dire. Mais ses recherches sur la chimie des couleurs et surtout ses travaux concernant l'histoire de la peinture décèlent chez leur auteur un sens des plus aigus de la matière picturale. On peut aisément s'en convaincre en feuilletant le gros ouvrage qu'il écrivit sur *l'Histoire de la peinture à l'huile* depuis Van Eyck jusqu'en 1830. Léonor Mérimée mourut quelques années après sa publication, en 1836. Pour quiconque aspire à entrer dans la carrière littéraire, voilà déjà du sang qui compte. Mais Prosper Mérimée allait encore hériter de la branche maternelle. Sa mère Anne Moreau peignait elle-même de ravissants portraits d'enfants. Elle était la petite-fille de cette étonnante M^{me} Leprince de Beaumont, laquelle écrivit une foule de jolis contes dont *la Belle et la Bête* est sans nul doute le joyau. S'il faut nous résumer, disons que le jeune Mérimée tient de son père le sens visuel, le goût des voyages et de l'histoire, l'érudition et la nuance excentrique. De sa mère, l'humour vive et ce sens du mot côté du mot qu'on appelle le don de raconter. De son aïeul enfin, juste ce qu'il faut de sang normand pour s'imposer une discipline dans le travail, le savoir précis et lucide et l'application dans les moindres choses.

C'est donc dans un intérieur paisible et bourgeois que l'enfant Prosper vécut ses premières années. Seul enfant de son foyer, il connut mille gâteries. Mais qu'on n'aille pas croire que sa vie s'en tenait à cet aliment. Léonor Mérimée était en relation avec divers artistes anglais. Cet Holcott, cet Hazlitt, pour ne point

(1) Cf. Jacques MARITAIN : *Antimoderne*, p. 44.

citer les autres : voilà déjà de quoi solliciter les yeux d'un jeune garçon sérieux et romanesque, avide de savoir et de sentir par lui-même. On conçoit dès lors que les cours du vieux collègue Henri IV n'eurent qu'un intérêt relatif pour Prosper Mérimée. Il oppose à ses maîtres un certain visage qui les étonne : pour être gracieux, il n'en est pas moins de bois. Sa vêtue ne force pas moins l'attention; d'autant qu'il la porte avec un chic insolite. On se pousse du coude, en manière de raillerie. Quelques singularités l'isolent plus encore de ses camarades. Il écrit une écriture anglaise qui s'allonge démesurément sur la page et prend trois fois plus de place qu'il n'en faut. En tout ce qu'il traduit il fait l'effet d'un chat siamois qui serait en visite chez les lapins de choux. Aux leçons il témoigne d'une application distraite. Il semble vraiment n'attacher d'importance à rien.

En 1820 il prend sa première inscription de droit. Ici l'on assiste à une métamorphose. Notre jeune dandy se mue authentique piocheur. Ce n'est pas seulement le droit qui déchaîne cette belle furie, mais les connaissances les plus diverses. Dès l'âge de vingt-cinq ans il possède des lumières sur une foule de sujets. Il peut lire dans le texte anglais Byron, Ford et Shakespeare, et dans le texte encore tous les grands Espagnols. Il connaît dans ses moindres failles le relief littéraire de notre XVIII^e siècle. Il étudie l'histoire et les lois du langage. Il s'occupe de cuisine, de numismatique, de magie et de théologie. Il veut s'initier aux mille moyens de bâtir et aux mille et un de détruire. Il trouve le goût du risque dans nos vieux chroniqueurs, et Vauban u enseigne l'engouement qu'ont les Français pour l'art d'attaquer. Où son esprit se meut le moins bien, c'est dans la métaphysique. Il y renonce d'ailleurs assez vite. Pour les langues ses dons sont tout aussi stupéfiants. En plus du grec et du latin dont il semble se jouer, il parle à fond quatre ou cinq langues et il les connaît avec leur littérature et leur histoire. Chez tout autre que lui un mélange à ce point furieux finirait par brouiller son homme avec le monde. Mais ce curieux homme s'entend si bien d'accommoder ces disparates que tout se marie le mieux du monde. Par ailleurs, loin de faire état de ses connaissances, Mérimée s'attache à les cacher. Il hait foncièrement la pédanterie. Son étude, en effet, n'est qu'un moyen d'arriver au plus grand spectacle possible de la vie. Or, pour Mérimée, la vie se ramène à celle qu'il peut trouver à Paris.

On aurait grand'peine à citer le nom de tous ses amis de jeunesse. Ampère, le fils du fameux physicien, fut sans doute le premier. Mérimée le suivit dans le salon de M^{me} Récamier, où trônait Chateaubriand et la jeune poétesse Delphine Goy. Il suivit chez des Suisses le jeune Albert Stopfer. Il fréquente encore chez le peintre Gérard où il fait la connaissance de Thiers. Viollet-le-Duc, alors tout jeune architecte, l'emmène dans la fameuse bibliothèque de son père. Mérimée y trouve Sainte-Beuve, Victor Cousin et l'étrénelant Duvergier de Hauranne. On péroré avec passion sur le crépuscule du classicisme. Mais de tous ces endroits, le plus cher au cœur de Mérimée c'était le grenier d'Etienne Delécluze, critique artistique au *Journal des Débats*. Delécluze réunissait à ses mercredis une furieuse élite de jeunes gens, tous bien décidés à se partager Paris un jour ou l'autre. Ils s'appelaient Vitet, Charles de Rémusat, Courier, Adrien de Pussieu et le redoutable Stendhal. Il est vrai que ce dernier faisait cruellement visage d'homme mûr auprès de toute cette jeunesse. Mais qu'à cela ne tint! Il représentait dans le genre quelque chose d'assez exceptionnel, d'assez violent et considérable pour y trouver une place de choix. Mérimée reconnaît que les idées du prestigieux dragon avaient grandement « déteint sur les siennes ». On voit que Mérimée débute dans les plus heureuses conditions. Ses premières œuvres s'en trouveront favorisées, ainsi qu'on le verra plus loin. Où qu'il aille donc, le

jeune auteur cueille déjà tout ce qu'il veut. Il est le confident des grands bas bleus de son époque. Il ne compte plus ses bonnes fortunes. On le sollicite et on le relance. Que le général Foy vienne à mourir, on demande à Mérimée d'être un des porteurs du cercueil, et David d'Angers pourra brimer son aristocratique profil dans le bas-relief que nous connaissons.

Dans tous les endroits qu'il fréquente Mérimée apparaît toujours le même. Il soigne beaucoup son nœud de cravate. Il parle moins qu'il n'écoute. Visuel, essentiellement visuel, il observe tous les détails avec un subtil abandon. Il affecte volontiers d'être insoucieux de ce qu'il dit. Il joue avec un crayon, et il lui arrive souvent de dessiner tout en jetant son mot dans la conversation. Il faisait fréquemment à ceux qui le voyaient pour la première fois l'effet d'un fat haïssable. Pourtant nul ne l'était moins que lui. Fier, sans doute, voire passablement ambitieux, mais point de vanité dans son affaire. En réalité, il redoutait la raillerie. Une pudeur invincible l'empêchait de se livrer entièrement. De là la réputation que le monde lui octroie d'être un parfait homme sans cœur.

En 1830 on le retrouve en Espagne. Mérimée se délasse auprès des belles dames, des taureaux et des Vélasquez. A Madrid il fait la connaissance de la comtesse de Montijo et pour la première fois aperçoit la future impératrice des Français : la jeune Eugénie, alors âgée de trois ans. Or, durant ce temps-là, la révolution éclate à Paris. Mérimée avait donné quelques petits gages à la cause libérale. Il n'en fallait pas plus pour qu'il fût au nombre des vainqueurs de Juillet. On nomme aussitôt notre auteur chef de cabinet du comte d'Argout. Il revient à Paris et s'installe au ministère de la Marine. D'Argout passe au Commerce, à l'Intérieur, aux Beaux-Arts : Mérimée le suit partout comme son ombre. Aux Beaux-Arts il se sent vraiment à sa place. Il coule des jours pleins de loisir. Il mène de front sa carrière administrative, sa vie plus mondaine que jamais, et sa vie tout court de mauvais garçon. C'est l'époque des soupers de la Rotonde avec le baron de Mareste, Musset, Delacroix, Sutton Sharpe et naturellement Stendhal chaque fois qu'il peut s'échapper de son consulat italien. On met en commun les pires choses et l'on mène un train d'enfer. Mérimée commence à donner de graves signes de fatigue. On peut craindre qu'il n'abîme à jamais ce talent créateur dont il se montre si jaloux. Par bonheur, sa bonne étoile veille sur lui. Un changement se produit dans son existence. D'Argout quitte définitivement le ministère. Guizot crée le service des Monuments historiques et des Antiquités, et il nomme Mérimée inspecteur général.

Du coup, notre homme se retrouve sur ses pieds. Il faudra qu'il travaille beaucoup; et comme son père vient de mourir, qu'il vive étroitement avec sa mère. Mérimée se mit courageusement au travail. On le voit dès lors parcourir la France, étudiant tout, depuis les plus grands édifices jusqu'aux plus humbles églises de village. Comme il peut régler son itinéraire à sa guise, il passe assez souvent en Espagne et en Angleterre. Il visite encore la Corse, l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure. Mais tous ces voyages ne lui font point perdre son goût de Paris et les ambitions qu'il nourrit dans la capitale.

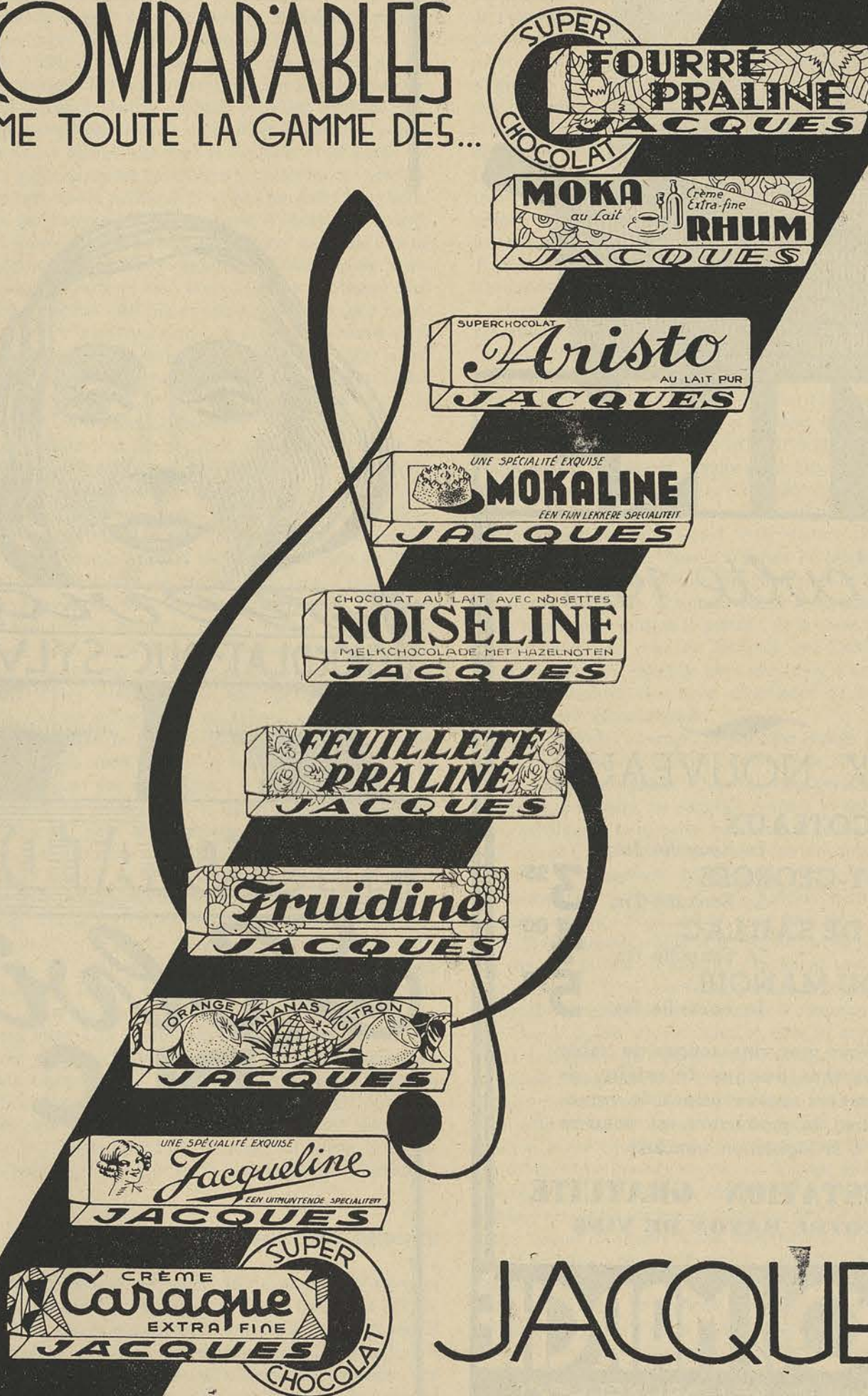
Il rêve, en effet, depuis plusieurs années, de faire partie de l'Académie des Inscriptions. Il y entra le 18 novembre 1843, par vingt-cinq voix contre onze données à un M. Ternoux. Son élection à l'Académie française fut plus disputée. Il ne passa qu'au septième tour de scrutin. Finalement, il l'emporta sur Casimir Bonjour. Son discours de réception fut plat et médiocre. Mérimée devait faire l'éloge de Charles Nodier, et il détestait Nodier comme il détestait, d'ailleurs, l'art oratoire. Il en fut quitte pour paraître devant les Quarante « plus vert que les broderies de son habit ». On voit que notre auteur tenait à Paris un rang considérable.

INCOMPARABLES

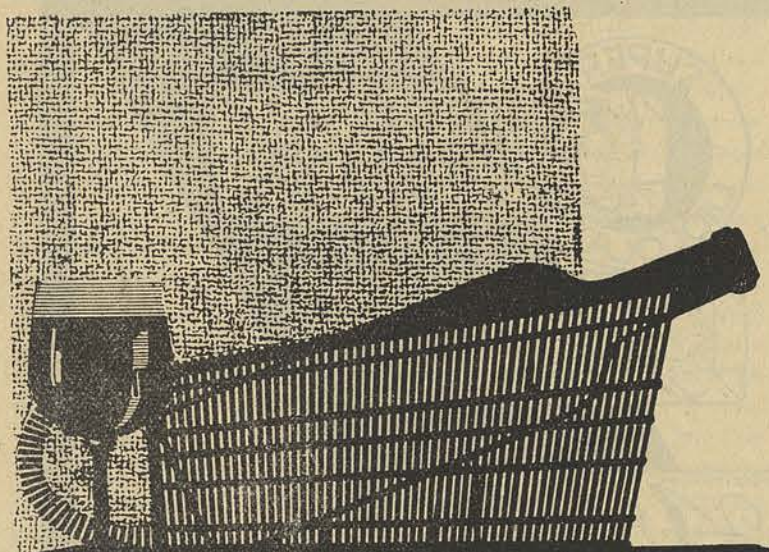
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOÛTS • CRÈME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES



VINS

récolte 1931

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

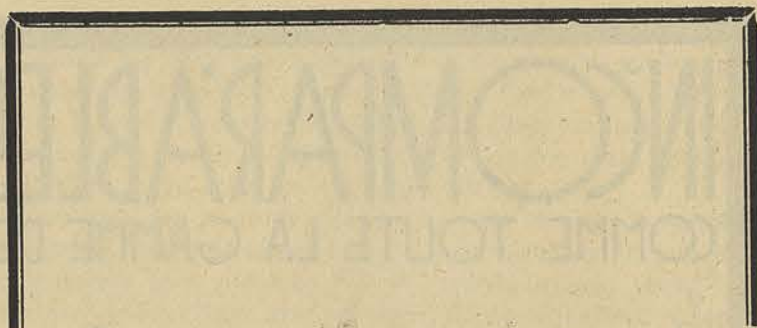
	La bouteille Frs.	
CLOS ST-GEORGES		3²⁵
	La bouteille Frs.	
COTES DE SAILLAC		4⁰⁰
	La bouteille Frs.	
CLOS DU MANOIR		5⁰⁰
	La bouteille Frs.	

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis **pur jus de raisin** ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE
A NOTRE RAYON DE VINS

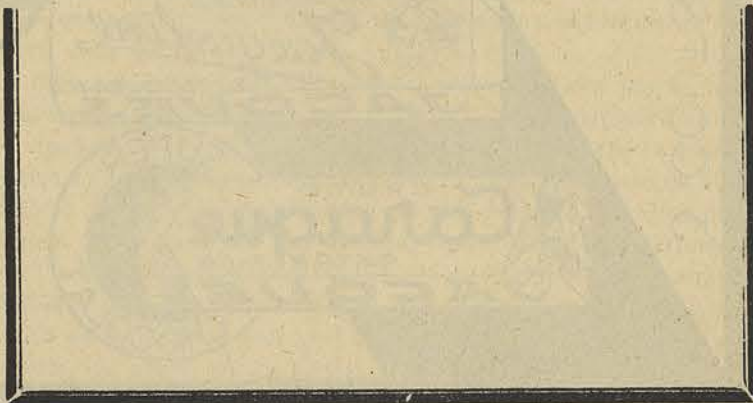
AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE · CLAES · BRUXELLES



Sylvia

DUC



Dès ce moment, il abandonne la littérature romanesque et se voue exclusivement à l'histoire et à l'archéologie.

Quand survint le coup de force de Février, Mérimée fit preuve d'un certain courage. De même, en effet, qu'il avait été un des vainqueurs de 1830, il était cette fois un des vaincus de 48. Ses relations orléanistes le rendaient suspect. Son amie la comtesse de Montijo lui offrait à Madrid un asile princier. Mérimée crut pourtant qu'il n'avait pas le droit de tourner le dos aux événements graves qui se déroulaient dans la capitale. Il fit partie du bataillon de la garde nationale qui délivra la Chambre de l'émeute. Dieu sait pourtant que la politique n'est pas son fort ! Mais notre auteur n'était pas homme à renier les siens, à flatter les maîtres de l'heure. Il donna de ce loyalisme une preuve nouvelle lors de la fameuse Affaire Libri. Ce Libri avait été accusé d'avoir soustrait des manuscrits précieux dans les collections publiques dont il avait la garde. Mérimée prit fait et cause pour celui qu'il considérait comme une victime politique. Il discuta violemment le rapport des experts dans la *Revue des Deux Mondes*. Mal lui en prit, d'ailleurs, car il s'entendit condamner à 1,000 francs d'amende et à quinze jours de prison « pour offense envers la magistrature ». Il les fit fort allégrement.

Vers la cinquantaine, sa santé paraît s'ébranler. Il vient de perdre sa mère qu'il aimait beaucoup ; d'autres affections déclinent sur sa route. Il n'est pas sans craindre les approches de la vieillesse. Que va-t-il rester de ces belles années d'adulation, de facilité, de vie heureuse ? Misère de l'homme sans croyance, de l'homme qui ne soupçonne pas les ressources infinies de la prière et la haute mansuétude des étoiles ! Pourtant, il faut croire qu'un étrange démon continue de veiller sur Mérimée. Cette vie brillante dont il raffole, Mérimée pourra encore la connaître, et y brûler ses vieilles ailes. En effet, le premier jour de janvier 1853 lui apporte une bien grande nouvelle. Eugénie de Montijo vient d'être demandée en mariage par l'empereur Napoléon III. Comme nul n'ignore en France que Mérimée est le plus vieux camarade de jeux de la jeune impératrice, voilà donc une fois de plus notre auteur en vedette. On le rencontre partout en compagnie des souverains : à Compiègne, aux Tuileries, à Deauville, à Saint-Cloud, à Biarritz. Partout, il peut parler sans gêne. Il peut se permettre certaines familiarités. C'est l'homme indispensable qu'on fête et qu'on entoure comme on le fêtait déjà à la fin de la Restauration. Mérimée ne jouait guère le rôle de courtisan. Il devint assez vite l'ami véritable de l'Empereur. On le vit collaborer à l'*Histoire de César* que Napoléon rêvait d'écrire depuis longtemps. Mérimée ne voulut jamais accepter un centime en guise de rémunération. Sans doute son souverain le fit-il sénateur. Mais l'écrivain ne désirait nullement ce genre de distinction. N'ayant point d'ambitions politiques, son siège à la Haute Assemblée ne pouvait lui être qu'une corvée supplémentaire. Sa santé, d'ailleurs, exige des soins vigilants. Chaque année il doit hiverner à Cannes. Il souffre de crises pulmonaires, et une grosse toux sombre le fait se retourner des nuits entières sur sa couche. C'est là que la mort vint le surprendre le 23 septembre 1870. Il avait, du moins, la consolation de ne point survivre à ce qu'il voyait détruit à jamais.

SUR SES DÉBUTS

Quand, chez Delécluze, le jeune Mérimée lut les diverses comédies qui formaient le Théâtre de Clara Gazul, ce fut du premier coup un succès considérable. On était vivement séduit par ce ton violent et concis, ces passions que l'auteur livrait à l'état pur, cette sombre poésie qui n'épargnait personne. On admirait encore l'insolite saillie des caractères et le sens du

détail, d'une vigueur et d'une cruauté exceptionnelles. Disons-le : ces pièces n'étaient pas des produits originaux, mais des pastiches de l'ancien drame espagnol. C'était la voix de Lope et celle de Calderon. Mérimée leur avait pris leurs procédés. Il avait fait jouer ses ciseaux en bon endroit. Seulement son adresse était si grande que tous ces pastiches semblaient aussi beaux que des originaux. Mérimée, d'ailleurs, les avait pourvus de titres alléchants : *Inès Mendo*, *L'Amour africain*, *Une femme est un diable*, *Le Ciel et l'Enfer*, *Les Espagnols au Danemark* (1). Mais le succès n'allait pas seulement aux dons d'écrivain dont le jeune homme faisait preuve. Il allait encore à la satire qui perçait sous la fausse couleur espagnole. Dans le *Ciel et l'Enfer*, les Mérimée s'en prenait aux dévots de la Restauration. Dans *Espagnols au Danemark* il donnait maint coup de patte au chauvinisme napoléonien. Ce Résident français, ce lieutenant Leblanc et sa mère M^{me} de Tourville formaient un trio qui se recommandait plus de la goujaterie que de l'héroïsme. Ils personnifiaient, dit Augustin Filon, « tout ce qu'une armée conquérante peut traîner derrière elle de cupidité, de bassesse et même de lâcheté, l'envers ténébreux et louche d'une grande histoire ». Dans cette réunion brillante et libérale qui formait l'auditoire de Mérimée, les supercheries littéraires étaient fort à la mode. Notre auteur partageait depuis son enfance ce goût des travestis. Il n'en fallut pas plus pour qu'il donnât ses pièces comme l'œuvre d'une certaine Clara Gazul. Il se contentait, pour sa part, d'être le traducteur de ladite Gazul. Pour donner plus de corps à sa fiction, il se mit en devoir d'écrire la biographie imaginaire de cette grande comédienne espagnole que la France avait tort de ne pas connaître. Il poussa même le scrupule jusqu'à insérer dans la première édition le portrait de la comédienne. Ce portrait n'était autre que celui de Mérimée que Delécluze eut à cœur de représenter en mantille avec une croix d'or. Des notes explicatives, variantes et autres achevaient de donner à l'histoire un caractère vraisemblable.

Quand parut l'ouvrage, la jeunesse lettrée fit au Théâtre un accueil aussi chaud que les auditeurs de chez Delécluze. Sans doute le grand public resta-t-il étranger à cet engouement. Mérimée, d'ailleurs, ne songeait point à le séduire. Il était déjà plus satisfait de sa réussite. Sa vanité de jeune auteur y trouvait son compte. Elle allait respirer bien davantage encore quand Ampère, le camarade de Mérimée, prit l'énergique résolution de démasquer la fausse Gazul. Ampère déclara sans ambages qu'un nouveau « Shakespeare nous était né ». C'était beaucoup dire, mais jeunesse oblige. On conçoit que le jeune auteur en ait eu chaud à la tête. Il aurait eu vraiment tort de s'arrêter en si bon chemin ! C'est pourquoi, d'accord avec son complaisant prophète, il résolut de recommencer le coup sous une autre forme. De Gazul il fit Guzla. Sous ce titre, il compose de chic une suite de ballades qu'il donne pour l'œuvre d'un barde de l'Europe orientale : Maglanovitch. Il déclare dans sa préface que les dites poésies furent recueillies dans la Bosnie, la Croatie, l'Herzégovine. En réalité, comme il l'avouera lui-même en tête de la seconde édition parue en 1842, ses lectures avaient fait tous les frais de cette mirifique invention : certain *Voyage en Dalmatie* de l'abbé Fortis, et une statistique établie par le ministère des Affaires étrangères sur les anciennes provinces de l'Illyrie. C'était suffisant pour donner le branle à son imagination. Il procéda comme il avait déjà fait : notes, références, appendice. Avec Maglanovitch, Mérimée fit — pour employer un mot qui commençait à être à la mode dans les milieux avancés — une belle physiologie. Il gratte divers vocables et les insère en juste place. Il mêle le faux et le vrai avec un brio qui défie toute concurrence. Quelqu'un

(1) *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, la plus admirable de ces pièces, ne parut qu'en 1830, dans la seconde édition du *Théâtre de Clara Gazul*.

dit avec beaucoup de vérité : « Si la *Guzla* n'est qu'une mystification, c'est à coup sûr une des mystifications les mieux faites dont l'histoire littéraire ait à faire mention. » En tout cas, elle suppose chez Mérimée un don créateur vraiment stupéfiant. Il peut en rire quinze ans plus tard et déclarer que cette plaisanterie prouve tout au plus que la couleur locale n'est qu'une duperie manifeste dont les romantiques se sont sotttement entichés (la preuve, c'est qu'avec un peu d'attention il la fabrique comme il veut). Il peut dire autre chose encore, il ne retrouvera plus jamais les moyens incomparables dont il fit usage dans cette œuvre écrite en quinze jours. Elle eut, d'ailleurs, à l'étranger un retentissement presque incroyable. Pouchkine, le plus grand poète russe, traduisit de bonne foi plusieurs des poèmes du soi-disant Maglanovitch. Goethe, le sage Goethe lui-même, crut bon de s'en mêler à son tour. Il écrivit un grave article pour recommander la *Guzla* à l'attention du public allemand.

Pour une réussite, il faut avouer que c'en était une ! Ainsi donc, ce jeune dandy avait réussi le tour de force de mettre en scène des cœurs violents et incultes sans que sa main ne se trahisse sous l'étoffe ! On croyait avoir affaire à d'authentiques primitifs ! La France, elle, ne s'y trompa point : pour la raison simple qu'elle ne lut pas la *Guzla*. « Il s'en vendit, raconte l'auteur, tout au plus une douzaine d'exemplaires. »

On peut croire qu'après ce double coup de chance Mérimée allait se tenir pour satisfait. Il n'en fut rien. Il recommence le jeu une dizaine d'années plus tard avec la *Vénus d'Ille*. Plusieurs savants français crurent à l'existence de la statue dont Mérimée racontait les mystérieux avatars. Elle fit couler un flot d'encre. Notre auteur se divertissait beaucoup de l'aventure. Enfin, en novembre 1847, il se décida à dissiper le charme : « La *Vénus d'Ille* n'a jamais existé, et les inscriptions ont été fabriquées *secundum artem* avec Muratori et Orelli. L'idée de ce conte m'est venue en lisant dans Fisher une légende du moyen âge. J'ai pris aussi quelques traits à Lucien, qui parle d'une statue qui rossait les gens. J'ai entrelacé mon plagiat de petites allusions à des amis à moi, et des plaisanteries intelligibles à une coterie où je vivais lorsque cette nouvelle a été écrite. Je suis bien fier que ma petite drôlerie ait été prise un instant au sérieux. »

Mais il y avait dans la *Vénus d'Ille* un autre élément que l'auteur entourait d'une considération particulière : la peur — en tant que moyen de création artistique.

MÉRIMÉE NOUVELLISTE.

Conteur sachant conter, n'aimant rien tant que de conter, sa vraie vocation est là tout d'abord. Un instinct naturel le porte vers les caractères d'exception. Mérimée se délecte à ce petit goût de cendre que laissent dans la bouche ces récits où la vie furieuse trouve à s'exprimer avec le moins de mots possible, et dans le complet désaveu des règles en vigueur chez les prétendus civilisés. Le relief qu'acquiert l'homme qui se place volontairement au-dessus des lois, le point d'honneur qu'il met à se faire justice à soi-même, l'énergie qu'on dépense dans la solitude, tout cela enchante et subjugué Mérimée. Il voit là un triomphe certain des unités éclatantes sur le pâle conformisme social. Ainsi, brigands, contrebandiers, renégats, tueurs de taureaux : il réserve toute sa tendresse à ces grands brûlés. Écrivant à son camarade Stopfer à la fin de 1828, notre auteur déclare qu'il travaille beaucoup et que « si Dieu lui est en aide », il noircira du papier au cours des mois qui vont venir. Il se tint parole. En effet, la *Revue de Paris* publia plusieurs nouvelles qui consacrèrent définitivement sa réputation de conteur.

Il s'était fait la main avec la *Jacquerie* et surtout avec la

Chronique de Charles IX. C'est incontestablement la *Chronique*, dont le succès fut immédiat et considérable, qui ouvrit les yeux au jeune auteur et lui fit sentir où était sa destinée véritable. Il avait le sens du coup de théâtre, il savait dégager les côtés aigus d'une situation, boucher les issues l'une après l'autre et faire surgir l'épouvante. Cette dernière retint vite toute l'attention de Mérimée. Il voulut dès lors monter la peur en épingle. Il comprit la nécessité de faire des bandes de court métrage. En effet, la peur ne nous gagne réellement que par éclairs. Si l'auteur insiste ou commente longuement, l'attention du lecteur risque de se fixer ailleurs, et l'effet panique disparaît de lui-même. On voit sur quoi repose son art poétique : des faits, rien que des faits, et toujours révélateurs. Il importe donc de les choisir, de les fixer en juste place, de les hausser dans le registre avec méthode. Abréger la vie, et la graduer dans ses effets. C'est le triomphe de la discrimination. De là que, chez Mérimée, le naturel sera toujours le comble du calcul. Enfin, ultime précaution : la sobriété dans le langage. *Tamango* nous fournit la première illustration de cet art poétique. Mérimée affirme déjà dans ce récit la plupart des qualités qui feront bientôt sa réussite. Pourtant, il faut attendre la *Partie de Trictrac* pour l'obtenir, cette réussite. Cette fois, c'est la totale maîtrise. Qu'on se reporte à la scène où l'officier Roger discute la nécessité de son propre châtement ; à la mort aussi du même Roger à bord de sa frégate attaquée par les Anglais. On chercherait en vain un seul mot qui ne soit chargé de sens jusqu'à la gueule et ne nous frappe avec une rigueur implacable. *L'Enlèvement de la Redoute* n'est pas inférieur à l'histoire précédente. Il y a, d'ailleurs, gros à parier que Mérimée l'écrivit au sortir d'une soirée chez Delécluze, sous l'inspiration de Stendhal. Quelques pages, et toute l'épopée napoléonienne est ramassée sous nos yeux. Mais le chef-d'œuvre de Mérimée est assurément *Matteo Falcone*. On n'imagine pas courbe plus parfaite, discrétion plus grande et plus vibrante, c'est d'une résonance qui ne finit plus. Jamais on ne vit mettre, au service de la violence, verve plus sobre et plus contenue. Qu'on songe à la scène où, pour arracher à Fortunato quelques renseignements sur la piste du bandit qu'il traque avec ses voltigeurs, l'officier Gamba essaie de tenter l'enfant en lui promettant une montre :

« Il approchait toujours la montre, tant qu'elle touchait presque la joue de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat qui se livrait en son âme, la convoitise et le respect dû à l'hospitalité ; sa poitrine nue se soulevait avec force et il semblait près d'étouffer. Pendant la montre oscillait, tournait et, quelquefois, lui touchait le bout du nez. Enfin, sa main droite s'élève peu à peu vers la montre. Ses doigts la touchèrent et elle posait tout entière dans sa main, sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne. Le cadran était azuré ; la boîte nouvellement fourbie. Au soleil, elle paraissait toute de feu. »

Qu'on nous pardonne d'isoler ce passage d'un récit que l'on retrouvera entier dans le présent livre. Mais il nous semble éclairer particulièrement la manière propre de l'auteur. Aussi est-ce avec pertinence que la critique a pu voir dans ces trois nouvelles de Mérimée les véritables « médailles » de notre art romanesque. Il est clair que la main de Mérimée, pour habile et sûre qu'elle paraisse, ne gagne pas à tous les coups. Il faudra faire la part du feu.

A ces trois nouvelles nous en opposerons trois autres qui sont totalement ratées. Comment parler du *Vase étrusque*, par exemple ? Assez plate histoire d'adultère, que l'auteur essaie de relever par un tragique épilogue : dans l'ensemble, rien de bien convaincant. Une autre nouvelle mondaine, la *Double Méprise*, s'attaque à la psychologie d'un caractère féminin. Même dénouement

brusque, affectation et snobisme. On n'arrive pas à croire l'auteur, pour la bonne raison sans doute que l'auteur lui-même ne croit pas à ce qu'il dit. Enfin, l'Abbé Aubain nous semble d'une lecture assez déplaisante. On sent chez Mérimée l'intention très nette de porter atteinte à la religion. Ceci nous surprend d'autant plus que l'auteur n'est pas coutumier de ce genre de prouesses, — du moins pas dans ces termes-là.

Mais le prestigieux conteur possède heureusement d'autres ressources. Sa sève imaginative n'est pas de celles qui s'appauvrissent à la première alerte. Il rêve depuis longtemps de rafraîchir la légende de Don Juan. Il écrit les *Ames du Purgatoire*. Sans doute relève-t-on quelques longueurs dans ce terrible récit. Mais quelle flamme est la sienne et quelle grandeur écrasante nous tombe sur les épaules quand nous voyons Don Juan, revenu enfin de ses funestes erreurs, faire œuvre de contrition et implorer le Sauveur! Dès le moment où il assiste à ses propres funérailles, Don Juan se trouve engagé « dans une réalité qui le transcende de toutes parts et qu'il ne saurait avoir la prétention de dominer ». Sa trop tardive clairvoyance le sauve néanmoins des Furies. Il fera durement pénitence, — atroce pénitence. Il se taillera de ses mains un sentier à travers les ronces jusqu'à ce qu'il entende la Voix qui ne peut pas ne point parvenir à ceux qui l'implorent dans les ténèbres, fût-ce le dernier des hommes sur terre : la Voix salvatrice. Si l'on ne considère que le point de vue purement littéraire, la *Vénus d'Ille* offre au lecteur plus de satisfaction que les *Ames du Purgatoire*. Mérimée nous le déclare lui-même : « C'est, selon moi, mon chef-d'œuvre. » La *Vénus d'Ille* lui avait été inspirée par un chroniqueur latin du X^e siècle; plus précisément par un récit qu'on trouve dans le *Corpus Historiarum* d'Eckhardt. Ce récit mêlait étrangement la mythologie païenne et le symbolisme chrétien. Il était plein de ces détails cruels et inexplicables dont l'écrivain s'était toujours montré friand. Il contenait surtout un noyau de superstitions païennes bien faites pour dégager la peur. Or Mérimée tenait à faire entrer la peur dans son système littéraire; la peur, ou plutôt l'intimidation.

Il restait à moderniser ces données, à les accrocher à quelque chose qui fît croire à leur existence concrète. Mérimée substitua donc aux personnages de la légende des types qu'il connaissait pour les avoir observés au cours de ses tournées d'inspection. Il mit en scène un vieil archéologue pyrénéen excentrique et bavard, quelques joueurs de paume, des jeunes époux, des invités, des serviteurs : autant d'insectes oubliés de leur destin véritable et que la grande ombre de la Vénus s'apprêta à frapper au cours d'une nuit de nocce. Une morale terrible se dégage de ce récit, qu'on peut faire tenir dans ces mots qui, d'ailleurs, sont la devise même de Mérimée : « Souviens-toi de te méfier ». Dans le cas présent : Ne donne jamais ta bague à garder à personne, pas même à une statue, surtout quand cette statue est une femme. A voir de près le mécanisme que Mérimée utilise pour parvenir à ses fins, on demeure absolument stupéfait. Tout témoigne d'une telle paisible audace qu'on ose à peine en croire ses yeux. Il ne se trompe pas : la *Vénus* est bien son chef-d'œuvre. C'est d'autant plus stupéfiant qu'il ne se sert jamais de moyens grossiers. Mérimée eut toujours à cœur de satisfaire ceux qu'il tenait pour ses pairs ou ses supérieurs. Il le déclare fort expressément à Sainte-Beuve : il faut viser en haut et non en bas. Il ne faut écrire que pour ceux qui ont plus de goût et d'esprit que nous. (Sainte-Beuve consigne le propos dans ses « Lundis » en disant que c'est là « une chose juste et délicate, et que le but de Mérimée lui semble le seul que poursuivent la plupart de nos grands auteurs ».) Par ailleurs, le poète de la *Vénus d'Ille* ne paraît pas vouloir cacher ses secrets en public. Dans son article sur Nicolas Gogol, il donne la recette de son art : « Commencez, dit-il, par

des portraits bien arrêtés de personnages bizarres mais possibles; donnez à leurs traits la réalité la plus minutieuse; du bizarre au merveilleux la transition sera insensible, et le lecteur se trouvera en plein fantastique bien avant qu'il se soit aperçu que le monde réel est loin derrière lui. »

Colomba fut écrit au cours d'un voyage que l'auteur fit en Corse durant l'année 1840. Dans *Matteo Falcone*, il avait tout peint d'imagination. Ici, l'auteur peint la Corse d'après nature. Qu'est-ce donc que *Colomba*? Un portrait de jeune fille. Augustin Filon, qui parle toujours avec justesse de l'écrivain, trouve les mots suivants sur *Colomba* : « Une jeune fille qui reste une jeune fille tout en ne respirant que bataille et vengeance, un cœur virginal où la haine tient la place de l'amour. Cette naïve férocité, tempérée par des touches familières, embellie et rehaussée d'une poésie qui n'est pas moins naïve elle-même et que Mérimée avait su extraire des coutumes locales, la patience, la ruse, l'obstination, une sorte d'héroïsme, toutes les vertus sauvages mises au service de l'idée fixe qui habite sous un front pur et candide; tels sont les traits qui font à la petite héroïne corse une place à part dans notre littérature. »

Il nous reste à parler de *Carmen*, et nous aurons tout dit sur Mérimée novelliste. *Carmen* est son adieu à la littérature romanesque, sa dernière œuvre qui comporte quelque beauté. Car on ne peut guère parler des trois ou quatre bluettes qu'il donne à la fin de sa vie : ce *Lokis*, ce *Djoumane*, et la *Chambre bleue*. Après *Carmen* sa plume de conteur se rouille pour tout de bon. Mérimée adorait l'Espagne. Il dut bien s'y rendre une quinzaine de fois. Il possédait à fond la langue et avec elle un tas de petits parlés régionaux. Sa connaissance intime du pays lui permettait donc d'y aller de quelques coups de sonde, et de faire vivre un sujet qu'il souhaitait faire fructifier avec tout l'éclat désirable. Il faut le reconnaître : dans *Carmen*, la matière qu'il travaille est riche et savoureuse. Malheureusement, elle ne sort pas à suffisance. Chez Mérimée l'archéologue fait souvent le plus grand tort à l'artiste. Ici plus qu'ailleurs cela se vérifie. Notre archéologue intervient sans cesse pour étouffer l'un après l'autre les éléments du récit et fausse un mouvement qu'un certain nombre de figures curieuses annonçaient comme devant être de belle venue.

On se passerait fort bien, par exemple, de ce prologue où l'auteur discute l'emplacement du champ de bataille de Munda. Quant aux digressions philosophiques sur les gitanes, nous les trouvons bien hors de propos. Si Mérimée avait fait sauter ces divers morceaux, sa *Carmen* eût été autrement vivante. Mais on sent que l'imagination qui préside aux jeux de la gitane tire sur sa fin. Si fort, si souple et si fécond qu'il soit, l'esprit créateur ne se renouvelle pas éternellement. Avec son intelligence aiguë, Mérimée comprit la chose à son heure. Aussi se tourna-t-il vers les travaux d'histoire.

FERNAND AUBOIN.

(La deuxième partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro).

VIENT DE PARAÎTRE

Chez Plon :

LUCIEN CORPECHOT
Souvenirs d'un journaliste
 Tome III :

Paul Adam, R. de Montesquiou, Gyp, comtesse de Noailles.
 Un volume in-16 : 15 francs.

MAURICE DE LA FUYE
Rostopchine, Européen ou Slave?

Un volume in-8° : 20 francs.

La théologie en veston

En tournée de conférences

Saint Jérôme à vue d'oiseau

Voici qu'en ce début d'année les sollicitations d'amis dévoués ont concouru à faire du théologien sédentaire que je suis habituellement un théologien ambulante et nomade. Je rentre à peine d'une tournée de conférences en Belgique. Et quelle tournée! Un vrai charme, et sur toute la ligne...

« Habet nescio quid latentis energiae viva vox, et in aures discipuli de auctoris ore transfusa fortius insonat, constate très justement saint Jérôme : La parole vivante a je ne sais quelle énergie secrète, et, quand elle passe de la bouche de l'auteur dans les oreilles du disciple, elle s'en trouve renforcée. » Il n'est rien assurément de comparable à la communion d'âmes que créent les conférences, du moins quand elles n'ont rien de guindé et d'apprêté et se déroulent dans le style de conversation qui seul leur convient. C'est pour l'intellectuel un moyen hors pair de semer des idées, un genre délectable au possible.

Aussi, toutes refroidies qu'elles sont, me permettra-t-on de proposer celles-ci à la méditation de mes lecteurs, dont beaucoup, je le sais, furent des auditeurs de désir. Ma tournée a débuté à Anvers, au cercle des Nouvelles Conférences, brillamment dirigées par l'humaniste dévot qu'est M. Wynen, avocat. Le programme de l'année comprenant une série sur les Pères, j'ai été invité à parler, le 5 janvier, sur saint Jérôme.

* * *

L'on revient toujours, dit-on, à ses premières amours. Le proverbe ne ment point. Je me suis trouvé, je l'avoue, tout rajeuni, quand on m'a proposé de faire revivre devant vous la pittoresque figure de saint Jérôme.

« Ah! l'aimable homme! qu'il est de bonne compagnie! s'exclame la marquise de Sévigné, à propos de notre Montaigne! C'est un ancien ami, mais, à force d'être ancien, il m'est nouveau. » J'en puis dire autant de saint Jérôme, à condition, il est vrai, de donner au qualificatif « aimable » son sens le plus intime et le plus chrétien, le rude ascète n'ayant guère, du moins à ce qu'il semble, connu le sourire. Je me revois encore, à l'aurore de ma vie patristique, c'est-à-dire durant les loisirs forcés que me fit la guerre, essayant mes ailes par la lecture des lettres de l'illustre Docteur vers lesquelles m'avait aiguillé un dominicain de douce mémoire, en résidence à Saint-Etienne de Jérusalem, le P. Génier, hiéronymien convaincu et historien de sainte Paule.

Qui ne sut se borner, dit-on, ne sut jamais écrire. Encore moins parler. Je voudrais donc, sans lasser votre attention et cependant sans trahir en quoi que ce soit l'histoire, — chacune de mes affirmations ayant toujours, sans qu'il y paraisse, son répondeur dans un texte, — vous intéresser à mon héros, tout en éveillant vos esprits à son endroit de nobles curiosités, et pour ce, parcourir à vue d'oiseau les grandes étapes de sa laborieuse existence.

* * *

Hieronymus : c'était son nom, un nom, comme on le voit, d'assonance grecque, à rapprocher à ce point de vue du nom

de son père : *Eusebius*. La famille était-elle d'origine grecque? C'est possible. En tout cas, nous n'en savons rien. *Hieronymus* : c'est ainsi qu'il se désigne lui-même dans la notice bibliographique que, par une singulière originalité qui heurte un peu nos habitudes de réserve littéraire, il n'a pas hésité à se consacrer à la fin de son catalogue *Des Hommes illustres de l'Eglise*. L'une de ses œuvres, la traduction de la *Chronique d'Eusèbe*, porte, il est vrai, la mention d'*Eusebius Hieronymus*. Sans doute associait-il parfois à son propre nom celui de son père! En tout cas, c'est sous le vocable de *Hieronymus* qu'il est connu de ses contemporains.

Il vit le jour vers 347 « dans la ville fortifiée — *oppidum* — de Stridon, nous dit-il, qui, détruite par les Goths, était autrefois aux confins de la Dalmatie et de la Pannonie. » La détermination de ce « coin frontière » a donné pas mal de fil à retordre aux érudits, et la question de l'emplacement de Stridon a déjà toute une littérature. Il paraît bien qu'il faille le chercher sur la frontière orientale d'Italie au point où, au IV^e siècle, venaient aboutir ensemble les frontières de la Dalmatie et de la Pannonie. Toute autre précision n'est qu'hypothèse.

* * *

Nous sommes en plein milieu bourgeois; les parents de Jérôme sont fortunés; ils ont des esclaves et des biens au soleil. La vie qu'ils mènent est aisée et facile. En plus de Jérôme, deux autres enfants leur naissent : une fille et un fils, Paulinien, qui, l'un et l'autre, suivront les traces de leur aîné, se donneront à Dieu.

La famille est chrétienne. « *Ab ipsis, ut ita dicam, incunabilis, catholico sumus lacte nutriti* : Dès le berceau, pour ainsi dire, j'ai, nous confie Jérôme, en son latin toujours imagé et haut en couleurs, sucé un lait catholique (1). » Bien entendu, selon l'usage du temps, on a différé son baptême.

Le voici bientôt aux mains des nourrices. Il n'en sortira que pour passer dans celles du pédagogue. Celui-ci n'est pas sans causer quelque effroi à notre bambin. Gare à la fêrule! C'est souvent que le petit Jérôme doit retirer la main pour l'éviter. Elève à l'esprit vif et alerte, mais un peu gâté par une bonne grand-mère, il faut maintes fois l'« arracher captif » du sein de celle-ci pour le conduire chez son terrible Orbilius.

Par contre, les jours fériés, il s'en donne à cœur joie, passant son temps à jouer et à courir à travers les cellules des esclaves. Cela en compagnie d'un petit ami, Bonosus, qui partage ses jeux en attendant de partager sa destinée. Un espiègle, en somme, un remuant, mais aussi un studieux : tel paraît bien avoir été le Jérôme d'alors.

* * *

Mais le temps passe. Est-il rien de plus fugitif que les années roses de la jeunesse? Jérôme a maintenant douze ans. A un fils de bourgeois qui se respecte les bornes du pays natal ne sauraient suffire. A lui moins qu'à un autre. D'autant plus que, les joies de la famille à part, il n'a guère à Stridon de satisfactions : l'atmosphère de la contrée est d'une terre à terre lamentable. L'esprit n'y trouve point son compte. La matière, rien que la matière! « Dans ma patrie, esclave-née de la rusticité, nous dit-il, c'est le ventre qui est le Dieu; on y vit au jour le jour. Le plus saint, c'est celui qui est le plus riche (2). » Le chauvinisme, on le voit, n'est point le fait de notre Jérôme.

Rome est là heureusement qui va lui permettre de développer les dons de sa riche nature et parfaire sa formation intellectuelle.

(1) *Ep.*, LXXXII, 2.
(2) *Ep.*, VII, 5.

Ecrivant plus tard à un ami de Gaule, le moine Rusticus, Jérôme fait allusion à la mère de ce dernier qui « une fois ses études terminées, l'envoya à Rome sans regarder à la dépense, encouragée par le profit futur qu'il en pourrait retirer (1) ». N'est-ce point en même temps un hommage secret qu'il rend à la sienne propre? Je serais assez porté à le croire.

* * *

Essaie-t-on de se représenter le jeune homme de douze ans qui se dirige vers Rome pour y étudier? L'on est amené à penser à quelqu'un de ces Serbes ou de ces Bulgares venant chercher dans un de nos centres universitaires un supplément de culture. Ce devait être cela à peu de chose près, *mutatis mutandis* bien entendu et en tenant compte de la différence des temps.

Rome était au IV^e siècle, pour l'Occident, un centre d'études incomparable. Deux professeurs surtout y étaient en vedette : le grammairien Aelius Donatus et le rhéteur Marius Victorinus. Jérôme se mit à l'école du premier. De l'enseignement du second il ne put malheureusement bénéficier : il avait démissionné lors du décret de Julien l'Apostat interdisant aux chrétiens d'enseigner les lettres païennes.

Notre étudiant est tout à son affaire. Il fait de véritables débauches de lecture. Tous les auteurs de la latinité y passent ainsi que leurs commentateurs. Du riche festin intellectuel qui lui est proposé alors il ne perd pas une miette. Servi au surplus par une mémoire exceptionnelle, il retient tout, emmagasine tout. Etonnons-nous, dès lors, qu'il ne soit jamais parvenu par la suite à débarrasser son imagination du souvenir de ses premières lectures? Puis ce sont les séances de déclamation sous les yeux impitoyables du censeur, sources pour lui d'inoubliables émotions. Avancé en âge, il en rêvera encore. « Au risque de vous étonner, écrira-t-il un jour à Rufin d'Aquilée dans une de ses *Apologies*, je vous dirai qu'il m'arrive encore à moi, qui ai la tête blanche et chauve, de me revoir frisé et revêtu de la toge, en train de déclamer une controverse. Quand je m'éveille, je me félicite d'être délivré de ce danger de la parole. »

* * *

Cela ne l'empêche pas, à ses heures de liberté, de se montrer joyeux compère et bon vivant. Rien chez lui de la noble réserve de Grégoire et de Basile quand ils étudiaient à Athènes. Il est pris par son milieu et fait corps avec lui, participant aux ébats

(1) *Ep.*, LIV, 13.

folâtres de ses camarades. Les *eversores*, les « brise-tout » de Carthage avaient leur pendant à Rome, avec la fougue africaine en moins et une certaine urbanité en plus. C'est si vrai que l'autorité publique, redoutant leurs incartades, avait cru bon de prendre une série de mesures en vue de se prémunir contre elles. D'ailleurs la gent étudiante, qui ne le sait, a toujours été gent turbulente et l'escholier, bien qu'au demeurant le meilleur fils du monde, l'enfant terrible par excellence.

Quand il est en verve, notre Jérôme cultive même la chanson facétieuse et grivoise. Il excelle en particulier dans la déclamation du testament du Grunnius Corocotta Porcellus, histoire burlesque d'un jeune porc qui lègue à ses parents et amis les diverses parties de son individu.

Malheureusement la gaieté folâtre et le péché sont proches parents. La vie d'étudiant à toujours été pour la vertu une vie des plus périlleuse et, pour beaucoup, une pierre d'achoppement. Au IV^e siècle les jeunes gens les plus solidement trempés s'y trouvaient exposés aux pires dangers et y risquaient non seulement leurs mœurs, mais quelquefois même leur foi, l'une et l'autre étant d'ailleurs étroitement solidaires.

Le naufrage le plus retentissant à ce point de vie sera, quelques années plus tard, celui d'Augustin. Ne le verra-t-on pas, à la faveur de la licence effrénée qui règne parmi la gent étudiante de Carthage, donner libre cours à ses passions et se plonger à tel point dans l'impureté que ce n'est que par miracle qu'il arrivera à en sortir et à retrouver la foi de Monique?

Notre étudiant n'alla point sans doute jusqu'à une telle extrémité, mais sa vie à Rome comme étudiant ne fut pourtant pas exempte de reproche. Nous n'avons point il est vrai, pour en juger, comme pour Augustin, ses confessions, — il n'y avait sans doute pas matière — mais de nombreuses allusions échappées de sa plume, toutes voilées et discrètes qu'elles sont, ne laissent à cet égard aucun doute : il perdit à Rome son innocence.

Amateur de théâtre, de danses et de concerts : tel il faut se le représenter à ce moment-là. Le souvenir des « chœurs de jeunes filles » ne le poursuivra-t-il pas jusque dans son désert? Quand il écrira plus tard à une sainte veuve : « Chassez le chanteur comme nuisible; expulsez de votre demeure les joueuses de lyre et de cithare et tout cet orchestre du diable, car ce sont là les chants mortels des sirènes (1) », il ne fera que codifier ce que l'expérience de l'âge mûr a appris à ses dépens.

D^r DENYS GORCE,
docteur ès lettres.

(1) *Ep.*, GXXV, 6.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La voix de nos Evêques.

La Lettre pastorale de l'Evêque de Namur

En présence des déchirements de la communauté catholique en notre pays, nul ne sera surpris que deux Evêques, l'un de la Wallonie, l'autre de la Flandre, S. *Exc. Mgr Heylen* et S. *Exc. Mgr Lamiroy*, se soient rencontrés dans le choix d'un

même sujet pour leur Mandement de Carême : *La Charité fraternelle*.

Ellé est le tout de la religion du Christ, « la plénitude de la loi », elle n'est plus rien, elle est passée à l'état de mythe.

On s'entre-déchire entre chrétiens avec volupté, on livre en pâture l'honneur, la réputation d'un homme public au sadisme d'une foule délirante, comme autrefois dans la Rome antique on jetait la chair des martyrs dans la gueule des fauves, avec cette différence qu'aujourd'hui ce régal est servi aux appétits aiguisés, au nom du Christ lui-même!

Deux Evêques ont donc eu l'heureuse inspiration d'ouvrir

l'Evangile et de relire à leurs ouailles la charte d'amour qu'il renferme. Ce sera pour ceux qui croient encore à la charité un vrai soulagement de conscience, pour les autres un avertissement qui, souhaitons-le, leur dessillera les yeux : pour tous, une salutaire leçon.

Je note d'ailleurs une différence de ton entre les deux Lettres pastorales : celle de Mgr Lamiroy projette les enseignements de l'Evangile et de saint Paul sur les réalités actuelles, celle de Mgr Heylen, achevée, nous dit-il, à la nuit de Noël, se développe dans une telle atmosphère de sérénité qu'on pourrait la croire inspirée à l'Ange de Namur au temps où les Belges s'aimaient. Voilà pourquoi, ayant d'abord conçu l'idée de les réunir, j'estime plus logique de les analyser séparément.

* * *

La nécessité de la charité, l'étendue du précepte, sa pratique : c'est la division tripartite de la Lettre namuroise.

Une allusion délicate au temps présent justifie le choix de ce thème : « *nous devrions vivre comme des frères et nous sommes juxtaposés.* »

Cette litote délicate qui *juxtapose* les frères ennemis au lieu de les *opposer* est d'un melliflu évangélique qui dépasse François de Sales, le docteur très suave.

Pour restituer à l'amour de nos semblables sa place suréminente, il n'est que de parcourir l'Evangile. « Il n'est pas un des discours de Jésus, pas un de ses miracles, pas une de ses paraboles, pas un de ses actes qui ne contiennent une leçon ou un exemple d'amour fraternel. Il n'est pas un de ses sacrements, pas une de ses institutions qui ne tendent à éveiller et à développer en nous ce noble sentiment. »

Jésus canonise les doux, les miséricordieux, les pacifiques. Il confond les sophismes derrière lesquels on se retranche pour écarter la loi. C'est à parfaire le précepte de la charité qu'il fait consister l'essentiel de sa mission. N'agréant que l'offrande d'un cœur sans fiel, il suspend le devoir de son culte, jusqu'à ce que la concorde soit rétablie. L'unique signe distinctif, le seul qui désigne le disciple du Christ, c'est la charité fraternelle, et donc non pas l'audition de la messe ou la fréquentation de la sainte Table. C'est la charité qui nous jugera, aux solennelles assises du genre humain, et décidera de notre sort éternel, par cette raison manifeste : « *Tout ce que vous aurez fait, en bien ou en mal, au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi-même que vous l'avez fait.* »

Amour de Dieu, amour du prochain; le second commandement semblable au premier, le prochain devenu pour nous aussi sacré que Dieu, le prochain aimé comme soi-même, donc sans limite; les frères aimés comme Jésus nous a aimés : ce qui ouvre une perspective infinie, car Il nous aima plus que Lui-même. Précepte nouveau assurément et précepte essentiel dans lequel se ramasse toute la religion, car tout se réduit à l'unique amour de la charité.

Conséquence inéluctable : fouler aux pieds cette loi, c'est renier la religion du Christ et, malgré son parti pris de modération, la Pastorale ne peut la dissimuler : « *c'est compromettre son salut éternel.* »

Ne craignez pas d'ailleurs que la crosse se lève pour fulminer un arrêt de damnation à l'adresse des sycophantes, semeurs d'ivraie. La conclusion est pénétrée de bénignité. « Les fidèles de la primitive Eglise n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Nous appelons de nos vœux le jour où pareil éloge pourra être donné à tous les membres de notre grande famille diocésaine et d'ailleurs à toute l'Eglise. »

O Namurois idyllique! Que pousse toujours sur les rians coteaux l'olivier de la paix! Range-toi, toujours pacifique, sous la houlette de ton Pasteur!

L'originalité la plus saillante du précepte de la charité est dans son universalité absolue. La Pastorale n'a pas manqué d'y insister.

Le Christ en a fourni l'exemple : il n'a excepté personne de l'immensité de sa tendresse. Par la parabole du Samaritain, il a défini le prochain; c'est tout homme, et, du même coup, abattu toutes les barrières de séparation. « En louant le bon Samaritain, commente la Pastorale, Jésus *semble* condamner à dessein ces discussions intérieures, ces haines de clan ou de parti, qui sont d'autant plus violentes qu'elles éclatent entre fils de la même famille, du même pays. » Ah! certes, Jésus *semble* condamner, si même il ne condamne pas. « *La charité fraternelle doit s'étendre à tous les hommes, même à nos ennemis, aux ennemis de notre famille, de notre pays, de notre Dieu.* »

Et, certes, la passion s'insurge ici. Quoi! aimer d'amour fraternel ceux-là même qui s'acharnent à salir votre nom, à traîner dans la boue l'honneur d'une famille, dans des visées politiques inavouables : n'est-ce pas surhumain? n'est-ce pas anti-humain? Il faut répondre : c'est plus que cela, c'est divin ou c'est impossible. Dans le dernier misérable, ruisselant d'ignominie il faut quand même reconnaître Celui qui l'acheta de son sang et a le pouvoir de le laver dans son sang de toutes ses tares, Jésus-Christ. Et cela suffit n'est-ce pas, pour que le cœur enflammé de charité fasse taire ses mépris, étouffe sa vengeance et donne son amour.

A la suite de ces considérations, la Pastorale évoque deux apôtres, saint Jean et saint Paul, qui semblent rivaliser d'éloquence émue pour exalter dignement la charité fraternelle.

* * *

La pratique de la charité défraie la dernière partie de la Lettre pastorale : elle commente avec onction le célèbre tableau de la charité que saint Paul a tracé dans son épître aux Corinthiens : *Charitas benigna est*. Elle est bienveillante :

1° Ne jugez pas défavorablement. Rappel d'autant plus opportun que l'on ne se borne pas toujours à juger défavorablement, à s'ériger en justicier, mais que l'on s'arroge le droit de condamner et même d'exécuter sa sentence;

2° Ni sentiment d'aigreur, ni colère, mère des divisions;

3° Ni *médiance*, ni *calomnie*.

Sur la *médiance*, recueillons ce grave avertissement : « On comprend que l'Écriture appelle la *médiance* « le fléau d'une cité » et l'on devine la colère de Dieu contre les semeurs d'ivraie qui font lever la discorde et qui suscitent le scandale des impies. »

Quant à la *calomnie*, elle semble presque ignorée, elle est jugée invraisemblable dans cette oasis namuroise où l'on n'a pas vu luire la fine lame effilée de ce poignard toujours prête à planter dans le dos de l'adversaire : « Il y a pis encore, la *calomnie*. Mais elle suppose une telle bassesse d'âme : porter une accusation fautive, imputer à quelqu'un des paroles ou des faits imaginaires sont d'une telle gravité que nous ne jugeons pas utile d'insister ici. »

Par ailleurs, les victimes de la *médiance* n'ont pas le droit d'user de représailles, la peine du talion est abolie et la perfection du conseil évangélique requiert de « tendre la joue gauche à celui qui a souffleté la droite. »

Aux premières heures de la Révolution de 1848, une religieuse de Saint-Vincent de Paul disait à sœur Rosalie : « Oh! ma Mère, comme ils vont être méchants! » Elle répondit aussitôt : « Et nous allons être bonnes! »

Il est d'ailleurs manifeste qu'il est des conjonctures où intervient, en face de la calomnie, le droit, le devoir de légitime défense imposé même par la charité;

4^o Enfin : *Pas de scandale*. La Pastorale flétrit avec vigueur toutes espèces de scandales, non seulement la provocation directe à la ruine spirituelle du prochain — qui est proprement satanique — mais toute action ou omission portant, de soi ou à raison des circonstances, au péché, surtout au péché grave, ceux qui en prennent connaissance. Cela va loin et doit donner à réfléchir à tant de meurtrières d'âmes.

* * *

La charité ne se borne pas à respecter le prochain. Saint Paul ajoute qu'elle supporte tout, qu'elle pardonne tout. Cette admirable doctrine illustrée par l'héroïsme des saints, est exposée ici avec autant de force que d'onction et nul n'entendra lire ces pages ou ne les lira lui-même sans en être ému, car elles sont inspirées par le Cœur de Jésus lui-même à l'évêque de l'Eucharistie, à celui qui en propage le culte triomphant par le monde entier.

Cette inspiration se fait sentir jusqu'aux dernières lignes de cette Pastorale qui insistent sur le charitable devoir de venir en aide au prochain dans tous ses besoins. L'Evêque demande que l'on donne dans toute la mesure de ses ressources, et d'ajouter au don le sourire.

Voici l'émouvante conclusion :

« Nous achevons cette Lettre pastorale en la fête de Noël. à la Messe de l'aurore, Nous avons lu ces touchantes paroles de saint Paul : *Elle apparaît la bonté de notre Sauveur*. Oui, c'est la bonté, la charité, l'amour qui Le font apparaître : l'incarnation ne nous était pas due. Elle est une entreprise de pure et gratuite bonté... S'Il vient, s'Il agit, s'Il parle, s'Il souffre pour nous : c'est par pure bonté.

» Durant sa vie, c'est la bonté qui Lui servira de règle. Ses démarches, ses fatigues, ses patientes seront de la bonté en exercice. Ses miracles seront une œuvre de bonté. Sans parler de sa mort qui est un témoignage de suprême bonté.

Aussi sera-ce la bonté qu'Il prêchera aux siens. En leur demandant de s'aimer entre eux, d'aimer les autres, même les ennemis, de rendre service, de pardonner, d'être indulgents, Il leur demande d'être bons, autant de fois et d'autant de manières que les occasions s'en présentent.

» Laissez-Nous vous le répéter encore, en finissant : Soyez bons! Aimez-vous les uns les autres, comme le Christ vous a aimés et comme Il vous aime dans le Très Saint-Sacrement de l'Autel. »

J. SCHRYGENS.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

MUSSOLINI ET SON PEUPLE

Dans le dernier numéro de la Revue universelle M. René Benjamin raconte longuement son entrevue avec le Duce :

— La politique n'est rien... si elle n'est pas d'abord la charité! La tête était très droite, cette tête tellement romaine, bien faite pour présider à l'expression d'une vérité magistrale.

Quel être extraordinaire! Il crée du pathétique avec une phrase et une attitude : je pensai au décor de tragédie dans lequel nous étions. Mais aussi au tableau de la salle d'attente. Cette charité, est-ce lui qui l'a fait mettre? Une fois encore ses yeux avaient changé. Ils exprimaient un idéal immense. Ils

n'étaient plus rivés sur moi, sur ce « détail » humain que je devais être pour lui. De toute évidence, ils voyaient des milliers et des milliers d'hommes malheureux. Et il dit avec force :

— Le premier effort d'un chef politique doit être d'essayer de réduire la différence entre la richesse et la pauvreté.

Puis, il se mit à parler des deux comme un sage, en homme qui a éprouvé la pauvreté, et qui craint la richesse.

— Rien, dit-il, ne me fait plus peur que l'argent, quand je vois ceux qui le possèdent en arriver toujours, toujours à être possédés par lui! C'est la minute fatale, immanquable, dans la vie des peuples, comme dans celle des particuliers!

— C'était inouï, cet hiver, durant les sanctions, d'entendre gémir d'infortunés richards, qui à cause du prix de l'essence ne faisaient plus rouler qu'une auto au lieu de trois! L'argent rend bête. Et croyez-vous que, pour un peuple, ce soit bon d'être riche au point de faire quatre repas par jour? Après quatre repas, qui peut être un héros? L'argent rend lâche.

Sur ce dernier mot il s'était redressé. Il est beau quand il se redresse : on sent son âme droite dans un corps fier.

A l'heure tardive où j'étais avec lui la lumière commençait de s'affaiblir, surtout dans cette grande salle où elle pénètre par des vitres épaisses. Ses traits dans la pénombre prenaient une vigueur passionnée; ils en donnaient à ses paroles. Chaque mot, pour moi qui le regardais, profitait du magnifique accompagnement de son visage pénétré; et je songeais, m'amusant, je l'avoue, à cette pauvre bourgeoisie française en faillite, qui voit dans Mussolini le sauveur sous la forme du gendarme.

Je ne pus même m'empêcher de rire. Il m'en demanda la raison. Quand il la sut, il se divertit comme moi :

— Il n'y a qu'un point, dit-il, sur lequel j'effraie tous les bourgeois du monde: mes finances! Ils ne parlent que de l'hémorragie de l'or en Italie! C'est assez récréatif.

Il était devenu vraiment gai, après avoir été vraiment grave. — De l'or! reprit-il, n'en a-t-on pas toujours dans un pays où le sacrifice volontaire peut être aussi fréquent que la feuille d'impôt?

J'aurais voulu que les économistes, les statisticiens, les augures de Genève, les journalistes forts de leurs calculs, et tous les docteurs forts de leurs principes fussent avec moi dans cet instant. Ils auraient dit : « C'est un fou... C'est Don Quichotte! » C'est-à-dire l'homme qui, en dépit de tout, a toujours raison. Je le lui dis encore. Il s'écria :

— Le livre admirable! Il n'y en a pas de plus drôle! C'est le livre-type pour lire en prison... lorsqu'on a le malheur... ou le bonheur d'y être!

Et il s'esclaffa. Quand il rit, comme les êtres puissants, il est à sa joie tout entier.

La belle compréhension! Il y a chez Mussolini un mépris superbe, qui vient d'un jugement rapide et juste sur les êtres. Ah! Il me donnait une grande émotion... peut-être naïve, qu'importe! Et tout à coup cette émotion m'inspira le désir, plus fort que ma réserve, de lui confier ce qui m'étreignait le cœur. Je le voyais si maître de soi, au sommet de sa pensée et de son action! Pouvant être dur, et étant si sensible. Amoureux de la terre, pourtant idéaliste. Charitable quand il devait, héroïque s'il fallait. Son aspect, ses regards, ses paroles donnaient l'impression d'une minute culminante, après beaucoup d'orages et de méditations. Il venait de rendre la gloire à l'Italie en lui donnant une grande place dans le monde, mais le monde autour d'elle restait malade et fou. Je compris à cette minute ce qu'il y a d'universel dans le fascisme. Je me levai, et je ne pus m'empêcher de dire :

— Excellence, il y a en vous la force sereine de la paix. Vous avez sauvé votre patrie. Maintenant, vous pouvez sauver l'Europe!

Il ne répondit rien, mais il se leva aussi.

Je continuai :

— Je suis sûr... qu'il n'y a que vous... qui pouvez la sauver! Il me regardait attentivement, avec deux yeux de feu. Je dis encore :

— Il n'y a que vous, qui en défendant l'esprit catholique, opposez au bolchevisme la vraie et durable barrière! Il n'y a que vous, qui appuyé sur la force romaine, pouvez dire à l'orgueilleuse Allemagne, si enfantine et si féroce, sensible et glouglou : « Halte-là! » Il n'y a que vous, qui avec nous Français, désordonnés et déroutants, pouvez avoir... toute la patience qu'il faut.

Là il ouvrit la bouche pour dire en articulant les syllabes

— Je crois que j'ai toujours été très patient! d'un ton qui me cloua.

Mais je me ressaisis et je dis :

— Vous le serez encore! Je suis sûr que vous aimez la France.

Il me donna son regard le plus profond pour répondre :

— Je l'aime... et j'attends qu'elle fasse sa vraie révolution!

L'EMPRUNT MENDELSSOHN

D'un article de M. Fernand Baudhuin dans la Revue générale cette conclusion :

Il est certain, du reste, qu'à côté de mérites que nous sommes les premiers à reconnaître, la Commission Servais a fait preuve d'une lamentable insuffisance. Elle n'a, on le sait, découvert aucune collusion politico-financière, et elle n'a trouvé aucun homme politique en place à blâmer. Nous n'avons pas à voir si pareille absolution est justifiée; nous constatons simplement que le seul homme politique qui soit atteint fortement est M. Renkin. Par hasard, il est mort, et ne peut se défendre. Elle a aussi violemment attaqué un financier, mais elle a choisi celui qui est le moins sympathique à l'opinion publique, et elle ne lui a pas permis de se défendre. Vraiment, M. Servais était fondé à écrire que le rapport de la Commission était un acte de courage?

La Commission Servais a commis à propos de l'affaire Mendelssohn, comme aussi sur un certain nombre de points, une série d'erreurs grossières. Elle parle de 100 millions de florins quand il s'agit de 100 millions de francs. Elle fait dire à M. Sap le contraire de ce qu'il a dit. Elle provoque de la part de M. Jaspas une rectification importante.

De pareilles méprises peuvent s'expliquer par un manque de méthode, et par une matière trop vaste pour être dominée par des gens qui ne sont pas spécialisés dans les questions économiques et financières. Mais voici un fait troublant, nous dirons même inquiétant : *toutes ces erreurs sont dans le même sens.* Des méprises fortuites doivent normalement se compenser. Ici,

elles sont systématiques, ce qui traduit un manque d'objectivité et une passion aussi significative que dangereuse.

Et toujours à propos de l'emprunt Mendelssohn, signalons encore l'invraisemblable accusation portée contre M. Fabri, qui aurait touché une commission de 4 ou 4 1/2 % sur l'emprunt Mendelssohn. La Commission ajoute gravement que le temps lui a manqué de vérifier le fondement de cette affirmation. En ce qui nous concerne, nous n'avons ni le temps ni les moyens de procéder à une enquête à ce sujet. Nous ne sommes sûrs que d'une chose, c'est que cette accusation est sans fondement parce qu'il est matériellement impossible qu'une telle commission ait été prévue. L'emprunt, en effet, a été émis au pair sous la seule déduction de l'escompte qui représente l'intérêt; il ne laissait donc pas place à une commission de ce genre. Il n'eût pas été plus grotesque de dire que d'après un témoin M. Fabri aurait volé les tours de Sainte-Gudule, et que le temps a manqué à la Commission pour vérifier cette accusation...

La Commission n'a pas été plus heureuse quand elle a critiqué l'emploi qui avait été fait par le gouvernement des capitaux obtenus au moyen de cet emprunt. Il était clair qu'en possession de cette somme le gouvernement devait rembourser aux banques et à la Caisse d'Épargne une partie des bons du Trésor que ces institutions avaient pris. Il eût été insensé de conserver dans les caisses de l'argent improductif, et de continuer à payer un intérêt aux banques. Et il importe peu que ce remboursement ait été opéré à l'initiative du gouvernement ou des banques.

Ainsi donc, en s'attaquant aux problèmes de l'emprunt Mendelssohn la Commission semble avoir été poussée par des préoccupations empreintes d'une passion dangereuse pour elle. Non seulement elle est sortie de sa mission, mais encore elle a présumé de ses forces. Or, on sait combien il est périlleux de vouloir forcer ses talents.

Il reste évidemment qu'en certains domaines la Commission a fait preuve de plus d'objectivité, et qu'elle a rendu service. On doit d'autant plus regretter que son attitude dans l'affaire Mendelssohn jette une suspicion sur ses méthodes et sur son objectivité.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs.
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Galerie **BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix
Prix les plus bas
Qualité garantie

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIÈRES**
AUX

MOULINS À VAPEUR ET **BRASSERIE**

de **MARCHIENNE**

Tél. 10091 - 10092

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits **LORA**

CARBONES
RUBANS



STENCILS
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Filature de Laine Cardée **Hauzeur-Gerard Fils** VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

507

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes
pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie,
draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couvents
et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

FILATURE et TISSAGE de JUTE
PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CIMENTS**, ect.

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS

49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS

18, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Pour vos

laines à tricoter
 fils de laine
tissus de laine
draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de sole. Fils fantaisies. Qualité pure laine, laine et coton, laine et sole.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

MANUFACTURES DE
COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES
ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS
LAYETTE MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité
340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente
23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage
de nos représentants

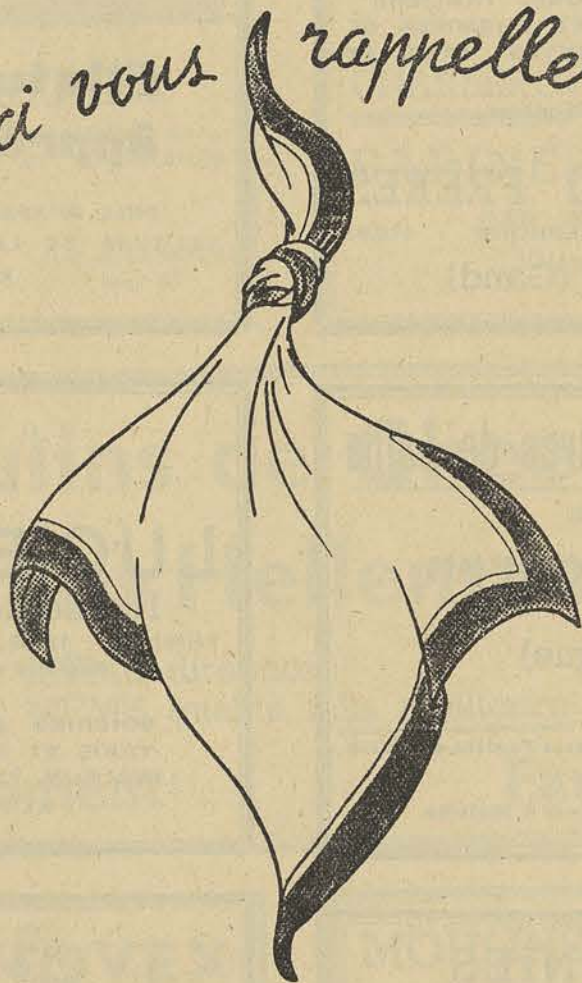
C. Coster & C^o

41, rue du Lombard
Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES



Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES



Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93
MONT-ST-AMAND (Gand)

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de Jute. — Toiles d'emballage. — Toiles
pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).



LA SANTÉ

par

LA CULTURE PHYSIQUE

L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage
Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

Tissage mécanique

Les nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de
table, couvre-divans, coussins, soieries,
moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES
Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES

Farine de seigle



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kreffi*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor DeHaes

Société Anonyme
Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.
Téléphones : 712.49, 753.00.
Registre de commerce d'Anvers n° 726.
Adresse télégraphique : Caffeehaes.
Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS.
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. G. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

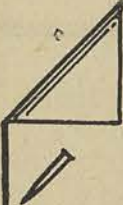
Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTE



Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.
(Demandez prix-courant.) *Namur*

BONBONS
NAPOLÉON
24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS
Du bon et pas cher
Demandez prix S.V.P.

CHICORÉES BOSSUT
Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)
PONT-A-CHIN près Tournai
Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale
Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Bonbons **LE VAINQUEUR**
Maison Louis FRANCK
Usines et Bureaux : 23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68
Anciennement : rue Paradis, 48
Téléphone 152.68
LIÈGE
Maison vendant exclu-
sivement en gros
Spécialité **NOUGAT**

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux
The Continental
Bodega Company
Demandez notre Prix courant général (gros-détail) 
Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)
Spécialité de vins de messe et de dessert
Dépositaire :
Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381 C. Ohèq. 173.03
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN
Société Anonyme
Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES
VINS FINS
Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles
Vins Mousseux et Champagnes

Mon **Albert Leroy-Grégoire**
Le Balcon, BINCHE
VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe
CHAMPAGNES
Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ts} C^{rs} Havrenne frères
Verriers-Gobeletiers - **JUMET**

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets

◆◆◆

ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 108.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND

◆◆◆

GROS DÉTAIL

403

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE
Maison fondée en 1880

◆◆◆

Fabrique et Bureaux Dépôt
RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS
Téléphone : 502.17 Téléphone : 318.64

Demandez notre Prix courant

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, à BRUXELLES
Usine à Guise (AISNE) FRANCE
MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

« A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres
LA CROIX BLANCHE »



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la - synergie des composants -, c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés	: 11 fr.	
la boîte de 8 poudres	: 4 fr.	En vente dans toutes les
" 24 "	: 11 fr.	pharmacies du pays.
" 48 "	: 20 fr.	

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

DENTYL

DENTIFRICE DÉLICIEUX
Le Meilleur et le Meilleur Marché

En pâte : le grand tube fr. 4.50
En savon : la boîte aluminium fr. 4.50
La boîte carton (rechange) fr. 4.00

Agent Général : Maison E. H. DE VOS
14, rue de Terre-Neuve, BRUXELLES. Téléphone : 12.40.43

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE
Tél. 108.40 (8 lignes) Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

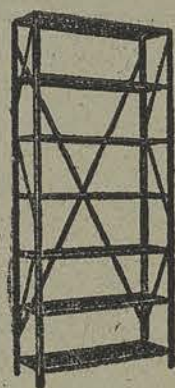
Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372045 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
L'HYGIÈNE
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACOCIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge BACO
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.88.88

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{ie}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc

SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac

EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship "Prince Baudouin" :
vous émerveillerez.